

G.-J. ARNAUD

# LA COMPAGNIE DES GLACES

— 48 —

L'huile des morts



FLEUVE NOIR  
ANTICIPATION

*Georges-Jean Arnaud*

---

*LA COMPAGNIE DES GLACES*

---

*TOME 48*

***L'HUILE DES MORTS***

(1989)



## CHAPITRE PREMIER

Par l'intermédiaire de son secrétaire particulier Fields, le Président Kid avait proposé à Liensun de rédiger un mémoire sur les dirigeables des Rénovateurs, au temps où ces aéronefs constituaient une flotte redoutable que toutes les Compagnies craignaient.

— Le Président estime que vous devez participer à vos frais d'entretien. La Société du Pacifique n'a plus les revenus de la Compagnie de la Banquise, et nous devons surveiller étroitement nos dépenses. Les habitants de cet îlot trouvent scandaleux qu'on vous réserve un compartiment confortable et qu'on vous nourrisse à ne rien faire. Il y a eu une pétition pour qu'on vous envoie sur les chantiers des travaux de réhabilitation. Vous êtes libre de refuser mais dans ce cas vous passerez en justice pour atteinte à la souveraineté de la Concession. La peine peut atteindre dix ans de travaux de réhabilitation.

— L'avorton s'intéresse donc aux dirigeables ? Les cargos ne lui suffisent plus ? Il est vrai qu'il connaît des ennuis avec la construction de son baleinier... Les matériaux commencent à manquer. D'ici je me rends bien compte que le chantier est interrompu.

— Je vous en prie, fit le secrétaire particulier. Vous n'avez pas le droit de parler ainsi du Président.

Liensun regarda le petit homme maigre à lunettes, sourit de le voir horrifié.

— J'aurais préféré que le Kid m'envoie Mary Halan qui a un si beau cul... Mais il doit se méfier de moi, hein ?

Rougissant de plus en plus, Fields regardait ailleurs, demandait d'une voix aiguë si la proposition du Président Kid lui convenait.

— D'accord. Qu'on me fournisse de quoi écrire... Mais qu'on ne

compte pas sur moi pour trahir certains secrets de fabrication et les astuces que nous avons mises au point au cours des années de navigation aérienne.

Et puis un matin, alors qu'il avait déjà rédigé une vingtaine de pages, il reçut la visite de Lafitte, ce garçon qui s'était toujours passionné pour les marines de guerre de jadis et notamment pour la flotte américaine.

C'était la première visite que recevait Liensun de l'un de ses amis. Même Zabel, sa compagne, n'avait pas reçu l'autorisation de venir le voir. Ou peut-être avait-elle tout simplement refusé. Lafitte lui apportait des nouvelles, et paraissait enthousiaste sans raison.

— Tout le monde va bien et s'emploie sur le charbonnier. La cargaison est maintenant totalement déchargée. Nous faisons du nettoyage. Il est question de réparer la machine mais nous attendons toujours les spécialistes. Le Kid a quelques problèmes avec ses projets. Il paraît que *Titan I*, vous savez, la vedette que nous avons rencontrée et que dirigeait le professeur Klose ? Des pirates l'ont attaquée et il n'y aurait qu'un survivant, ce jeune garçon Ruydas qui lui aussi se passionne pour les navires d'autrefois.

— Comment avez-vous réussi à venir jusqu'ici ?

— J'ai dit que j'avais souvent participé à des vols de dirigeables et le Kid a pensé que nous deux pourrions avoir des souvenirs communs. Il ignore visiblement tout de ces appareils. Mais il doit avoir une idée derrière la tête... Il manque de matériel et s'imaginer qu'on peut en trouver dans la partie encore couverte de glace, à l'ouest. Il cherche surtout des composites pour ses futurs bateaux. Les découvertes d'épaves sont très rares et décevantes. On signale un pétrolier et votre père Lien Rag connaîtrait l'existence d'un entrepôt de kérosène dans les îles Aléoutiennes. La plupart des anciens cargos ont dû couler avec la débâcle. Ou bien entraînés par des courants, ils errent loin d'ici. La mort du professeur Klose est une rude perte pour le Kid...

— Mon père a-t-il atteint la côte panaméricaine ?

— On n'en parle pas. Il semble que la banquise s'étend encore sur des centaines de kilomètres et qu'il n'existerait aucun chenal d'accès. Nous devons profiter des circonstances. Ensemble nous pouvons réussir... Je n'ai pas envie de moisir sur cet îlot. Vous

souvenez-vous de nos espoirs en ce qui concerne Pearl Harbor, l'ancienne base américaine des îles Hawaï ?

Liensun hocha la tête avec un sourire mélancolique. Ils avaient espéré retrouver d'anciens bâtiments de guerre, un contre-torpilleur ou un sous-marin encore en bon état et venir ensuite menacer le Kid.

— Nous rêvions... Il n'y a plus de base, plus rien du tout.

— On m'a dit qu'il en existait une autre aussi importante, jadis, dans ce qu'on appelait les Philippines... Ces grandes îles coincées encore dans la banquise, au sud-est de China Voksal. La fonte des glaces grignote chaque jour des kilomètres carrés, des fissures apparaissent puis des chenaux... Écoutez, il nous faut gagner la confiance du Gnome. Rédigeons un faux mémoire en laissant entendre que l'on peut trouver des matériaux composites par là-bas... Peut-être nous confiera-t-il une mission ? Il cherche à se débarrasser de vous et n'attend qu'une occasion. Ce qu'il ne veut pas c'est que vous naviguiez et puissiez créer vos Cargos du Soleil, mais si vous vous enfoncez dans la banquise, il sera soulagé.

— Vous ne le connaissez pas, il est plus méfiant qu'il ne paraît.

— Nous l'aurons à l'usure, affirmait Lafitte. Vous ne pouvez pas rester ici enfermé dans ce compartiment minable. Nous avons connu les pires ennuis mais nous nous en sommes tirés. Vous savez que la fameuse roue à aubes qui remplaçait l'hélice a attiré des dizaines de techniciens ici ? Ils étaient émerveillés par la transmission par courroies et nos trouvailles pour nous sortir d'affaire... Nous sommes tous des créatifs mais la plupart avaient peur de la mer. À peu près tous, sauf vous et moi...

— Le Kid ne me laissera jamais repartir. Et puis je voudrais enfin connaître mon père Lien Rag. Il reviendra bien avec Jdrien, mon demi-frère...

Il se tut. La nuit, quand il ne dormait pas, il pensait à eux deux qui naviguaient ensemble, connaissaient les mêmes peurs, les mêmes joies... Lui avait toujours été plus ou moins seul. Ma Ker, sa mère adoptive, se montrait parfois distante, redoutait ses pouvoirs extra-sensoriels, se méfiait de ses ambitions... Il y avait eu aussi Ann Suba qu'il attirait physiquement, seulement physiquement, mais qui au bout de quelques jours préférait le quitter. Le Kid le haïssait alors qu'il chérissait Jdrien, et son père n'avait jamais accepté qu'il soit

son fils. Il mettait en doute ce qu'on lui avait raconté sur sa conception.

— Vous allez les attendre, fit Lafitte comme s'il parvenait à lire en lui.

— Je voudrais enfin le rencontrer.

— Oui, mais vous allez attendre, répéta Lafitte.

— Ils sont en quelque sorte partis à ma recherche, rétorqua Liensun, agacé.

— Ils cherchaient surtout le passage nord-est pour rejoindre la Panaméricaine... Éventuellement ils vous recherchaient mais c'est Farnelle qui vous a trouvé. Elle va repartir pour une nouvelle campagne d'huile de phoque. Nous pourrions en profiter pour nous faire débarquer sur la banquise ouest, non loin d'une station ferroviaire encore en activité...

Ils finirent par travailler à leur mémoire, glissant quelques allusions aux matériaux que l'on pouvait trouver dans certaines petites Compagnies de l'Australasienne.

— Jamais le Kid ne mordra à cet hameçon, répétait Liensun.

— Nous verrons bien.

Lafitte le quitta à la nuit. Liensun dormit très mal et le lendemain il attendit en vain une nouvelle visite du garçon. Il surveillait le « port », du moins ce qui pouvait ressembler à un port. Les pontons flottants, la carcasse du baleinier en construction et qui, en l'état actuel, ressemblait à un squelette de cétacé. Le Kid avait vu trop grand une fois ses deux vedettes *Titan* terminées.

Deux jours plus tard, Fields revint et emporta les pages déjà écrites.

— Lafitte ne reviendra plus ? lui demanda Liensun.

— Je ne sais pas. C'est un garçon très intéressant. Le Président Kid le reçoit fréquemment...

Lafitte revint quelques jours plus tard, l'air très satisfait.

— Ça marche. Le petit homme commence à nous prendre au sérieux et il a passé l'autre jour pas mal de temps devant une carte ferroviaire, ce qui est tout de même extraordinaire pour un homme qui veut se tourner vers la mer... Vous savez qu'il a établi des relations radio avec certaines stations encore en activité sur la banquise ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Il vous prend peut-



être au sérieux, vous, mais il se méfie toujours de moi, j'en suis certain. Que se passe-t-il à bord du charbonnier ?

— Rien. Zabel et les autres essayent de trouver des matériaux pour réparer la machine, mais il n'y a rien dans l'île qui puisse permettre une rénovation de cette ampleur, et le Kid ne tient pas à ce que le cargo reprenne la mer. Il se contente du cargo *Princess* pour l'instant.

— Des nouvelles de mon père ?

— Vagues. Ils cherchent un passage, sont montés très haut vers le cercle polaire et, à la réflexion, se demandent si ce n'est pas à hauteur de l'équateur qu'il faut désormais chercher. Le professeur Klose a peut-être commis des erreurs avec sa fameuse faille... Le chenal ne conduit pas en Panaméricaine. Ils pourraient rentrer d'ici quelques semaines. Ils sont ralentis par l'autre vedette, car il leur a fallu envoyer quelques membres de l'équipage à bord. Jdrien dirige cette équipe.

Ils rédigèrent quelques pages ensemble et Lafitte parla à nouveau de cette base mystérieuse des Philippines :

— Nous devrions retrouver des témoignages dans la Bibliothèque des Archives Manuelles de Karachi Station. Il paraît que là-bas on peut avoir des renseignements complets sur tout ce qui concerne le passé. Pourquoi n'essayerions-nous pas d'y aller quand le Kid finira par nous confier une mission ?

— Vous y croyez vraiment ?

Fields revint le lendemain prendre les feuillets écrits la veille, et Liensun eut l'impression que le secrétaire particulier adoptait une autre attitude envers lui. Il paraissait plus respectueux.

— J'ai lu cet historique des dirigeables... J'ignorais que pour les derniers modèles vous utilisez des matériaux spéciaux achetés en Australasienne. Pour la construction des nacelles, par exemple.

— Oh, mais nous avons aussi de l'aluminium. Dans le temps, l'Australie possédait les plus grandes réserves de bauxite au monde et l'exploitation avait atteint un grand rendement, ainsi que dans l'ancienne Chine. Nous n'avons jamais acheté réellement des plaques d'aluminium. Nous avons dû nous les procurer par des actions offensives, mais nous laissions toujours de l'argent en échange. Il était exclu que nous puissions négocier avec les centres de fabrication en tant que Rénovateurs du Soleil.

— Ces centres existent toujours ? Je ne parle pas de l'ancienne Australie mais de l'inlandsis chinois.

— Oh, je peux retrouver la liste de quelques unités de production effectivement, mais en quoi cela peut-il vous intéresser ? Pour vos bateaux ? Comment vous les procurer ? Et comment payer puisque la calorie ne vaut plus rien sur le marché des changes, à ce que l'on en dit ? Même le dollar américain est en défaveur. Il faut de l'or ou alors des marchandises... Le troc serait possible sous forme d'huile de phoque ou de baleine, car ces endroits-là connaissent encore des difficultés pour se procurer de l'énergie. Même si le froid s'est atténué, ils ont besoin d'électricité, de beaucoup d'électricité pour produire l'aluminium.

Lorsqu'il fut seul il ne put s'empêcher de sourire. Lafitte avait fait un excellent travail puisque le Kid commençait à modifier sa façon de voir.

Le garçon lui confirma que les choses évoluaient rapidement et que le Kid étudiait comment proposer de l'huile de phoque pour se procurer les matériaux qui lui faisaient défaut.

— C'est une question de conditionnement. Et une approche nouvelle du commerce. Imaginez que le cargo *Princess* puisse rallier une station ferroviaire pour décharger son huile dans des wagons-citernes.

— Jamais les gens qui vivent encore dans le froid n'accepteront ça.

— Le Kid voudrait créer une sorte de zone franche où ces échanges pourraient se faire, et j'ai pensé à une chose... Vous souvenez-vous de ce groupe de Rénovateurs qui voulaient rejoindre les Échafaudages ? Nous avons remonté un long chenal vers l'ouest avant de trouver un poste de pêche au hareng.

— Une famille asiatique très accueillante y habitait et ils parlaient le pidgin. Nous leur avons confié nos amis. Ils faisaient régulièrement des voyages vers l'intérieur des terres...

— Nous sommes désormais les seuls à connaître cet endroit et le chenal qui y conduit, puisque le professeur Klose et son équipage sont morts.

— Reste ce jeune garçon, Ruydas...

— Justement, pourquoi attendre le retour de votre père et celui de ce garçon ? Proposons au Kid de créer là-bas un comptoir. Nous



utiliserons la ligne secondaire, au début. Nous aurons les coudées franches et si nous décidons de nous enfuir, personne ne pourra nous en empêcher.

— Le Kid ne voudra pas courir ce risque.

— Il est aux abois. Le cargo *Princess* n'est pas équipé pour la chasse à la baleine et celle aux phoques est très différente, demande du temps. Il faut trouver les colonies, s'installer à terre. Le cargo ne peut être vraiment utilisé que pour stocker l'huile, pas comme usine. Il doit se procurer de quoi terminer son baleinier, sinon c'est la faillite de ses ambitions. Le voyage de Lien Rag n'a rien rapporté. Et ils mettront des semaines avant de rentrer. Je vais rappeler au Kid cette histoire de pêcheurs de harengs et je suis certain qu'il marchera.

— Il est possible que le poste de pêche n'existe plus.

— Nous verrons bien. Le chenal s'enfonce peut-être plus profondément dans la banquise. Et alors nous trouverons une station ferroviaire, j'en suis certain.

— Nous devons embarquer sur le cargo *Princess*... C'est un gros cargo qui aura du mal à suivre les méandres de ce chenal.

— Nous prendrons des explosifs. Nous arriverons à passer, vous verrez. Attendez-vous à recevoir la visite du Kid prochainement.

Liensun n'y croyait guère. Il passa d'ailleurs quarante-huit heures maussades, certain que rien ne marcherait comme l'avait naïvement cru Lafitte, et puis un soir la draisine du Président Kid s'immobilisa en bas de son wagon. Son cœur battit plus vite quand le Gnome pénétra dans son compartiment en se dandinant sur ses jambes trop courtes.

— Bonsoir... Comment vous sentez-vous ?

Liensun haussa les épaules :

— J'attends... Le retour de mon père... Il vous obligera à me libérer.

— Peut-être qu'il ne rentrera pas de sitôt car il a trouvé un nouveau passage à hauteur du tropique du Cancer. Mais vous n'avez pas besoin de lui pour recouvrer votre liberté... Il suffira de rassembler vos souvenirs.

— Sur les dirigeables ?

— Non. Sur un chenal qui conduisait à l'ouest, jusqu'à une petite station familiale où habitaient des pêcheurs asiatiques... Il paraît

que vous êtes le seul à vous souvenir du chenal...

Comment Zabel et les autres avaient-ils pu accepter de se taire sur ce chenal et de laisser croire qu'il était le seul dépositaire de ce secret ?

## CHAPITRE II

Le train des ouvriers intérimaires roulait depuis des jours en direction de New York Station (on disait plus simplement NYST) et Yeuse n'avait pas tout à fait compris de quelle façon il était organisé. Elle partageait un minuscule compartiment avec Lucia Marina, la journaliste de Radio-Sabotage, dans un wagon réservé aux femmes célibataires. La température y était de quatorze degrés en dépit du règlement des 15/15, et la nourriture incroyablement mauvaise et certainement en dessous des quinze cents calories de base. Le Comité central de l'organisation siégeait dans ce train. En fait ses douze membres paraissaient diriger la vie quotidienne avec fermeté.

— Ils ont pris la direction du train depuis des années et ce n'est pas le seul train de travailleurs temporaires qui soit tombé entre leurs mains. Autrefois il existait une grande inégalité de traitement. Les kapos, les petits chefs choisis par l'administration de la Traction, s'octroyaient des vingt-deux degrés de chauffage et jusqu'à des cinq mille calories de nourriture, mais aujourd'hui c'est bien fini, et depuis le calme règne dans les convois où le C.C.O. intervient. Il y a des milliers de trains de ce type, on estime à trois millions le nombre des travailleurs intérimaires et il n'y en a qu'une centaine entre les mains de l'Organisation.

— Je n'ai pas encore rencontré ces douze dirigeants qui veulent me voir, dit Yeuse, allongée sur sa couchette. J'ai l'impression d'être tombée dans un piège.

— Vous êtes en route pour NYST, de quoi vous plaignez-vous ? Vous irez peut-être devant la Commission d'application des lois, la CANYST. Ils vous réintégreront dans vos privilèges.

— Vous trouvez qu'ils sont exorbitants ?

— Quand on voit ce qui se passe ici, oui. Mais j'ai connu bien pis

dans le T.O.I. de mes parents, je vous l'ai déjà raconté. Je vais chercher du thé, au moins on peut en prendre tant qu'on veut.

Il y avait toujours des gosses dans les couloirs. L'Organisation avait installé des écoles mais les enfants ne pouvaient les fréquenter que deux heures tous les trois jours, faute d'enseignants. Du moins, ils apprenaient à lire et à écrire. Ce train d'O.I. se composait principalement de manœuvres de travaux publics, surtout de poseurs de rails. Même les femmes étaient employées au transport des traverses dans le froid intense. Le dispensaire n'en finissait pas de soigner les brûlures du froid, et depuis la mort du dernier médecin, c'étaient des bénévoles qui s'en occupaient. On ne trouvait presque pas de médicaments ni de pansements. De plus l'unité de production d'eau était souvent en panne. Les canalisations, mal isolées, gelaient constamment. Yeuse n'avait pu encore prendre une douche. Elle avait reçu un jeton qui portait le numéro 68... À raison de dix douches par jour quand l'eau arrivait, elle devrait attendre une semaine avant de pouvoir se laver. Mais on lui répétait qu'ailleurs c'était bien pire.

Lucia Marina revint avec une gamelle de thé dans laquelle elles emplirent leur quart en plastique.

— Je n'étais pas revenue dans un pareil convoi depuis des années et je suis démoralisée, lui dit la journaliste. J'ai l'impression que tout va recommencer. Je me souviens de ma peur de quitter le compartiment familial pour aller chercher de la nourriture ou du thé. Il y avait des viols, des attaques... Les vitres du couloir étaient toujours cassées et remplacées par des chiffons ou du papier. Il y faisait noir...

Elles buvaient cette eau teintée en marron. Ce n'était pas du thé mais de l'eau chaude aromatisée. Il y avait tout un bidon de vingt litres d'arôme. C'était un autre train qui le fabriquait entre deux travaux sédentaires.

— Il y a quatre wagons-ateliers en queue de train mais réservés aux chouchous du Comité central. C'est la seule inégalité apparente mais il faut bien récompenser les gens. On y fabrique des trains miniatures en plastique pour les gosses de la classe moyenne. C'est payé mille calories la journée, ce qui fait deux mille cinq cents avec le salaire de base. C'est un travail peu fatigant.

Lucia avait quelques provisions personnelles, notamment des

biscuits secs et de la confiture. Elle fermait la porte de leur compartiment pour sortir ces douceurs.

— À cause des pauvres gosses du couloir. On ne pourrait en donner à tous... Le Comité essaye d'avoir une petite fabrique de sucreries synthétiques. Ça ne coûte pas cher et ça calme les gens, mais il faut attendre. Si le prochain chantier est terminé en deux mois il y aura une forte prime. On parle de huit cents calories par jour, mais qui seront versées à la fin... Le malheur c'est que les adultes se dépêchent de faire des provisions de mauvais alcool avec ce fric...

— On en trouve à acheter ?

— Oui, à la gorgée ou bien au dé à coudre... C'est entre un et deux dollars en général.

Lorsqu'elle dut aller aux toilettes, les enfants étaient encore plus nombreux, et ils ne se gênaient pas pour la toucher n'importe où. Ils riaient ensuite entre eux. Devant les W.C. une file résignée attendait. Le train roulait lentement, à peine trente kilomètres à l'heure, et cette allure engendrait des secousses incessantes. Il fallait se cramponner pour ne pas tomber.

Elle ne revint qu'au bout d'une heure, démoralisée, ayant l'impression de rapporter dans leur compartiment la puanteur de ce lieu.

— Je vais aller chercher le dîner, dit Lucia. Donnez-moi votre coupon. Il paraît qu'il y aurait de la viande en sauce avec du soja.

— Hier aussi on a eu du soja, et le lait du matin c'est du lait de soja.

— Tout un wagon est réservé à sa culture. Si nous n'avons que quatorze degrés dans les compartiments c'est pour réserver un maximum de chaleur à ces bacs où l'on fait pousser les haricots. Il est aussi envisagé un élevage de poules en batterie pour des œufs et de la viande. C'est l'Organisation qui s'occupe de ces améliorations.

Yeuse se moqua un peu, disant que l'Organisation aurait eu intérêt à laisser s'accroître le mécontentement des ouvriers plutôt que d'améliorer leur sort.

— L'Organisation veut prouver qu'elle est capable de diriger efficacement une communauté. La Traction se contentait de fournir chaleur et nourriture, en attendant les fameuses lois qui devaient monter le salaire jusqu'aux 17/17.

— On me fait prendre conscience de ce qu'est la vie dans un train comme celui-ci et je pense que je dois remercier l'Organisation de m'avoir épargné pire, c'est-à-dire les convois où elle ne tient pas les commandes. J'ai très bien compris la leçon, j'ai réfléchi et maintenant j'attends qu'on veuille bien me recevoir. Ce fameux Comité central me fait languir depuis pas mal de temps. Devrai-je quitter le train sans en avoir rencontré les membres ?

— Vous ne pouvez pas quitter le train, fit Lucia, il ne s'arrête que dans de très rares occasions. Seulement à NYST, pour ce nouveau chantier.

La nuit, l'Organisation veillait à la surveillance des couloirs et à la moralité. On traquait les ivrognes, les libidineux et ceux qui se livraient à des jeux d'argent. Yeuse se doutait qu'il existait des sanctions pour ces gens-là mais ignorait lesquelles.

Le lendemain Lucia, qui était allée faire un reportage dans une très ancienne famille d'ouvriers intérimaires, rapporta la nouvelle. Yeuse serait reçue par le Comité central dans la soirée. On viendrait la chercher vers neuf heures.

Elle ne connaissait pas la femme qui fut chargée de cette mission et qui la guida vers l'avant du train, lui fit traverser des dizaines de wagons d'habitations, une crèche, une école et plusieurs bureaux, avant de parvenir dans un double compartiment où des gens l'attendaient en fumant et en discutant. Rien de formel et elle eut l'impression d'être reçue par des voisins, mais tout de suite son attention se focalisa sur un certain Kalberson qui était certainement le secrétaire général de ce Comité. C'était un homme d'une cinquantaine d'années aux traits burinés, à la chevelure abondante et noire. Il portait un pull à col roulé en véritable laine, ce qui pouvait passer pour un vêtement de luxe dans un endroit pareil. Sa poitrine ainsi moulée se révélait très maigre. Il fumait quelque chose qui n'était pas du tabac et qui donnait une odeur qui flottait dans tout le train.

— Bienvenue, Lady Yeuse. Asseyez-vous où vous voulez. Nous avons un peu de café, en voulez-vous ? Du vrai, pas des graines aromatisées.

— Vous arrivez à vous en procurer ?

— Nous avons réalisé une culture grâce à un des nôtres qui est un véritable savant. Il a greffé des arbustes qui étaient déjà bien



costauds et nous espérons poursuivre l'expérience.

— Vous vous embourgeoisez, dit-elle avec un sourire. Bientôt ce genre de train sera montré en exemple dans toute la Compagnie et nous ne jugerons pas utile de proposer des augmentations.

Ils sourirent tous.

— Vous entrez directement dans le vif du sujet, fit remarquer Kalberson.

— Exactement, car j'ai bien attendu.

— Nous devons nous méfier... Il y avait un mouchard dans ce train et nous ne l'avions pas identifié. C'est chose faite, maintenant.

— Qu'est-il devenu ?

— Il a voulu grimper sur le toit d'un wagon et a glissé... Déjà pour vous faire embarquer vous avez pu voir que ce n'était pas facile. Les rares arrêts sont sévèrement surveillés.

— Surveillés de crainte qu'un ouvrier ne cherche à s'enfuir... Pas pour ceux qui essayent de s'introduire dans un train qui pour beaucoup est synonyme d'enfer ?

— Nous ne voulions justement pas attirer l'attention. Effectivement, il est exceptionnel qu'une personne veuille embarquer.

Il avait fallu utiliser une draisine de réparateurs électriciens qui roulait derrière le train et avait fini par s'atteler à lui. Vêtue d'une tenue de spécialiste en électronique, Yeuse avait embarqué. Lucia également.

— Vous comptez vous rendre à la CANYST, m'a dit Lucia Marina, mais n'allez-vous pas tomber dans un piège ? Hukoung entretient de bons rapports avec les délégués. Vous savez que celui de la Banquise et aussi le représentant de l'Australasienne sont toujours en place et participent aux votes... C'est une anomalie puisque la Banquise est totalement détruite, même si l'Australasienne ne l'est qu'aux deux tiers. Ces gens-là sont trop heureux de rester dans leur sinécure et Hukoung veille à ce qu'ils soient choyés. Je ne sais pas si le délégué de la Transeuropéenne sera favorable à votre retour... Il ne resterait plus que ceux d'Africana et de la Sibérienne...

— Je possède la majorité des actions, personne ne peut rien m'opposer. Contraints et forcés, ils seront tenus de me redonner ma place.

— Et quelles mesures comptez-vous prendre dans l'immédiat ?

— Ne croyez pas que je vais vous complaire en ordonnant que les T.O.I. soient mis au régime des 17/17. D'abord je vais expliquer la situation actuelle avec le réchauffement dans l'Est asiatique. Il faudra faire un inventaire des ressources et en finir avec les privilèges. Je vise plus loin. Une refonte du système par actions avec une augmentation de capital qui serait prise sur les fonds énormes de réserve. Ces nouvelles actions seraient distribuées gratuitement dans le public et procureraient des avantages nouveaux, droit de vote pour commencer et participation aux affaires. Nous ne pouvons envisager un bouleversement trop brutal, sinon les Aiguilleurs et les gens de la Traction nous combattraient.

— C'est peu de chose, fit quelqu'un avec un ton amer.

— Je sais, mais je le ferai. Je veux aussi que ces nouvelles actions soient considérées comme une parcelle du pouvoir... Il faudra en convaincre les gens.

— Ce n'est pas encore la démocratie, fit remarquer Kalberson.

— Je veux aussi supprimer les T.O.I. On fixera les usines roulantes. C'est ce que faisait le Président Kid dans sa Concession et il a réussi brillamment. Nous créerons des zones nouvelles pour les industries et de meilleures conditions de logement. C'est pourquoi les 17/17 ne seront pas aussi importants que vous le pensez. Dans des stations immobiles les salaires peuvent grimper plus vite. Cette mobilité empêchait bien des progrès, entraînait des frais de revient énormes. De ce fait les travailleurs ne pouvaient s'unir et envisager d'action revendicative.

— Les lois de la CANYST exigent que ces usines soient mobiles... Vous entreriez en guerre contre elle, au risque qu'elle vous destitue et rappelle Hukoung ?

— J'attendrai l'augmentation de capital pour prendre ces décisions. Les gens déjà porteurs d'actions ne recevront rien. Je veillerai à ce que les nouveaux bons aillent de préférence à ceux qui produisent... Donc aux occupants des T.O.I. On ne peut laisser vivre des millions de personnes dans ces conditions.

Elle avala le contenu de son gobelet de café, reprit :

— Je suis à votre disposition pour toutes les questions à venir, mais je vous propose de ne pas le faire ce soir. Il faut y réfléchir et nous revoir, avant que le train n'atteigne NYST.

Elle fit mine de se lever pour partir mais surprit son auditoire en enchaînant :

— Une chose : ne croyez pas que le réchauffement est un mensonge répandu pour empêcher les gens de penser à leurs préoccupations quotidiennes. Il y a vraiment débâcle de la banquise du Pacifique, et il est à craindre que d'autres fontes de glaces se produisent dans les mois qui vont suivre. Il faut aussi organiser la sauvegarde de la population, prévoir que cette catastrophe peut nous atteindre. J'avais prévu, avant mon départ pour l'Antarctique, que des réseaux nouveaux soient construits vers l'Ouest, vers les Rocheuses. Je ne pouvais alors dire pourquoi j'avais ordonné ces projets de voies ferrées. Maintenant je l'expliquerai. Là-bas nous pouvons organiser des refuges sûrs, installer précisément ces industries sédentaires auxquelles je faisais allusion tout à l'heure. Voilà, c'est tout ce que j'avais à vous dire pour ce soir. Bonsoir.

La jeune femme qui l'avait accompagnée se précipita sur un signe de Kalberson pour lui ouvrir la porte. Il n'y avait plus personne dans les couloirs, sinon des surveillants qui allaient par couples.

— C'est un véritable couvre-feu que le Comité central a institué, dit Yeuse à Lucia en pénétrant dans leur compartiment.

## CHAPITRE III

Les Échafaudages, grâce à la farine que Songe avait convoyée depuis China Voksal, connaissaient de meilleures conditions de vie. Le charbon de la mine de Luang Kang parvenait assez régulièrement pour fournir chaleur et électricité. Les cultures hors sol donnaient de meilleures récoltes. Rigil, le responsable du Collectif d'administration, aurait dû être satisfait, mais les nouvelles que lui envoyait par radio Ladira, la libraire de China Voksal, le rendaient furieux.

— Charlster collabore avec ces bonzes rénovateurs et les aide à construire d'énormes dirigeables qui risquent de ne servir que d'engins de levage. Ladira est très pessimiste. Ce vieux fou de professeur n'aurait jamais dû aller là-bas. Si l'on ne m'avait pas forcé la main il serait toujours ici où nous en avons besoin.

— C'est moi qui vous ai forcé la main ? lui demanda Songe du fond de la salle. Ou bien Charlster était-il un pauvre savant débile qui se laissait manipuler par n'importe qui, y compris par la faible femme que je suis ?

Le Collectif fut agité de réactions diverses où les petits rires dominaient.

— Charlster va leur inventer ce système de stabilité que nous refusons de leur livrer... Ladira me dit que les bonzes misent surtout sur la navigation future de bateaux, quand les glaces auront fondu et que non seulement la banquise sera libre, mais qu'une partie des inlandsis sera submergée, ce qui arrive en ce moment dans toutes les Compagnies en aval de la nôtre.

— Notre réchauffement vient de courants aériens et non directement du Soleil, dit Songe. La Chine ancienne n'est pas soumise à ces courants mais il est vrai qu'une faille a creusé la

banquise du côté des anciennes Philippines et que les bonzes songent à lancer des navires pour commercer. Mais les dirigeables ne pourront jamais naviguer dans les airs et je ne pense pas que Charlster nous trahisse. Ces bonzes sont des Rénovateurs mystiques, pas des scientifiques.

— Ils se noient dans des délices infâmes... Des alcools, une nourriture rare et des fillettes... Vous savez bien que le professeur est un obsédé sexuel.

Cela jeta un froid car dans le Collectif se trouvaient des parents de jeunes filles qui avaient été les élèves de Charlster, et Rigil venait de commettre une grave erreur en accusant publiquement le savant de ce que tout le monde savait, sans jamais y faire allusion.

— C'est pourquoi il est allé là-bas, sachant qu'il aurait plus de chances de satisfaire ses vices que dans notre colonie.

Il essayait de rattraper sa bévue mais s'empêtrait dans un silence de mort de la salle. Il faisait presque pitié à Songe qui pourtant le détestait.

— Je ne suis pas aussi optimiste que notre amie Songe... Il peut très bien se laisser circonvenir, et puis c'est un chercheur et pour prouver qu'il peut trouver une solution il est capable de commettre cette folie.

— Admettons, dit Songe, qu'il leur livre le secret des stabilisateurs, mais si les bonzes ne se servent des dirigeables que comme moyens de levage, qu'importe ? Ils ne créeront pas de Compagnie et c'est bien ce que vous voulez ? Pas de Compagnie de dirigeables ? Aucune possibilité pour nous, Rénovateurs, d'aller dans le monde, de renouer avec nos frères humains ?

— Quand on voit ce que la désertion de Liensun nous a rapporté... Oui, je suis contre cette dispersion de nos frères rénovateurs.

— Mais avec ce Soleil qui chaque jour gagne de plus en plus d'espace, que devient notre idéologie ? Ne pensez-vous pas que nous devons nous reconvertir, quitter le ghetto ?

— Qui nous y a mis sinon les humains que vous appelez vos frères ?

— Nous avons aussi contribué à son édification en refusant d'admettre les arguments des autres, leurs craintes qui se trouvent justifiées. Le Soleil est revenu sans notre intervention, enfin je

l'espère, et désormais il inonde l'Est asiatique. Mais combien de gens sont morts depuis ? Des centaines de mille, des millions peut-être... Nous n'avons aucune raison de nous appeler Rénovateurs désormais, puisque nous piétinons sur place. Je voulais participer à la création de la Compagnie des Dirigeables et les bonzes me paraissaient les plus riches, les plus aptes à nous fournir des ateliers et les matériaux nécessaires. Je me suis trompée sur eux mais pas sur les dirigeables, et je préfère le dire à tous, je ne renonce pas à cette idée. Dans notre vallée de haute montagne c'est la seule chance qui nous reste. Que voulez-vous, des téléphériques poussifs, des trains qui une fois de plus finiront par dévorer notre liberté, des caravanes de yaks ? Il y a la boue, les chutes de montagnes de glace, les cataractes énormes, de l'eau qui s'écoule sans fin. En mer c'est pire, avec les icebergs, les raz de marée. Les dirigeables restent et resteront pour une génération notre seule chance de communiquer.

Et alors se produisit le miracle. Il y eut, lorsqu'elle se rassit, un silence de mort, et puis d'un seul coup les applaudissements s'élevèrent et ne voulurent plus cesser. Rigil avait essayé de faire taire ces bravos d'un geste répétitif de la main, mais les gens se levaient, applaudissaient encore plus fort.

Alors Anduen, qui se tenait à côté de Songe, sauta sur l'estrade puis sur le bureau de Rigil qui recula, frappé de stupeur par une telle audace.

— Écoutez ! hurlait le garçon. Écoutez ! Je suis un ancien du *Ma Ker* et Liensun m'a appris à piloter un dirigeable, et je vous le dis, Songe a raison. Nous pouvons créer notre Compagnie à partir d'ici, car les dirigeables anciens sont parfaitement bien conservés, contrairement à ce qu'on nous racontait. Je le sais et il y a ici un homme qui peut aussi le dire. Pourtant il ne croyait pas aux dirigeables, dans le temps, quand il a conduit quelques groupes de Rénovateurs dissidents jusqu'ici à bord d'un train. Il s'agit d'Astyasa qui, depuis des années, vit modestement dans l'ombre après avoir été un brillant meneur d'hommes.

— Oui, Astyasa, dis quelque chose ! cria une femme. Nous savons que tu ne mens pas.

Rigil avait disparu, comprenant que son heure était passée et que jamais le Collectif ne voudrait de lui. Il avait empêché ces gens-là de rêver, d'avoir des ambitions, un idéal, et d'un seul coup ils se

réveillaient dans leurs grottes, dans cette falaise truffée de galeries qui débouchaient sur un vertige, celui que donnaient les Échafaudages étagés sur des centaines de mètres d'une paroi abrupte.

Astyasa venait lentement jusqu'à l'estrade et Anduen descendait de la table pour revenir dans la salle. Il y eut à nouveau le silence.

— Je connais désormais Songe comme si elle était ma fille, et je sais qu'elle a raison. Il faut créer cette Compagnie de dirigeables, il faut aller partout dans le monde. Il faut commercer mais aussi dialoguer, entretenir des relations humaines, sauver des gens, les aider... Nous pourrions, avec un dirigeable, visiter l'ancienne banquise, repérer les groupes isolés qui attendent vainement des secours. Cela ne nous empêcherait pas de faire des échanges fructueux avec d'autres. Mais nous aurions un autre but que le simple confort matériel. Ici, dans ces Échafaudages, nous avons bien survécu. Nous n'avons, sauf ces derniers temps, manqué de rien, mais nous avons vécu comme des taupes de jadis, aveugles et sourds à ce qui se passait autour de nous.

« Les dirigeables sont entreposés dans des endroits sains. Ma Ker l'avait exigé. Vous savez que nous étions des adversaires mais que par la suite nous nous sommes réconciliés. C'était au temps de cette base créée dans le corps de l'amibe géante Jelly. Certains d'entre nous n'avaient pu supporter de vivre ainsi dans un constant danger. Et Liensun avait découvert cette Compagnie dans le Tibet. Plus tard, nous avons dû renoncer aux dirigeables et ils sont dans les cavernes. Bien conservés, les moteurs peuvent être révisés et d'ici quelques mois nous pourrions lancer notre première ligne pour nous procurer l'essentiel.

« Vous avez la chance d'avoir des jeunes qui ne manquent ni d'idées ni de courage, et la plupart sont déjà montés dans un dirigeable, en ont même piloté. Il faut leur faire confiance, les laisser prendre des initiatives. Nous ne devons plus être frileux. Le froid est en train d'agoniser même si par ici nous ne voyons pas grand-chose du Soleil. Mais les courants de haute altitude nous apportent un air tempéré et peut-être devons-nous en tenir compte pour nos futures lignes. »

— Il faut élire un remplaçant à Rigil ! cria quelqu'un. Je propose que ce soit Astyasa.

Ce dernier leva les bras :

— Je vous en prie, ne commettons aucun acte irréfléchi. Rigil a commis des erreurs mais il a su aussi nous diriger. Il n'a jamais vraiment usé de dictature, même si parfois il a adopté des moyens qui nous déplaisaient. S'il veut démissionner, il faut lui en laisser le loisir et ensuite revoir le Collectif à l'aide d'élections. Je suis un peu trop âgé pour assumer ce genre de poste, mais je veux bien participer à une nouvelle façon d'envisager l'avenir.

Ensuite ce fut Songe qui prit la parole. Elle voulait se justifier au sujet des bonzes de China Voksal.

— J'ai essayé de faire revenir Charlster, mais il a refusé, et le voyage que j'ai accompli était trop exténuant. D'ailleurs il pourra être difficilement envisageable et nous devons utiliser le petit dirigeable pour nos approvisionnements d'urgence, en attendant que la première ligne dont vient de parler Astyasa soit inaugurée... Il faudra trouver d'autres marchés pour notre commerce, car China Voksal connaît des difficultés d'approvisionnement, et nous ne voulons plus que ce soient d'autres qui payent pour nous. Durant mon voyage de retour j'ai fait la connaissance de Markett Station, et là-bas on peut encore trouver des denrées à prix raisonnable. Le seul problème sera de faire accepter notre dirigeable la première fois. Ces gens-là sont assez ignorants de ce qui se passe dans le monde et s'imagineront que nous sommes les responsables du retour de la chaleur.

— Il faudrait créer une base à distance et envisager le troc du moins au début, proposa quelqu'un dans l'assistance. Nous pourrions ouvrir des magasins dans la station pour proposer nos produits et les échanger contre ce dont nous avons besoin.

— Astyasa pensait à ces groupes isolés dans le Pacifique. Certains auront certes besoin d'aide, mais d'autres, s'ils sont assurés d'être régulièrement reliés au reste du monde, accepteront de rester sur place et je pense que les premières récoltes en plein air se produiront là-bas, dans la boue, le limon fertilisé. Nous devons aussi parier sur l'avenir de ces gens-là.



## CHAPITRE IV

Toujours cette impression d'être grimpé sur un objet qui se serait déplacé tranquillement. Toujours ce petit vertige quand Gus regardait vers le sol, et constatait que ses yeux étaient à un mètre soixante-quinze de haut, désormais. En tout, il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, exactement un mètre quatre-vingt-quatre, et le petit docteur Isaie ne cessait de gémir :

— Vous êtes bien trop grand, maintenant, hors de ma portée. Vous me dominez et même, je vous l'avoue, j'ai l'impression que vous prenez de grands airs avec moi et avec tout le reste. Vous êtes devenu prétentieux depuis que ce synthétiseur prothétique vous a fourni deux gambettes neuves.

La rééducation n'était pas tout à fait terminée, et une fois par jour il devait prendre la direction du lointain laboratoire, et cette marche était déjà un excellent entraînement. Au début, il lui fallait un temps infini pour aller et venir : il avait besoin de sa demi-journée mais, désormais, tout allait très vite, et il se surprenait même à courir dans les coursives.

— Alors ça, n'avait su que dire Thresa en le découvrant la première fois, te voilà drôlement équipé, mon petit coquin...

Intimidé, il avait pénétré dans la salle des contrôles, avait voulu taper son premier message au Bulb, mais ce dernier l'avait précédé et sur son écran avait écrit une phrase de bienvenue très émouvante. Gus était resté sans réponse, avant de se mettre à pianoter à son tour pour s'enquérir de l'état de santé de la Bête de l'espace.

— Le docteur Isaie s'est bien occupé de moi, mais j'attends avec impatience les greffes qui me redonneront un tube digestif complet. Je me sens des faims grandioses et je dévorerais, la première fois, plusieurs saus, j'en suis certain.

Durant ces trois mois d'intervention et d'éloignement, le docteur Isaïe l'avait soigneusement tenu au courant de l'évolution de l'ostéosarcome du Bulb. L'ossature de l'animal restait à peu près dans le même état qu'un trimestre auparavant, et la chimiothérapie avait obtenu d'assez bons résultats.

— Il semblerait que le mal soit d'origine psychosomatique. Je n'y entends rien dans ces affaires, car je n'ai étudié qu'une médecine de l'instant, une médecine de l'urgence, mais je compte sur le rétablissement de ses fonctions digestives pour le soigner sérieusement. Il n'a jamais supporté cette mise en esclavage, et je suis même surpris qu'il ait pu survivre des siècles en étant ainsi appareillé à tout un système électronique et transformé en banal satellite.

Le petit docteur avait fini par admettre la notion de satellite, lui qui croyait autrefois habiter un monde naturel. De même il avait aussi accepté l'idée qu'un fabuleux animal, venu des confins stellaires, constituait la partie la plus active de ce satellite.

— Le père Faro est toujours absent ? Cela fait dix semaines, n'est-ce pas ?

— Oui. Il est dans cette chapelle de Sugar et la caméra qui l'espionne ne le fait pas régulièrement. Elle connaît quelques défaillances qui se sont aggravées depuis quelque temps, si bien que j'ignore ce qu'il peut bien comploter là-bas.

— Et le reste de la secte ?

— Triste ; ils se laissent lentement mourir. Ils ne mangent que très peu et n'arrêtent pas de prier pour le retour du père, surtout certaines femmes qui étaient ses créatures, si vous voyez ce que je veux dire.

Il n'avait pas besoin de ce tabouret électrique pour se déplacer le long des écrans, et même ses jambes le gênaient, mais il l'utilisait quand même, accrochait parfois son pied et s'étonnait chaque fois d'avoir un pied.

— Nous allons établir un programme strict, mais en ce qui concerne Lunik je reprendrai mes recherches à zéro.

— Vous avez des photographies du ciel sur votre gauche, dans ce casier. Et toute une série que vous pouvez visionner sur l'écran habituel. Ce que vous appelez la deuxième lucarne est en très lente évolution, et seul l'ordinateur peut calculer combien de lumens

arrivent désormais sur Terre à cause de cette lucarne. Il semble que l'angle solide qui sert à calculer ces lumens se soit agrandi, mais je ne suis pas assez calé en physique pour l'affirmer. Vous avez tous les chiffres joints aux photographies, ainsi que les divers stéradians ou fractions de stéradians, plutôt.

En trois mois, le flux lumineux avait augmenté, mais dans des proportions assez minimes pour que les humains ne se rendent compte de rien pour le moment.

— Quant à votre satellite électromagnétique chargé de répartir harmonieusement les poussières lunaires, c'est un anarchiste. Impossible d'obtenir de lui un comportement régulier. À plusieurs reprises j'ai cru le diriger et obtenir une obéissance totale aux ordres que je lui envoyais, selon le schéma que vous aviez laissé, mais soudain il se dérobaît, ne répondait plus. J'ai l'impression que le halo de radioactivité que vous aviez repéré a augmenté et doit neutraliser tous les composants électroniques.

Mais depuis trois mois l'ancien cul-de-jatte ressassait une autre obsession. Il existait plusieurs films sur l'efficacité des synthétiseurs prothétiques, ces appareils qui pouvaient reconstituer toutes les parties d'un corps amputé, mais surtout des bras et des jambes. Ces films, il les avait longuement visionnés avant de se laisser tenter par l'expérience. Il y avait notamment un document sur une jeune femme inconnue qu'il avait baptisée Smile, car elle possédait un sourire séduisant. Au début, le film montrait cette jeune femme amputée des deux jambes comme lui. On la voyait pénétrer dans un synthétiseur, on suivait chaque état de la reconstruction organique des jambes selon le même procédé qu'il avait connu, le squelette pour commencer, puis tous les systèmes nerveux, sanguin, lymphatique, les muscles, la peau, la rééducation. Et à la fin, cette femme très belle évoluait complaisamment sous l'œil de la caméra, marchait, dansait, sautait. Non seulement elle était devenue une femme comme les autres mais, en plus, c'était une véritable athlète. Smile avait vécu des dizaines d'années auparavant, peut-être un siècle, et il aurait aimé savoir ce qu'elle était devenue, et surtout si son opération n'avait pas eu de suites fâcheuses, n'avait pas laissé des séquelles traumatisantes. Il avait essayé de retrouver sa trace, avait exploré tous les dossiers médicaux sans jamais parvenir à la retrouver. Il était à peu près certain qu'elle avait été amputée à la

suite d'un accident de sortie dans le vide spatial. Sa combinaison, son scaphandre plutôt, avait dû se déchirer et en quelques minutes le bas de son corps avait gelé.

Avant de pénétrer dans le synthétiseur prothétique, il avait confié à l'ordinateur un programme de recherche de Smile, mais n'avait jamais pu obtenir du docteur Isaie qu'il s'inquiète du résultat. Il finit par en retrouver des traces et la réponse de l'ordinateur était négative. Impossible de retrouver Smile. Pourtant elle avait existé, elle avait perdu ses deux jambes, les avait retrouvées et avait dû vivre de longues années.

— Ces interventions étaient devenues certainement routinières, lui avait dit Isaie pour le rassurer, et les Ophiuchusiens ne jugeaient pas utile d'en conserver d'autres traces une fois le séjour en synthétiseur et la rééducation terminés. Vous imaginez le nombre de dossiers médicaux qui se seraient entassés ? Le satellite a beau être immense, la place aurait pu manquer même en n'utilisant que l'ordinateur.

Mais Gus regardait encore le film où la jeune femme souriait à la vie nouvelle qui recommençait. Il essayait de découvrir sur son visage une expression, un doute, un indice, quelque chose qui lui permettrait de recommencer l'élaboration d'un autre programme de recherche sur des bases nouvelles.

— Vous vous excitez sur elle, avouez, ricanait Isaie.

Elle était en principe toujours nue. Avant l'intervention, la caméra, certainement dirigée par le responsable des synthétiseurs, s'attardait complaisamment sur les moignons mais on apercevait le reste du corps, les seins superbes, la taille fine, le ventre musclé, le sexe auburn. Et vers la fin du film, quand Smile possédait à nouveau ses deux jambes, c'était la même insistance équivoque sur la beauté de ce corps enfin reconstitué, des vues presque obscènes où Smile laissait l'objectif remonter de ses pieds jusqu'à la fourche de ses cuisses remodelées. Gus, presque honteux de son érection, ne pouvait détacher son regard de ces clichés. Smile se retournait sur le ventre et exhibait ses fesses. Au début, elles étaient difformes, écrasées par le poids du tronc depuis des mois ou des années, qui pouvait le dire. Lui-même avait subi une rééducation de ses muscles fessiers et, peu à peu, le cal qui s'était formé depuis si longtemps disparaissait.

— Vous devenez obsédé par cette femme, répétait Isaie avec inquiétude. Vous devriez cesser de passer des heures à la regarder. On dirait que vous faites l'amour avec elle.

Il n'avait pas un seul instant songé à Thresa qui pourtant le provoquait constamment. Il s'enfermait dans sa cabine, se bouchait les oreilles lorsqu'elle grattait à sa porte. Il savait qu'elle avait couché avec Isaie et ne voulait plus d'elle, n'aurait pu éprouver un centième du plaisir qu'il éprouvait à contempler l'autre, Smile.

Isaie commençait de lui parler de la prochaine expédition dans les entrailles du Bulb. L'estomac était en bonne voie de retrouver un fonctionnement normal, et il fallait songer au cloaque qui servait à la fois de bouche et d'anus.

— Après cette première phase, nous devons sortir dans l'espace pour essayer d'avoir d'autres renseignements. Nous ne pouvons agir à l'aveuglette. Le Bulb est parfaitement conscient de ces différentes étapes et sait très bien qu'il ne pourra entièrement s'alimenter comme auparavant, qu'il aura toujours besoin des micro-ondes pour subvenir à ses besoins énergétiques.

— Lui donnez-vous toujours du K<sub>2</sub>O ?

— Un peu moins ; il souffre moins et je ne voulais pas qu'il s'accoutume à cette morphine synthétique.

La nuit Gus rêvait qu'il retournait sur Terre et que les femmes qu'il avait connues là-bas le regardaient avec stupéfaction. Yeuse surtout, qui finissait par se rapprocher de lui et l'enlaçait voluptueusement. Il savait que c'était Yeuse mais elle ressemblait à Smile et il se réveillait en sursaut, ne pouvait se rendormir. Alors il se rendait silencieusement dans la salle des contrôles et essayait de retrouver cette Smile.

Le père Faro paraissait désormais installé dans l'ancienne chapelle de l'Église de la Rénovation Apostolique. Parfois la caméra de surveillance de cet endroit fonctionnait, fournissait quelques images, trop brèves pour que les deux hommes puissent se rendre compte des activités précises du père et des quatre femmes qui l'accompagnaient.

Une nuit un signal inconnu retentit dans la salle des contrôles et une lumière rouge clignota. Gus n'avait jamais compris à quoi correspondaient ces deux signaux. D'ailleurs il n'avait jamais totalement élucidé les mystères de cette salle et près de la moitié des

appareils restaient énigmatiques pour lui.

Il s'installa devant le petit pupitre, enfonça la touche de la lumière rouge et un bruit faible s'éleva d'un minuscule haut-parleur qu'il n'avait jamais remarqué. Il parvint après plusieurs tâtonnements à augmenter le son. Une musique inattendue s'éleva dès lors et il sut qu'il l'avait déjà écoutée autrefois. Dans un éclair il se revit dans un fauteuil roulant, installé dans une pièce basse de plafond. C'était sur Terre, dans son élevage de rennes du Petit Cercle Polaire. Pour la première fois depuis des années il retrouvait un souvenir précis.

— Un concerto de Mozart, murmura-t-il.

Il écoutait beaucoup de musique en ce temps-là. Il avait dû posséder un très vieil appareil acheté chez un antiquaire spécialisé dans les objets du XXI<sup>e</sup> siècle. Peut-être même un appareil encore plus ancien, qu'on alimentait en petits disques couleur acier.

Qui pouvait écouter de la musique ? Dans le satellite ? Tout ce qui concernait l'audiovisuel était en principe câblé, à l'exception de quelques transmissions par relais électroniques pour les circuits primordiaux.

Il attendit la fin du concerto avec impatience, alors que dans le temps il serait resté des heures à écouter du Mozart. Mais il espérait que suivrait autre chose. Il n'osait pas trop y songer.

Il y eut un silence et puis une voix de jeune femme très gaie :

— « Toujours à l'écoute de Stanley Station, nous émettons en continu depuis que nous sommes isolés du reste du monde. Chaque quart d'heure nous répétons le même message, dans l'espoir que quelqu'un nous entendra et nous répondra, mais jusqu'à présent personne ne nous a captés. »

La voix très gaie se brisait d'un coup, devenait émouvante :

— « Je vous prie de m'excuser pour cette seconde d'émotion, je vous promets que je vais me surveiller d'un peu plus près. Nous diffusons de la musique et des informations sur notre situation actuelle. Stanley Station est située sur l'inlandsis tasmanien et nous sommes heureusement sur une hauteur, car les glaces fondent à toute allure. Nous sommes environnés de cataractes énormes et les vallées sont noyées. Nous avons découvert depuis la débâcle que Stanley Station n'était pas construite sur l'inlandsis australien, mais sur une île au sud. Le détroit de Bass est en partie libéré de ses

glaces mais encombré d'énormes icebergs. Nous espérons toujours voir apparaître des humains utilisant des objets flottants, mais nous ne voyons jamais personne. Notre station est complètement détruite. Je parle de l'ancienne station ferroviaire. Par chance nous avons pu nous installer sur une montagne pour échapper à l'inondation. Nous sommes une centaine de survivants, plus des animaux : des moutons. Nous vivons sur des réserves de nourriture en attendant que nous puissions produire certaines choses, mais ce sera très difficile dans les conditions actuelles. Les moutons se nourrissent de lichen que nous pouvons récolter dans des endroits dangereux, mais en quantité insuffisante, et nos herbiers sont difficiles à réactiver. La température, à cause des icebergs et des glaciers qui persistent dans les ubacs, est toujours assez basse et nous aurions besoin d'installer des serres, mais nous ne possédons pas le matériel nécessaire. Je reprendrai mon petit discours tout à l'heure. Je vous propose un vieux truc, une valse... C'est très rigolo, vous allez voir. »

Lorsqu'il se leva le lendemain matin, Isaïe trouva Gus à moitié endormi dans un coin de la salle, en train d'écouter une drôle de musique.

## CHAPITRE V

Au bout de quarante-huit heures le chenal ne paraissait pas devoir s'arrêter et les deux vedettes se placèrent à couple. Jdrien commandait *Titan I* avec l'aide du matelot Dougilas. Ruydas se remettait difficilement de ses épreuves et Ann Suba veillait sur lui. Le jeune garçon avait résisté des jours et des jours aux anciens bagnards devenus pirates, avait même endommagé leurs drakkars, mais quand *Titan II* l'avait retrouvé, il n'avait presque plus de munitions et n'avait pas mangé depuis longtemps. Tous les autres étaient morts plus ou moins rapidement. Abattus par les pirates ou usés par le scorbut.

— Il faut nous séparer, dit Lien Rag. Moi je poursuis l'exploration de ce chenal avant de rentrer.

— Nous sommes sur le tropique du Cancer, fit remarquer Jdrien. Là où autrefois se trouvait le réseau mystérieux et surtout la Station Fantôme. Celle où nous avons laissé le cadavre de Pavie et ce goéland que j'avais apprivoisé enfant.

— La banquise s'est fissurée et tout a dû disparaître, dit Lien Rag. Nous allons établir une liste de ceux qui rentreront et de ceux qui poursuivront. Il y aura des primes importantes pour ceux qui resteront avec moi.

Ruydas aurait voulu le suivre, mais son état de santé allait le laisser faible pour des semaines encore. Jdrien voulait rentrer.

— J'ai laissé Jael dans l'Antarctique et il faut que je la rejoigne.

À nouveau ils avaient rétabli des échanges radio avec le Président Kid. Appris que Liensun se trouvait dans l'îlot au volcan et que le Kid le faisait surveiller.

— Et toi, demanda Lien Rag à Ann Suba, que décides-tu ?

— Je continue avec toi, murmura-t-elle.



Les deux bâtiments se séparèrent et *Titan I* disparut rapidement derrière une montagne de glace et dans le brouillard qui était très épais depuis plusieurs jours. Le soir Ann Suba était de quart dans la timonerie et il la rejoignit. Ils étaient seuls.

— Tu n'avais pas hâte de revoir Liensun ?

Elle regardait droit devant elle, surveillait le radar et le sondeur. Par moments le socle sous-marin des deux falaises entre lesquelles ils naviguaient remontait dangereusement.

— Et toi, fit-elle, c'est ton fils et tu ne l'as jamais rencontré.

— Si ce n'était pas mon fils ?

— Il te ressemble trop. À tel point que parfois j'ai honte de cette confusion qui s'empare de moi. Tu ne peux renier ta paternité. Jael est formelle. Elle dit qu'après que sa mère t'eut obligé à la féconder elle n'a plus eu de relations sexuelles et que Liensun est né neuf mois plus tard. Cette femme n'aimait ni l'amour ni les hommes, elle ne voulait qu'être mère, régulièrement, obstinément.

— Tu n'as pas répondu à ma question. Tu n'as pas hâte de revoir Liensun ? Il est plus jeune, plus vigoureux dans l'intimité.

— Je t'en prie, tu m'humilies.

— Je sais ce que tu aimes, dit-il brutalement.

Il retourna dans sa cabine et lorsqu'elle le rejoignit il dormait ou faisait semblant. Ce fut le lendemain qu'elle lui proposa de disparaître.

— Si je suis entre vous deux il vaut mieux que je ne vous revoie ni l'un ni l'autre... Tu dois le rencontrer. Il a toujours souffert de ton indifférence. Déjà quand on t'a appris que tu avais un enfant tu n'as pas réagi. C'était dans Amertume Station, je crois, à l'époque des Cellules de Coordination Populaire ?

Il ne répondit pas, se rendit dans la timonerie. Le chenal se poursuivait tant bien que mal mais un gros cargo n'aurait jamais pu l'emprunter pour l'instant. Peut-être d'ici quelques mois, quand il se serait élargi et que certains méandres se seraient modifiés. La vedette, malgré sa faible longueur, avait parfois du mal à passer.

— Nous sommes exactement sur le tracé de l'ancien réseau, disait Lien Rag, et c'est curieux que la fissure se soit justement produite à cet endroit.

— Il n'y avait pas un gros trafic et il était pratiquement abandonné, lui dit le marin de quart, un certain Kandin. Mon père

m'en parlait déjà comme d'une chose imaginaire...

— Autrefois il était très emprunté et il est possible que des fissures invisibles l'aient sapé en partie. Si bien qu'avec le redoux tout s'est vite effondré. Comme la Station Fantôme... North Pacific Station. Nous devrions apercevoir les îles Hawaiï. Il y avait même un volcan important, dans le temps.

Mais le lendemain le chenal obliquait carrément vers le sud et paraissait vouloir se rapprocher de l'équateur. D'ailleurs le chenal s'élargissait en un véritable bras de mer. Le brouillard se levait et là-haut, dans sa lucarne, le Soleil, encore largement voilé, était éblouissant. Les marins commencèrent de se promener torse nu, malgré les mises en garde d'Ann Suba qui leur conseillait de s'enduire de corps gras.

— Depuis des siècles notre peau ne reçoit plus les rayons du Soleil, elle est extrêmement vulnérable. Vous pouvez être brûlés en quelques minutes ou présenter un terrain favorable au cancer de la peau.

L'un d'eux eut d'ailleurs des ennuis de vision et dut rester dans le noir quelques jours. La chaleur et la lumière disparurent très vite, laissant la place aux brouillards et aux pluies. Il y eut même un orage qui les éprouva tous, alors qu'ils étaient à l'ancre dans un fjord. Ils crurent que la vedette allait se briser contre la falaise voisine si jamais les chaînes cédaient.

Le lendemain ils faillirent entrer en collision avec un petit cargo qui errait dans une mer intérieure large de plusieurs kilomètres. Ils avaient cru qu'il s'agissait d'un iceberg au début. La superstructure était encore recouverte de glace qui faisait pencher le bateau sur tribord. Il les surprit au détour d'une île de glace.

— Il doit être rempli d'eau, dit Lien Rag, mais il faut que j'aille voir.

Ann Suba l'accompagna et ils eurent le plus grand mal à se hisser sur le pont à peine dégagé de sa masse de glace. Il leur fallut creuser à coups de pic pour accéder à une écoutille et jeter un coup d'œil dans le faux pont et la cale.

Lien Rag y descendit malgré l'inquiétude d'Ann. Il ne répondit plus à ses appels durant de longues minutes, jusqu'à ce qu'elle entende un son cristallin. Des notes de musique égrenées dans le silence angoissant de l'épave. Puis Lien Rag remonta :

— Des pianos. Une centaine de pianos. De toutes les sortes, certains à queue comme dans l'ancien temps... Il y a aussi des électroniques, soigneusement emballés également.

— Des pianos ! fit-elle, émerveillée.

— Pas autre chose. Mais il faut essayer de sauver cette cargaison. Le bateau va se retourner. Les pianos ont glissé vers tribord et à la prochaine tempête il basculera. C'était un bateau américain qui devait revenir du Japon quand la glaciation l'a surpris.

Pendant deux jours ils travaillèrent comme des fous pour dégager le pont de la glace. Les marins restés à bord de *Titan II* haussaient les épaules. Tout ça pour sauver de vieux instruments de musique qui ne serviraient à rien. De toute façon on ne pouvait pas remorquer le cargo jusqu'à l'îlot du volcan, alors à quoi ça servirait ?

La masse de glace finit par glisser par pans entiers vers la mer et le cargo se redressa légèrement, tout en conservant un angle de gîte inquiétant. Ann et Lien durent passer des heures dans la cale pour amarrer solidement la cargaison et quand ils rejoignirent leur vedette ce soir-là ils eurent la satisfaction de voir le cargo rétabli dans son assiette.

— Nous ne pouvons pas l'amarrer. Mais il a une chance de s'en sortir désormais. La machine est foutue. Un diesel qui a éclaté depuis longtemps mais la coque est bonne. Nous ne pourrions pas le ramener, disait Ann.

— Si, répondit Kandin ; en balançant ces foutus pianos dans la flotte. Mais vous ne le ferez jamais, je suppose.

— Voilà, dit Lien Rag, nous ne le ferons pas.

— Et le cargo coulera un jour de tempête, éperonné par un iceberg.

— Oui, mais nous avons augmenté ses chances.

Plus tard le cargo posséda sa propre légende. Des marins assurèrent l'avoir aperçu et même certains ajoutaient qu'on entendait les pianos qui jouaient tout seuls. Les légendes maritimes, à cette époque-là, commençaient de remplacer celles des banquises.

Ils descendaient vers le sud et rencontraient d'immenses troupes de baleines. Celles-là avaient toujours connu une mer libre, car en cet endroit l'océan Pacifique n'avait pas complètement été envahi par les glaces. On avait toujours dit qu'il existait une

immense étendue d'eau tempérée où évoluaient tous les animaux marins d'autrefois.

— C'est ici qu'on devrait venir avec le baleinier en construction, disait l'équipage. En trois jours on fait le plein. On deviendrait vite les rois de l'huile de baleine.

Il y avait des oiseaux, des millions d'oiseaux de toutes catégories, pas seulement des goélands ou des albatros, mais d'autres espèces que l'on croyait inconnues, et puis un jour le marin de vigie aperçut la petite île qui surgissait du brouillard. Il avait d'abord aperçu un nuage très bas et blanc, avant de comprendre que des milliers d'oiseaux le composaient juste au-dessus de ces pitons rocheux.

— À cette latitude, dit Ann Suba qui consultait une ancienne carte, ce ne peut être que les Sporades qui sont de part et d'autre de l'équateur. C'est tout ce que j'ai sur ces îles.

— Vous croyez que ces oiseaux nous laisseront approcher ? Il faudrait trouver des phoques car nous allons bientôt manquer d'huile.

Depuis quelques jours ils n'apercevaient plus de colonies de ces animaux. Lien Rag avait décidé de faire demi-tour si le jour même ils n'en découvraient pas.

— Il y a plusieurs îles, dit ensuite Ann Suba, et les oiseaux n'en occupent qu'une.

Ils naviguaient lentement, impressionnés par ce nuage qui n'en finissait pas de s'élever et de s'abattre, comme si au moindre signe de danger tous ces volatiles quittaient leurs nids pour attendre dans les airs le signe qui les rassurerait.

— Hé ! dit Ann, je me demande si là-bas... Non, c'est impossible... Je ne peux pas y croire...

Bouleversée, elle passa les jumelles à Lien Rag qui tout de suite ne comprit pas le sens de son émotion. Et puis il s'immobilisa sur un point sombre.

— Je me suis trompée, n'est-ce pas ? fit Ann d'une petite voix tremblante.

— Non, tu as bien vu, murmura-t-il la gorge nouée.

## CHAPITRE VI

À NYST depuis la veille, Yeuse attendait que les circonstances deviennent plus favorables pour se rendre à la CANYST. Elle avait quitté le train des ouvriers intérimaires avec Lucia Mariana, et avait été recueillie dans une station de banlieue par une famille appartenant à l'Organisation.

Hukoung avait de gros ennuis avec plusieurs trains d'intérimaires qui s'étaient mis en grève, et notamment un train uniquement composé d'éboueurs qui refusaient de s'occuper des ordures de la grande station.

— Il faut dire que depuis des mois les services habituels ne peuvent plus faire face. Les Roux ont presque tous disparu, on ne sait trop pourquoi. Ici ils s'occupaient des déchets, savaient les répartir et les emmener loin dans la solitude. Mais depuis leur départ, il ne reste que quelques groupes qui grattent le givre sur des verrières. Tout va mal. On fait venir des trains d'éboueurs qui sont mal chauffés et mal nourris et travaillent dans des conditions abominables. Les bennes sont découvertes, uniquement destinées au chaud, et on les envoie au froid. Plusieurs sont morts. En fait le chiffre officiel est de six mais il dépasserait la vingtaine. On aurait retrouvé toute une benne avec des cadavres. Pour se réchauffer sur le chemin du retour ils auraient allumé des feux avec de vieux papiers et se seraient asphyxiés.

Elle lisait les vieux journaux, posait des questions sur la situation politique, économique. Elle rattrapait un retard de plusieurs mois et découvrait avec honte qu'elle avait failli à sa mission uniquement pour passer quelques jours avec Lien Rag, et surtout quelques nuits. Les Panaméricains ignoraient qu'elle s'était volontairement absentée de son poste, croyaient que Hukoung

l'avait écartée autoritairement et elle redoutait qu'en réapparaissant le contrôleur général de la Traction ne révèle la vérité. Il n'y aurait que quelques personnes pour le croire mais Reiner, son ancien adjoint à la synthèse scientifique, pouvait lui aussi répéter les mêmes accusations et il subsisterait toujours un doute.

— La CANYST finira par réagir, mais pour l'instant elle est du côté de Hukoung, lui disait-on.

La famille se nommait Macdanet et se composait du couple et de trois enfants, deux fils et une fille. Le fils aîné, âgé de dix-huit ans, était en admiration devant Yeuse. Il avait toujours conservé des coupures de journaux la représentant et n'aurait à l'époque jamais espéré que Lady Yeuse, la P.-D.G. de la Compagnie, viendrait habiter chez eux.

Il travaillait dans une blanchisserie industrielle qui lavait le linge de la classe moyenne de la station, et il lui racontait des anecdotes révélatrices sur ce milieu qu'elle ne connaissait pas très bien.

— Ils n'aiment pas tellement Hukoung qui se méfie d'eux... Ils voudraient tous devenir actionnaires, mais n'ont pas les moyens de leur ambition. Ils sont souvent vos plus chauds partisans, mais la pensée que les ouvriers intérimaires pourraient être augmentés les agace. Ils affirment qu'ils sont les plus mal lotis car ils doivent payer leur loyer, le chauffage et la nourriture, et qu'il ne reste rien pour passer du bon temps.

Le garçon s'appelait Mel et il étudiait les machines à laver géantes de sa blanchisserie pour devenir réparateur.

— Si j'y arrive, je doublerai mes attributions de calories. Je pourrais me faire dans les trois mille, tout confondu.

Lucia, elle, sortait tous les jours pour ses reportages qu'elle destinait à Radio-Sabotage. Elle n'avait pas de nouvelles de ses amis de Star Station Indiana, mais espérait retourner là-bas d'ici quelques jours. Yeuse allait la regretter car c'était une agréable compagne qui avait des idées intéressantes sur bon nombre de sujets.

La famille Macdanet avait d'abord écouté avec scepticisme ses récits sur le réchauffement et la disparition en cours de la banquise du Pacifique.

— Si la Compagnie de la Banquise n'existait plus, le délégué

Palgeste de la CANYST ne serait plus en fonction, or il est toujours en place.

— C'est une fiction, lui répondait Yeuse. Hukoung a besoin de sa voix au sein de la Commission et l'on fait comme si la Banquise existait toujours pour ne pas affoler les gens. Bien sûr on laisse entendre qu'il y a des ennuis, mais pas aussi catastrophiques que ce que j'ai vu.

Mel Macdanet la croyait et écoutait ses témoignages avec inquiétude.

Un soir Lucia Mariana rentra surexcitée et entraîna Yeuse à l'écart :

— Oralov est au courant de votre retour. En ce moment c'est Calao, le délégué africain, qui dirige la CANYST, et Oralov pense qu'il acceptera de défendre votre position.

— Qui a vu le délégué sibérien ?

— Le Comité central s'en est occupé. Les relations entre Hukoung et le maréchal Sofi sont très mauvaises depuis quelque temps. Il y a eu même des incidents là-haut dans le cercle polaire entre des trains blindés. On dit même que Sofi s'inquiète de savoir ce que vous êtes devenue.

Yeuse restait dans le doute car, lors de son passage dans la Compagnie autonome de Bakou, elle avait vainement tenté de rencontrer le maréchal. L'administration sibérienne avait fait barrage. Mais dans un reste d'affection pour elle, possible que le manchot se pose des questions sur sa disparition.

— Oralov a dit qu'il allait demander des instructions au maréchal mais que la réponse demanderait dans les huit jours, même en urgence. Les communications radio sont de plus en plus difficiles dans cette partie de l'hémisphère Nord.

— Calao ?

— C'est le légaliste. Vous avez la majorité en actions donc vous devez diriger la Compagnie. Il est ainsi et n'en démordra pas, et comme président il a deux voix... Marysi le délégué australasien...

— C'est toujours lui ? On le dit apparenté aux Tarphys. Vous ne savez pas qui sont les Tarphys ? Des tueurs à gages. De génération en génération et toujours au service du P.-D.G. de la Panaméricaine, mais opérant en Australasienne. Notre Compagnie a toujours eu un œil braqué sur la Fédération, a toujours considéré cette mosaïque de

petites Compagnies comme sa vassale... Marysi obéit aux ordres de Hukoung comme il a obéi à mes ordres. Qui représente la Panaméricaine ?

— Strangh... Un type bouffi d'orgueil et accusé de prévarication.

— Strangh... Je l'avais chassé, remplacé, et ils l'ont remis en place. Je suis fichue, Lucia. Je n'aurai jamais la majorité. C'est Fontil qui représente Floa Sadon P.-D.G. de la Transeuropéenne ?

— Toujours. Il faut donc convaincre Marysi... Et menacer Palgeste.

Yeuse restait songeuse, accablée. Si jamais Hukoung révélait qu'elle lui avait confié la gestion de la Panaméricaine pour des raisons sentimentales, elle ne pourrait jamais retrouver le pouvoir, même avec une majorité d'actions. Mais elle pourrait toujours siéger au Conseil d'administration.

— Menacer Palgeste ?

— De prouver que la Banquise n'existe plus et qu'il ne représente rien. Le vote est secret, non ? Il doit être assez habile pour voir très vite où se trouve son intérêt... Oralov essaiera de le convaincre si le maréchal Sofi lui donne ses pleins pouvoirs.

— Mais d'où viennent ces bonnes relations entre la Sibérienne et l'Organisation ?

— Un seul point commun, la défiance contre les Aiguilleurs. La Sibérienne est actuellement la seule Compagnie à les avoir pratiquement privés de leurs privilèges.

— Le Président Kid avait aussi fait du bon travail dans ce sens-là.

— Oui, mais Sofi est toujours en vie et persiste. Le Comité central a demandé des documents pour cette lutte souterraine... C'était l'époque où la Traction apparaissait comme une administration démocratique et nous tous pensions qu'elle était favorable à une certaine égalité et justice sociale... Nous nous sommes trompés et à son tour Oralov a voulu savoir comment la Traction avait pu dissimuler ses appétits de pouvoir. Chez eux ils utilisent les agents de cette catégorie pour surveiller les Aiguilleurs, et ils craignent que le même bouleversement ne s'effectue.

— Ils vous aident ?

— En principe non. Le Comité central a refusé de l'argent et des armes.



— Des armes ?

— Nous sommes une organisation révolutionnaire, dit Lucia tranquillement. Nous acceptons votre proposition de réformer la Compagnie, mais nous serons prêts, le cas échéant, à vous obliger à tenir vos promesses.

La journaliste la regardait avec un sourire sans agressivité mais on la sentait décidée.

— Je suis de vos partisans, mais avec lucidité. Je ne souhaite pas de révolution violente, mais si un jour nous devons malheureusement en venir là, je ne refuserai pas de prendre les armes.

— Je dois me le tenir pour dit, alors, fit Yeuse avec une certaine ironie qui cachait mal son irritation.

— Vous aurez besoin de nous pour surveiller les gens de la Traction une fois dans votre palais présidentiel, et vous le savez bien. Nous formerons des milices armées. Sinon la Traction s'alliera avec les Aiguilleurs pour vous combattre et surtout nous anéantir, nous.

Dans la semaine qui suivit, Lucia Mariana s'en alla mais elle embrassa tendrement Yeuse avant de la quitter :

— Je vous aime comme une sœur et j'espère que vous réussirez et qu'il y aura des progrès dans notre condition. Il vous faut de la patience, le temps qu'Oralov ait la réponse du maréchal Sofi.

— Qui va vous remplacer comme messagère ?

— Mel, le fils aîné des Macdanet. Il est déjà plein d'expérience et il vous adore.

Yeuse rougit légèrement.

— C'est un joli garçon, qui plus est. Vous ne trouvez pas ?

— Je pourrais être sa mère.

— Justement, fit Lucia, moqueuse. Ça pourrait donner encore plus de piment...

Le soir même Yeuse se surprit à examiner discrètement le jeune garçon qui lui racontait sa journée, et elle reconnut que Lucia avait raison. Un peu jalouse, elle se demanda même si la jeune journaliste s'était contentée d'admirer Mel à distance.

## CHAPITRE VII

Sous le commandement de Farnelle, le cargo *Princess* avait repris la mer depuis quatre jours et naviguait vers le nord. La fissure Klose était désormais un très vaste bras de mer où la banquise morcelée n'apparaissait plus que sous forme d'icebergs et de petites îles flottantes.

Liensun n'avait pas revu Zabel ni les autres. Il était accompagné de Lafitte. Le départ avait eu lieu en pleine nuit, comme si le Kid redoutait une désapprobation publique.

Il n'allait jamais voir Farnelle sur la passerelle, mais pouvait l'apercevoir derrière la baie vitrée. Elle passait les deux tiers de sa journée là-haut, ne prenait guère de repos mais paraissait heureuse de son sort.

— Nous avons réussi ! s'exclamait souvent Lafitte. De quoi vous plaignez-vous ? Nous débarquerons dans ce poste de pêche et ensuite nous ferons ce que nous voudrons.

— Non, répondait Liensun. Le Kid m'a libéré avec un mépris total pour ce que je comptais faire et je veux le surprendre. Il recevra ses plaques d'aluminium ou de matériaux composites et en si grand nombre qu'il ne saura plus qu'en faire.

— Si votre père avait décidé de rentrer, l'auriez-vous attendu ?

— Non. Enfin je ne sais pas. Lui, en tout cas, ne manifeste aucune impatience de me connaître... Mon demi-frère revient, lui, et nous devons croiser sa route.

— Je vais aller aux nouvelles, voir si un message radio est arrivé.

Liensun allait vers l'avant du cargo et restait de longues minutes à regarder l'océan, qui parfois prenait d'étranges couleurs vertes alors que jusqu'ici il était très sombre, parfois noir. Le ciel avait perdu son apparence purulente, mais ne se dégageait jamais

totallement de ses brumes. Par contre il se teintait de couleurs pastel entre le bleu très clair et le gris parfois rose. Et l'océan alors prenait cette teinte émeraude. Il s'agissait de longues traînées qui faisaient songer à d'immenses bancs d'algues.

On avait déjà perdu une journée à chasser le phoque et à remplir les soutes pour l'entretien du diesel de bord, mais désormais on avançait à dix nœuds à l'heure, ce qui était une bonne moyenne.

La rencontre avec Jdrien s'effectua le lendemain vers midi, et Gdami, impatient de revoir sa mère, plongea dans l'océan et nagea vigoureusement jusqu'à l'échelle de coupée du *Princess* où l'équipage l'accueillit avec des bravos. Il ruisselait en grimpant à bord, complètement nu avec ses belles marques de métissage, cette fourrure rousse qui descendait de son ventre jusque sur ses cuisses. Et les marins jaloux se montraient son sexe qui, comme celui des Roux, était surdimensionné. Farnelle l'enveloppa dans une couverture, un peu gênée, mais il s'échappa pour venir vers Liensun.

— Salut ! Tu es content de voir ton frère ?

— Très heureux.

La vedette vint à couple et Jdrien monta à bord. Il embrassa Farnelle qui paraissait toute frémissante, et Liensun ne put s'empêcher de lire dans le cerveau de la femme, y découvrit la scène fugace d'une étreinte érotique entre elle et Jdrien, assez ancienne. Farnelle dut se douter qu'il venait de fracturer sa mémoire, car elle lui lança un regard furieux.

— Tu ne devrais pas, lui reprocha doucement Jdrien qui s'était lui aussi rendu compte de la curiosité malsaine de son frère. Que s'est-il passé avec le Kid ?

— Je deviens son voyageur de commerce, à condition de rester sur la banquise et d'oublier mes rêves maritimes.

— Mais tu songes toujours à tes Cargos du Soleil, n'est-ce pas ? Je pense que tu y parviendras.

— Tu acceptes que je trahisse ton père adoptif, fit Liensun agressif, que je lui dispute l'océan Pacifique ?

— D'ici dix ans vous serez des centaines de Compagnies maritimes sur cet océan immense, et sur toutes les mers libres de glace comme l'océan Indien qui lui aussi sera un jour dépourvu de banquise, en attendant que l'Atlantique et les autres mers fermées le

deviennent aussi. Et je sais que le Kid ne sera pas éternel, alors que tu es jeune. Je ne comprends pas que tu sois revenu.

— Ils étaient tous à bout, incapables d'assumer leur avenir... Ils ont tous peur de la mer, même Zabel, une fille proche de moi, même des amis fidèles...

Lafitte venait vers eux, regardait avec attention Jdrien, ce métis considéré comme leur Messie par les tribus de Roux. C'était un être merveilleux, nimbé par sa chevelure d'or et son vêtement ouvert laissait voir sur le bas de sa poitrine une toison douce, également dorée.

— Mon associé, dit Liensun. Nous partons à la recherche d'aluminium et de matériaux composites pour les bateaux de la Société du Pacifique fondée par le Président Kid. Nous allons créer un comptoir où pour la première fois cohabiteront le rail et la marine. Une première dans la nouvelle histoire de l'humanité, qui risque de nous attirer pas mal d'ennuis. Je suppose que pour faire oublier le rail aux habitants de cette planète une génération ne suffira pas.

— Tu retourneras aux Échafaudages ? demanda Jdrien.

— Pourquoi pas, mais je compte me rendre à China Voksals pour acheter ces marchandises et proposer de l'huile en échange. Pourtant j'ai quelques ennemis là-bas. J'espère qu'ils ont oublié mon visage.

Farnelle à regret vint annoncer qu'ils devaient continuer leur route.

— Gdami a décidé de rester avec moi, mais je lui ai promis qu'un jour il vous rejoindrait là-bas dans l'Antarctique, ajouta-t-elle à l'intention de Jdrien.

Liensun, depuis la poupe, regarda s'éloigner la vedette dans les brumes qui revenaient avec le soir. Il enviait Jdrien qui ne paraissait jamais agité par des ambitions démesurées et que tout le monde aimait. À commencer par les siens. Lui ne s'était jamais réellement imposé. Il s'était partagé entre des pulsions viscérales incontrôlables et des désirs absolus irréalisables.

— Bientôt nous apercevrons le chenal vers l'ouest et Farnelle estime que nous pourrons le remonter aisément. Croyez-vous que nous découvrirons la station de pêche intacte ? Ou bien ces braves pêcheurs asiatiques sont-ils partis ailleurs, peut-être emportés sur

un îlot de glace qui va se rétrécir chaque jour un peu plus ?

— Que pensez-vous de mon frère ?

Lafitte frémit :

— Il est beau et possède un don précieux. Pendant le temps de son séjour à bord j'ai remarqué que chacun, même le plus fruste d'entre nous, était sous le charme. J'ai vu un gros matelot alcoolique qui là-bas, assis sur son rouleau d'aussières, le contemplait bouche bée. Il doit séduire toutes les femmes et tous les hommes, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est cela, dit Liensun. Quand il est loin il m'arrive de le détester, mais dès qu'il m'approche c'est mon frère et je ne peux que l'aimer.

Ce soir-là il accepta pour la première fois de venir dîner dans la salle à manger avec Farnelle et les officiers. Sa présence au début jeta un froid, mais il se montra si discret que peu à peu on l'oublia et il en profita pour introspecter les esprits. Il le faisait avec prudence, de crainte que Farnelle ne le surprenne, mais il découvrit que le commandant en second, râblé et taciturne, espérait un jour partager la couchette de la patronne. Et que d'autres officiers la désiraient également. Malgré son visage anguleux, mais parce qu'elle avait un grand corps dégingandé qui pouvait réserver d'agréables surprises. Il se demanda si lui-même avait quelques chances mais s'efforça de ne pas trahir ses intentions.

Le lendemain, effectivement, le cargo *Princess* s'engagea dans le fameux chenal qui s'enfonçait vers l'ouest, et Farnelle demanda qu'on distribue des armes et qu'on soit prêt à utiliser les mitrailleuses installées sur le pont, derrière des boucliers de protection.

— Je ne me souvenais pas de ces brigands à cheval, dit-il à Lafitte. Ils ont failli nous avoir, et sans *Titan I* nous y passions.

— Moi je m'en souvenais, dit-il. Et j'ai pu alerter Farnelle.

— Vous avez de bonnes relations avec elle ? s'étonna Liensun.

— Je ne me plains pas. Elle paraît un peu rugueuse quand on la voit pour la première fois, mais se révèle une femme charmante.

Liensun n'osa pas fouiller dans l'esprit de son compagnon pour y rechercher des images prouvant que leur intimité avait atteint d'autres horizons.

— La nuit il va falloir utiliser des projecteurs pour surveiller les

berges. Par chance le *Princess* est très bien équipé.

## CHAPITRE VIII

Le petit dirigeable avait enfin reçu un nom et on venait de le baptiser dans la joie. Désormais il s'appellerait *Julius*, du nom de Julius Ker, le mari de Ma Ker qui avait mis au point ce procédé de locomotion. Il y avait aussi Ann Suba et Greog Suba, mais on avait préféré ne pas utiliser leur nom. La première était toujours en vie, du moins on le pensait, et le second avait trouvé une mort violente par jalousie envers Liensun.

— Ann Suba a toujours été attirée par Liensun, expliquait Anduen à Songe, mais c'était purement physique. Devant lui elle perdait toute sa lucidité. C'est une grande physicienne et il la troublait profondément. Ensuite quand elle était apaisée, elle reprenait le dessus et s'éloignait, le traitait sévèrement. Greog aimait sa femme et, un jour, il a voulu pousser Liensun du haut d'un échafaudage. Jdrien, son frère, l'a sauvé, et Greog a basculé dans le vide.

— J'étais encore petite mais je me souviens, dit Songe.

Ils naviguaient à bord du *Julius* et c'était Anduen, le commandant. Ils se dirigeaient vers le sud-ouest, vers Markett Station, tout en sachant qu'ils devraient se fournir en huile animale ou minérale pour poursuivre leur route. Les stocks de la colonie étaient faibles et désormais les petites Compagnies ferroviaires de l'Australasienne contingentaient sévèrement la vente des produits énergétiques.

— Nous avons de l'or pour négocier l'achat de quelques mètres cubes, mais ensuite nous devons troquer la farine que nous trouverons à Markett pour nous en procurer.

Le Collectif avait chargé Songe des opérations économiques et lui avait remis une quantité importante d'or, environ cinquante

onces, soit un peu plus de trois livres.

La météo des quelques radios encore audibles restait satisfaisante pour les deux jours à venir.

Lorsqu'ils survolèrent le golfe du Bengale ils cherchèrent une petite station de chasse aux phoques mais découvrirent que les eaux de fonte venues des hautes montagnes avaient en grande partie endommagé la banquise, alors que celle-ci résistait encore au réchauffement. Ils ne retrouvaient plus les repères portés sur leur carte aérienne et un peu au hasard décidèrent de descendre plus bas, à petite vitesse, tout en gagnant une altitude de dix mille pieds à cause d'un courant qui pouvait les aider à économiser le carburant.

Ce fut presque en panne sèche qu'ils repérèrent la petite station installée au bord d'une rookerie de manchots et qu'ils s'ancrèrent. Désormais le dirigeable possédait différents dispositifs pour planter les ancres dans le sol, selon la nature de celui-ci. Mais dans ce cas présent, l'ancre chauffante suffit à la manœuvre.

Dans les deux wagons de la rookerie c'était un peu la panique, et un homme vêtu de peaux de phoques surgit et agita un fusil. Pour lui prouver que leurs intentions étaient pacifiques, ils jetèrent des paquets de sucre et de miel solide que l'homme regarda avec méfiance, mais un garçonnet se précipita soudain hors d'un wagon et vint les ramasser, se faisant interpeller par son père en colère.

Anduen descendit par l'échelle de corde et approcha, les bras levés :

— Nous désirons seulement vous acheter de l'huile. Nous ne sommes ni des monstres ni des fantômes, vous n'avez rien à craindre de nous et je payerai votre huile avec de l'or.

Le chasseur braquait son vieux fusil sur Anduen en reculant vers le wagon, mais le mot « or » fit sortir une sorte de virago qui tenait une grande poêle fumante à la main et qui sourit de sa bouche édentée :

— Nous avons de l'huile, voyageur, et de la bonne filtrée. Celle de manchot est la plus fine qui soit. Nous en avons de grosses quantités. Notre ligne est coupée depuis plusieurs semaines et l'équipe de réparation qui doit apporter des rails d'occasion n'est pas encore venue.

Anduen se demanda s'il fallait leur révéler que la banquise de



l'océan Indien avait reçu le contrecoup de la débâcle orientale, et que bien des réseaux n'étaient plus accessibles.

— Pourtant nous avons fait de belles chasses ces derniers mois. Jamais la rookerie n'a été aussi peuplée.

Des milliers de manchots hantaient l'énorme trou d'eau et, malgré son filtre à air, il pouvait respirer l'odeur ammoniacquée du guano. Il y avait là une véritable fortune à exploiter et le couple ne s'en privait pas d'ailleurs. Grâce à des digesteurs il produisait son gaz méthane, entretenait une serre qui leur fournissait des légumes et des haricots de soja.

Les containers d'huile s'alignaient, de couleur blanche, ce qui expliquait que le garçon ne les ait pas aperçus du ciel.

— Inutile de les déplacer, dit-il, nous allons approcher notre appareil pour pomper directement l'huile.

— C'est quoi votre machin ? grogna l'homme qui, jusque-là, n'avait pas ouvert la bouche. Jamais rien vu de pareil... Ça vient d'où et c'est fait comment ?

L'arrivée de Songe interrompit les explications d'Anduen et la femme les invita à venir manger quelque chose dans l'un des wagons.

— Je vais vous faire une omelette d'œufs de manchots... On les ramasse tous frais.

Dans le wagon éclairé et chauffé au gaz flottait une brume poisseuse. Songe aperçut plusieurs visages d'enfants hébétés. Ils étaient cinq ou six entre trois et dix ans. La femme remit la grande poêle sur son feu et commença à fouetter deux douzaines d'œufs énormes.

Une odeur de poisson s'éleva très vite et Songe ressortit pour, dit-elle, diriger la manœuvre d'approche du dirigeable. Anduen, stoïque, dut accepter sa part d'omelette d'œufs de manchots tout en discutant du prix de l'huile. Le couple en voulait trois onces d'or les quatre-vingts gallons, environ trois hectolitres. Ce qui mettait le carburant à un prix scandaleux.

— Votre ligne est coupée et le restera longtemps, finit par dire Anduen. Vous n'avez donc pas la radio pour écouter les nouvelles ?

— C'est tout des mensonges. On a bien entendu que la glace aurait fondu par là-bas chez les sauvages mais nous on n'y croit pas.

— Pourtant c'est à cause de ce réchauffement que votre ligne

privée est interrompue. Il s'est produit des débâcles en montagne au nord et des quantités énormes d'eau ont dévalé vers le golfe du Bengale. Je veux dire vers ici. Des rochers ont tout ravagé, même si la banquise a résisté. Votre huile vous ne pourrez pas la vendre avant longtemps et je vous propose un marché. Aujourd'hui je vous la prends à trois onces d'or pour cent gallons. Mais vous aurez bientôt besoin de ravitaillement. De la farine par exemple et de la viande. À bord j'ai de la viande séchée de yak que je peux vous céder pour cinq gallons d'huile les deux livres... C'est de la très belle viande...

Il sortit, pour ne plus avoir à manger le reste de son omelette, comme le dirigeable surplombait le poste de chasse. Une ancre chauffante redescendait lentement et le treuil à bord allait faire perdre de la hauteur au dirigeable. On entendait siffler les soupapes laissant échapper l'hélium.

On lui apporta un paquet de viande séchée qu'il jeta sur la table du couple. Les enfants se précipitèrent pour arracher des lanières de yak et se mirent à les sucer avidement. Depuis des semaines ces gens-là ne se nourrissaient que d'œufs de manchots et de poissons.

— Quatre gallons les deux livres, lança l'homme.

Anduen tint bon et on descendit une palanquée de cent livres. En définitive le dirigeable pompa ses cinq cents gallons d'huile d'excellente qualité. C'est alors que Songe revint pour proposer d'acheter deux containers de cent gallons chacun.

— Mais on va se surcharger, protesta Anduen, et pour reprendre de l'altitude ce sera difficile.

— L'affaire de quelques heures, que le moteur brûle le surplus. Avec ces deux containers nous pouvons obtenir des marchandises, plus sûrement qu'avec de l'or.

Mais le couple, s'il était content de la viande séchée, paraissait vraiment encore plus satisfait des sept onces d'or qu'Anduen leur pesait avec son trébuchet. Ils finirent par sortir également leur petite balance pour pesées délicates et ergotèrent un peu pour obtenir quelques paillettes supplémentaires.

— Nous reviendrons, promet Anduen. Nous vous retenons toutes les quantités.

— Vous apporterez de la farine ? Deux cents livres au moins et aussi de la vodka et de la bière ? Deux gallons de vodka et cinq

gallons... Non, dix gallons de bière.

— Du lard fumé, dit la femme. Du lard de porc et non de phoque. Et des cubes de lait congelé pour les enfants. Dix gallons.

Songe prenait note de ces commandes.

— Il faut aussi des cartouches pour les fusils... Mille cartouches de ce calibre... Je vais vous donner la vieille boîte. Nous avons aussi besoin de semences de pois et de riz...

— Non, dit la femme, le riz est trop difficile à faire pousser. Prenez du riz à manger... Cent bonnes livres.

Lorsque lourdement chargé le *Julius* reprit l'air, Songe ne cachait pas sa jubilation.

— Nous avons un centre de production d'huile, reste à trouver un emplacement pour les échanges.

— Ce sera beaucoup plus difficile.

Le *Julius* se traînait presque à ras de la banquise malgré les ballonnets gonflés à bloc. Par chance la région était déserte car ce qu'ils redoutaient le plus c'étaient ces chasseurs de manchots ou de phoques qui auraient pu, en voyant le dirigeable, leur tirer dessus dans un réflexe d'homme effrayé.

Ils naviguaient à petite vitesse, mais au fur et à mesure que l'huile brûlait la situation s'améliorait et durant la nuit ils atteignirent une altitude normale. Ils approchaient de Markett Station et durent passer les dernières heures d'obscurité à tourner en rond en évitant que le moteur gronde trop fort.

— Il faudrait trouver un poste à louer... Même à cinquante kilomètres de Markett Station. Un endroit qui soit abandonné depuis longtemps et que nous pourrions avoir pour pas grand-chose. Avec la pénurie d'huile, nous pouvons également louer une loco ou même un petit train. Quand nous aurons trouvé la farine et le nécessaire pour la colonie des Échafaudages, moi je resterai ici, dit la jeune femme.

— C'est imprudent, murmura Anduen, visiblement inquiet pour elle. Tu devrais prendre quelqu'un avec toi. Sais-tu conduire une loco de type ancien ? Non, pas plus que n'importe quel engin.

— Cela s'apprend.

— Je préfère que quelqu'un t'accompagne. Que dirais-tu de Anton ?

Songe évita de sourire. Anton n'avait rien d'un don Juan avec

son visage grêlé par les séquelles d'une maladie infantile.

## CHAPITRE IX

Jusque-là, le docteur Isaie n'avait pas tellement cru à ce que lui racontait Gus sur la Terre, sur l'organisation des humains. Il l'avait écouté comme on écoute un bon raconteur d'histoires, de légendes. Et voilà que cette femme de Radio Stanley venait bouleverser son incrédulité. Désormais c'était constamment qu'ils se mettaient à l'écoute de cet émetteur lointain. Bien sûr ce n'était pas toujours la même jeune femme, Joyca, qui parlait. D'autres femmes, des hommes se succédaient, mais c'était toujours elle qui les ravissait le plus. Elle commençait son service vers trois heures du matin et l'achevait à sept heures, heure du satellite, bien sûr.

Malgré la détresse de ce petit groupe de rescapés, Joyca restait assez joyeuse. Elle expliquait comment ils parvenaient à survivre dans des conditions parfois insoutenables, à produire le courant électrique qui alimentait l'émetteur. Elle parlait d'un alternateur qu'entraînait une cascade voisine.

— « Tant que le glacier au-dessus de nos têtes voudra bien alimenter cette chute d'eau, tout ira bien. Mais il pourrait très bien faire un caprice et basculer juste sur notre campement. Nous allons parfois là-haut vérifier, essayer de prévoir s'il n'est pas en train de glisser dans la mauvaise direction. »

Parfois elle annonçait un décès ou bien une découverte enthousiasmante.

— « Il y a un coq qui chante quelque part dans la vallée et alors nous faisons le silence total, et c'est ainsi que nous avons aussi entendu une poule caqueter, et quelqu'un a affirmé qu'elle venait de pondre un œuf et en était très fière. Vous vous rendez compte ? Si nous pouvions dénicher ces volailles et peut-être ramasser des œufs ? »

Les autres animateurs de cette radio essayaient également de fournir des détails sur leur position mais on les sentait plus angoissés encore. Ils n'arrêtaient pas de donner les fréquences sur lesquelles on pouvait entrer en communication avec eux.

— Je n'y connais rien en radio, avouait Gus qui se plongeait dans des manuels spécialisés ou essayait avec l'ordinateur d'en savoir plus sur le sujet.

Il y avait une centrale émettrice dans le S.A.S., un appareillage colossal mais peine perdue, ni l'un ni l'autre ne savaient comment s'en servir.

Quand il n'écoutait pas Joyca de Radio Stanley, Gus replongeait dans ses préoccupations quotidiennes, toujours les mêmes avec Lunik, incontrôlable, l'appareil digestif du Bulb et aussi son cancer, et enfin la recherche de cette « Smile » qui avait vécu la même expérience que lui, puisque anciennement cul-de-jatte elle avait recouvré deux jambes.

Il avait lancé un autre programme de recherches sur les athlètes qui autrefois avaient enthousiasmé les habitants du satellite par leurs exploits. C'est ainsi qu'il avait découvert des champions de saut et des coureurs de cent mètres et même de marathon. Pour ce faire on utilisait d'immenses tapis roulants dans le stade qui existait alors dans les niveaux inférieurs. Les participants couraient sur cette bande qui défilait dans l'autre sens, et pouvaient disputer n'importe quelle épreuve. Un nom avait brillé au sommet de cette catégorie pendant des années, celui d'un certain Floyd. Il avait remporté le cent mètres puis le deux cents et le mille mètres... Toujours sur tapis roulant. Il y avait aussi d'autres catégories d'athlètes, notamment des nageurs, mais Gus estimait qu'une fille comme « Smile », longtemps privée de ses jambes, avait certainement été tentée par ces spécialités de courses à pied. Elle avait certainement, du temps de son handicap, largement utilisé les piscines. Avec deux bras seulement on pouvait nager aussi vite qu'un individu utilisant aussi ses jambes. Il voyait très bien Smile en train de sauter ou de courir, uniquement pour jouir de ce corps complètement réhabilité. L'ivresse de courir avec des jambes neuves, musclées, d'avoir la tête à une hauteur convenable, il la connaissait, lui qui dans les cursives s'en donnait à cœur joie. Il galopait sans s'arrêter, sans s'essouffler jusqu'au laboratoire des

synthétiseurs prothétiques, et revenait de même.

La recherche d'une sportive parmi des milliers de noms pouvait apparaître stupide, mais il savait qu'une ancienne handicapée n'avait pu passer inaperçue et que, même dans des courses d'amateurs, on devait constamment rappeler qu'elle était unetelle, autrefois cul-de-jatte. Les praticiens qui utilisaient les synthétiseurs avaient besoin de cette propagande pour attirer d'autres mutilés dans leurs laboratoires.

— Le seul ennui, disait-il au docteur Isaie, c'est la date... Je peux ainsi passer des années à éplucher le moindre concours amateur d'athlétisme. Si seulement je savais à partir de quand ces machines ont existé... Vous savez, au début ils filmaient les patients pour prouver qu'ils faisaient du bon boulot. Mais par la suite, quand le procédé devint banal, ils n'eurent plus besoin de ces films de propagande, durent se contenter de photographies uniquement destinées à faciliter leurs interventions.

— Je n'ai jamais retrouvé la date de création de ces synthétiseurs, disait Isaie qui, lui, se consacrait à la future expédition dans les entrailles du Bulb.

Gus rencontrait plusieurs fois par jour Thresa qui le couvait d'un regard tendre et essayait de se retrouver seule avec lui. Plusieurs matins elle se leva très tôt pour le rejoindre dans la cuisine en petite tenue de nuit, mais elle sortait de la couchette d'Isaie et il ne le supportait pas. Elle avait été le jouet du père Faro et maintenant elle satisfaisait les perversions de ce petit médecin minable, qui était plus proche des guérisseurs charlatans que d'un praticien estimable.

Quand il ne pouvait écouter Joyca de Radio Stanley il l'enregistrait et, désormais, il synthétisait les trois femmes de sa vie en une seule. Yeuse et l'expérience sexuelle, Smile avec son visage merveilleux, Joyca pour sa voix chaude, tour à tour mélancolique et gaie. Il n'y avait aucune place pour Thresa qui lui paraissait quelconque et même vulgaire.

— On ne peut pas tout entreprendre ! hurla un matin le petit docteur. Vous essayez d'entrer en communication avec cette fille de la Terre, vous recherchez cette autre qui comme vous a reçu une paire de jambes, vous passez du temps à poursuivre un satellite détraqué qui se moque bien de vous, tandis que le Bulb, qui est

notre biotope, ne vous passionne plus. Sans moi il agoniserait et vous le savez bien. Alors, écoutez-moi. Ou nous travaillons sérieusement en étroite collaboration, ou alors je vous laisse tomber.

Gus, en train d'étudier quelques noms de milieux sportifs d'autrefois, releva la tête et le visage courroucé du petit homme le fit sourire avec son teint rouge sombre et ses cheveux dressés comme des cornes de chaque côté de son crâne.

— C'est ça, riez ! Mais nous allons tous crever, oui ! Vous avez vu les derniers clichés... L'ostéosarcome gagne certaines régions qui jusqu'ici étaient saines, l'ossature de régions éloignées et qui justement concerne le cloaque de la Bête spatiale. D'ici qu'il nous fasse un cancer généralisé...

Au même instant Gus venait de remarquer le nom d'une jeune femme et, automatiquement, il le confiait à l'ordinateur. Il finit par obtenir sa fiche, mais ce n'était pas « Smile ».

— Vous avez écouté l'enregistrement de Joyca ce matin ? La chute d'eau qui leur fournit l'électricité est en train de se tarir. Le glacier aurait tendance à s'écouler dans une autre vallée inaccessible. Joyca craint que d'ici une semaine ils soient forcés d'interrompre les émissions... Cela ne vous inquiète pas ?

Découragé, le docteur lui tourna le dos et alla travailler sur son projet de tube digestif qui n'avancait que lentement. Il n'était pas aisé de tout raccommoder dans les entrailles du Bulb qui n'avait pas l'air de se rendre compte des difficultés.

Un matin Joyca explosait littéralement de joie, même avec cette menace de voir leur production d'électricité disparaître.

— « Nous avons été contactés par un groupe qui d'après ce que nous avons compris se trouverait au nord, à hauteur de l'ancienne Hot Station, une cité de la Compagnie de la Banquise. Ces gens-là habiteraient dans une sphère car, prévoyant que la banquise s'ouvrirait un jour, une partie de la station avait été enfermée dans une sphère qui permet la survie. Mais après des tempêtes successives ils ont dérivé dans tous les sens avant de se retrouver approximativement au même endroit. Ils connaissent d'énormes difficultés eux aussi, ne trouvent que des phoques à tuer pour la viande et l'huile. Eux aussi lancent des appels radio mais personne ne leur répond. »



Ce jour-là Isaie lui soumit son programme d'intervention dans les entrailles du Bulb. Il s'agissait de raccorder un intestin existant à l'estomac-broyeur de l'animal.

— Nous irons prendre un tronçon de cet intestin atrophié et nous le mettrons en culture dans les laboratoires où l'on fabrique déjà de la peau et des muscles. Il n'y a aucune raison pour que nous ne trouvions pas le moyen d'obtenir, à partir de ce tronçon, la longueur nécessaire pour raccorder le cloaque à l'estomac...

— Et comment transporterez-vous des dizaines de mètres de cet intestin jusque-là-bas ? s'affola Gus.

— Je ne sais pas encore. Si nous étudions ensemble cette question, fit aigrement remarquer Isaie, nous aboutirions à une solution.

Gus consentit à oublier tout le reste pour préparer cette première partie du programme. Ils prévoyaient au moins quatre jours d'absence et Thresa, effrayée, voulait les accompagner, refusait de rejoindre ses amis de la secte.

— Je ne vais pas passer ces quatre jours à prier et à faire la grève de la faim.

L'état de santé des adeptes devenait effectivement inquiétant à cause des privations qu'ils s'infligeaient volontairement, et déjà plusieurs enfants étaient incapables de quitter leur grabat sous la tente. Gus, qui faisait chaque jour le décompte de cette population, se souciait des neuf personnes manquantes dont sept gosses. Pourtant Isaie leur apportait du lait de soja et de quoi se nourrir convenablement. Le père Faro persistait à rester dans sa chapelle, dans Sugar, se livrant à de mystérieuses activités dont la caméra de surveillance ne pouvait rendre compte.

— Ce salaud mijote quelque chose d'inquiétant... Je suis sûr qu'il consulte des archives de la secte. Nous n'avons jamais fait confiance à l'ordinateur dans cette Église de la Rénovation Apostolique et il y a des tonnes de documents anciens cachés là-bas. Il doit rechercher quelque chose, mais quoi ?

La veille du jour où ils devaient entreprendre cette expédition dans le Bulb, Gus obtint un début de piste en ce qui concernait Smile.

## CHAPITRE X

C'était le troisième îlot sur la droite et ce qu'ils apercevaient c'étaient des arbres, de grands arbres. L'un et l'autre n'avaient jamais vu que des arbustes sous serres, des arbres fruitiers en général. Lien Rag, en Transeuropéenne, se souvenait de vignes grimpantes, mais jamais ils n'avaient pu contempler des arbres qui atteignaient jusqu'à une dizaine de mètres de haut. Les marins commençaient de se poser des questions et Lien Rag passa ses jumelles à Kandin.

— Mais ces machins... C'est quoi ?

— Des arbres. Il y a des palmiers mais aussi d'autres essences.

— Ça n'a pas poussé en quelques mois, fit le marin, effrayé.

— Non. Cette mer intérieure a toujours existé. Il y avait même des récits anciens, des légendes, et ces îlots n'ont jamais connu les glaces. Ils sont tels que jadis... Bien sûr le climat s'est modifié, et malgré la mer qui les réchauffait, ils ont dû connaître le froid, mais rien qui ait pu détruire la végétation qui s'est adaptée au milieu. Les palmiers sont tout à fait différents de ce que l'on voit sur des livres anciens ou des films d'époque... Ils ont une sorte d'écorce solidifiée, alors que c'était un tissu de fibres qui les protégeait.

— Vous croyez que cet îlot est habité ?

— Je ne sais pas.

— On devrait se méfier.

Sur la droite l'énorme nuage d'oiseaux s'était posé et on ne voyait qu'eux. Ils recouvraient entièrement l'île. Celle-là n'avait aucune végétation mais, derrière, une seconde paraissait totalement recouverte de verdure.

— Dans la toundra sibérienne, vers le cercle polaire, j'ai rencontré une zone libre de glaces, racontait Lien Rag à Ann Suba.

Une sorte de paradis mais rien de comparable avec ça.

Ils avaient presque stoppé mais la vedette continuait de glisser vers l'îlot comme si un courant la portait. Un marin eut l'idée de plonger un thermomètre dans l'eau et fut effaré de relever vingt-quatre degrés.

— Un volcan sous-marin peut-être ou n'importe quoi... On sait par exemple que les réacteurs de puissants navires d'autrefois, les porte-avions par exemple, continuent de fonctionner à bas régime sous les eaux, réchauffant celles-ci. Ailleurs ce sont d'anciennes mines de charbon qui brûlent depuis des siècles...

— Hé ! regardez !

Kandin lui repassait les jumelles :

— Il y a une plage... Et des gens... Je crois même qu'ils préparent un canot.

Lien Rag aperçut une trentaine de personnes à la peau assez sombre qui s'agitaient auprès de longs objets ressemblant à des troncs d'arbres.

— Des pirogues à balanciers...

Il estimait que les eaux avaient dû monter depuis le début de la débâcle et que l'île, autrefois, était beaucoup plus étendue.

— Ils viennent nous rejoindre.

— Branle-bas de combat ? demanda Kandin.

— Oui, mais discrètement, ces gens-là sont peut-être pacifiques.

— Ils rament à toute vitesse, dit Ann Suba qui pouvait désormais les voir à l'œil nu. On dirait qu'ils ne portent pas de vêtements. Ils ne craignent donc pas le Soleil ? Même s'ils ont connu un microclimat, ils n'ont jamais revu le Soleil, ont vécu sous le même ciel croûteux que nous.

Il y avait trois pirogues qui se suivaient, ce qui représentait une trentaine de personnes en train de payer vers la vedette. Un matelot préparait une des deux mitrailleuses, s'installait sur le siège de l'affût. Les autres avaient sorti les armes mais ne les prenaient pas encore en main.

— Il y a un type debout à l'avant qui agite un plumet... Je crois que leurs intentions sont pacifiques.

— Jusqu'à ce qu'ils sortent un lance-missiles, oui, grogna Kandin toujours aussi méfiant depuis l'attaque des bagnards devenus pirates.

Lien Rag ne se laissait pas aller à une douce insouciance et même restait assez inquiet.

— Ils ont des colliers de fleurs, regardez...

Les hommes de la première pirogue à balancier ne pagayaient plus et agitaient des colliers de fleurs, effectivement. Il y avait deux filles à l'arrière qui saluaient de la main.

— On les laisse approcher ?

— Nous ne pouvons pas faire autrement.

— Les deux autres canots se rapprochent aussi...

— Oui, avec des colliers.

À l'avant, celui qui agitait un plumet paraissait de taille moyenne, mais très obèse avec son ventre qui retombait en plusieurs replis sur son petit pagne.

— Aloa, criait-il d'une voix aiguë. *How do you do?* Bonjour !

Les marins se mirent à rire un peu nerveusement car l'homme était drôle. Il roulait des yeux blancs et paraissait caricaturer le bon sauvage de jadis.

— Bienvenue.

— Où sommes-nous ?

— Christmas... Je suis le révérend Fatouah et je suis heureux de vous revoir après cette si longue séparation. Vous venez du pays des glaces ?

Lien Rag aperçut la croix d'or enfouie entre les seins très développés de l'homme.

— Vous avez conservé le christianisme ?

— Mais oui, rigola le gros homme, puisque notre île s'appelle Christmas.

Poussé par ses compagnons, il réussit à monter à bord de la vedette, regarda autour de lui avec satisfaction.

— Nous avons attendu longtemps le retour d'un bateau similaire. Des générations. On se transmettait cet espoir de père en fils, mais c'était souvent l'image d'un voilier que nous chérissions le plus. Nous avons presque oublié qu'il existait autrefois des bateaux avec un moteur. Vous avez du whisky ?

Seul Lien Rag comprit ce que signifiait ce mot. Depuis longtemps le mot de vodka avait remplacé ce terme pour désigner l'alcool.

— Nous fabriquons une bière de sorgho mais nous ne savons

pas très bien comment faire le bon whisky.

Ils descendirent dans le carré et Lien Rag sortit une bouteille de vodka que le révérend examina avec un air gourmand. Il regardait aussi Ann Suba avec une telle intensité qu'elle se sentait gênée. Il avala son premier verre d'un coup, poussa un gros soupir de bien-être, s'étala sur la banquette.

— Vous paraissez tous en bonne santé, fit Lien Rag en s'efforçant de se montrer aimable avec un personnage qui commençait à l'agacer et même à l'inquiéter.

— Nous avons des cultures, des noix de coco, des porcs et des chèvres, mais avec la fonte des glaces l'eau a noyé les vallées et nous avons dû nous installer dans la montagne. Il n'y a pas un an nous pouvions atteindre les glaces à moins d'une semaine de pirogue. Nos ancêtres nous ont laissé des témoignages encore plus précis, puisque depuis l'île on pouvait voir passer des trains vers le sud.

Ann Suba sursauta :

— Mais c'est impossible.

— Nos ancêtres. Je parle du grand-père de mon arrière-grand-père, est allé un jour voir de près le phénomène. Il ne croyait pas, lui, que des trains puissent rouler ainsi et faire tant de fumée. Nous n'avons jamais vu de train dans cette île, même du temps où les glaces n'existaient pas. Il est allé et a vu les trains. Et alors nos ancêtres ont vécu dans la crainte d'être découverts.

— Il y avait un réseau, dit Lien Rag. Un très vieux réseau qui prouverait que la glaciation est plus ancienne que les chiffres officiels ne veulent le faire croire.

Sur le pont il y avait des bruits de pas, comme des danses avec des chants et des cris, des rires. Les pirogues avaient dû accoster et des dizaines de personnes s'agitaient, faisant tanguer la vedette. Lien Rag commençait de s'inquiéter.

— Ce soir nous tuerons des petits cochons et nous les ferons griller sur de grands feux. Nous aurons de la bière de sorgho, mais si vous voulez apporter du whisky, il sera le bienvenu, dit le révérend Fatouah en se servant tranquillement à boire.

— Nous n'y manquerons pas, dit Lien Rag.

Il dut aider l'obèse à se relever et à grimper le petit escalier. Là-haut les marins avaient tous des colliers de fleurs et s'empressaient auprès des jeunes femmes à peu près nues. Ann Suba enfonça

discrètement son coude dans les côtes de Lien Rag pour lui signifier que ce spectacle lui déplaisait, pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la morale.

Les Christmasiens, comme ils s'appelaient, réembarquèrent dans les pirogues. Ce fut toute une affaire pour réinstaller le fameux révérend qui, au dernier moment, cria qu'on n'oublie surtout pas le whisky.

— Ce soir c'est la nouba, dit Kandin en se tournant vers Lien Rag. Il paraît qu'on va s'en mettre ras les amygdales et que les hommes ne sont pas jaloux de leurs femmes ou de leurs filles.

Tout l'équipage était surexcité et Lien Rag se demandait comment leur expliquer ses réticences. Il n'avait pas grand-chose à leur dire, juste cette petite phrase du révérend Fatouah, au sujet de son ancêtre qui était allé voir les trains au loin dans le réseau sud et qui, par la suite, avait vécu dans la crainte que leur île soit découverte. Et si les Christmasiens redoutaient toujours d'être découverts ?

— Kandin, fit Ann Suba, vous n'avez vraiment aucune crainte en projetant d'aller là-bas ?

— Nous voyageons depuis si longtemps... Vous, vous avez votre compagnon. Mais nous ? fit le marin avec un air buté. Nous avons quand même mérité un peu de distractions, ne trouvez-vous pas ?

— C'est certain.

Lorsque la nuit vint de grands feux s'allumèrent sur la plage et un vent léger apporta de bonnes odeurs de grillades. Les marins s'étaient longuement préparés pour cette soirée et arboraient des vêtements propres. Certains avaient même réussi à se parfumer et Lien Rag se demandait bien d'où ils sortaient tout ça.

— Nous ne descendrons pas à terre, déclara-t-il au moment du départ. Il faut que nous restions à bord pour surveiller la vedette.

— Le révérend sera vexé, lui dit Kandin.

— Vous lui apporterez ce whisky et quelques autres cadeaux que j'ai préparés dans cette caisse... Mais je vous demande d'être prudents. Emportez une arme, ne serait-ce qu'un pistolet pour donner l'alarme en cas de danger. Je sais que cette île paraît merveilleuse, paradisiaque, mais si elle cachait l'horreur ? Il y avait autrefois au sud un réseau qui reliait la Panaméricaine à l'Australasienne. Oh, cela fait au moins un siècle. Et puis ce réseau a

été abandonné et on n'a jamais su exactement pourquoi.

— Ce sont de braves gens, répéta Kandin, et nous reviendrons tous sains et saufs. Et nous vous apporterons un morceau de cochon grillé.

Très excités et parlant haut, ils descendirent dans le canot mis à la mer et se mirent aux avirons. Ann vint s'appuyer contre Lien Rag. Il la sentait frissonner et pourtant l'air était très doux.

— Nous n'avons jamais rien connu de tel... La nuit, d'habitude, il fait froid. Cette île est vraiment préservée.

— Elle ne le serait plus si nous revenions en informer le monde, murmura la jeune femme. Le révérend Fatouah a dû y réfléchir comme son ancêtre y avait également songé. Tu crois qu'ils ont réussi à détruire le réseau qui les tracassait ?

— Je ne sais pas.

Ils allumèrent trois projecteurs pour éclairer l'environnement de la vedette à plus de deux cents mètres et, pour éviter l'épuisement des batteries, Lien Rag relança le moteur.

— Nous devons trouver des phoques. Ici il ne doit pas y en avoir. Je sais que dans le temps on retirait de l'huile du coprah : c'est l'amande de la noix de coco desséchée pour être broyée. Si ces gens-là sont animés de bonnes intentions, peut-être pourront-ils nous en procurer.

— Nous n'aurons jamais assez de whisky pour la payer, remarqua Ann Suba en essayant de rire.

## CHAPITRE XI

Alors que Yeuse attendait un rendez-vous avec le délégué sibérien Oralov, se produisit un grave incident entre les Aiguilleurs et un groupe non identifié. Dans une petite station, sur le réseau central, une quinzaine de policiers ferroviaires aiguilleurs furent attaqués dans leur cantonnement par un blindé de la Traction. Cette administration prétendit que des inconnus lui avaient dérobé ce blindé mais ne put le prouver et la tension commença de monter entre les deux organisations.

Du coup d'autres incidents se produisirent dans NYST et Hukoung fit appel à des renforts, si bien que la station grouilla bientôt de policiers de la Traction et que les Aiguilleurs furent consignés dans leurs quartiers professionnels, avec l'ordre de ne se consacrer qu'à leur travail. En réponse, ils aiguillèrent les trains en dépit du bon sens, notamment des trains de travailleurs intérimaires qui se retrouvèrent à l'opposé de leur destination, et surtout des trains de marchandises ravitaillant la capitale.

— Ça va finir par une guerre civile, annonça Mel un soir. Vous savez que de plus en plus de gens souhaitent que vous reveniez. Il se murmure même que vous seriez sur la Concession, prête à intervenir.

— J'aimerais aller me promener sur les quais, dit-elle, croyez-vous que ce soit possible ?

— Oui, si vous quittez votre combinaison Symmons pour une autre moins luxueuse. À la blanchisserie je dois trouver quelque chose à votre taille et je l'emprunterai pour un soir.

Là-dessus la température de la station fut abaissée d'un degré et les gens manifestèrent leur mauvaise humeur en se précipitant sur les quais pour créer des embarras de circulation, surtout pour les



tramways, les draisines et les loco-cars particuliers. Jusqu'à minuit les voyageurs habitant les centres résidentiels ne purent arriver dans leurs luxueux wagons d'habitations. Yeuse, revêtue d'une combinaison marron assez peu efficace, avait suivi Mel jusque dans un bar où les jeunes écoutaient de la musique dans une fumée si épaisse qu'on aurait dit du brouillard. On dansait aussi sur une petite piste surélevée et Mel, soudain enhardi, lui proposa d'aller y faire un tour.

— Mais je ne sais pas...

Elle le suivit, gênée et ravie, et il la prit dans ses bras. Des danses très anciennes avaient été remises au goût du jour, avec cependant quelques modifications. Elle remarqua que les couples mimaient exactement les rythmes amoureux et, malgré elle, son corps se mit à vibrer contre celui du jeune garçon dont l'émoi était nettement perceptible.

— Excusez-moi, bredouilla-t-il à son oreille. C'est plus fort que moi.

Elle ne répondit pas, eut un petit rire intérieur en pensant à la tête de ces gens-là s'ils se doutaient un seul instant qu'elle était Yeuse, l'ancienne P.-D.G. Elle avait réussi à changer la couleur de ses cheveux et à se maquiller outrancièrement comme c'était la mode, alors que les photographies officielles la représentaient brune et le visage sans fards.

Mel soupira dans son cou et elle comprit que, comme bon nombre de jeunes garçons présents, il venait de connaître un bonheur égoïste dont il avait un peu honte.

— C'est de votre âge, lui murmura-t-elle à l'oreille. Vous n'avez pas à en rougir.

Ils retournèrent boire un verre, un mélange corsé de mauvais alcool atténué par une liqueur trop douce qui sentait l'ananas. C'était écoeurant mais efficace, car la plupart des jeunes étaient déjà un peu soûls.

— Nous pouvons rentrer si vous le souhaitez.

— Pour aller où ?

— Je ne sais pas, fit-il, embarrassé.

Elle désigna un couple qui sortait très tendrement enlacé :

— Où vont-ils, dans un traintel ?

— Non, c'est trop cher. Il y a un dépôt de tramways non loin et

avec un dollar on peut circonvenir le gardien.

— Si on y allait ?

Il la regarda comme si elle se moquait de lui, puis baissa les yeux, secoua la tête :

— Je... je crains de ne pas être à la hauteur... Vous savez, je ne suis pas très dégourdi avec les filles.

— Ça vous ennuie d'aller là-bas avec une vieille ?

Comme si elle l'avait fouetté il se leva, lui prit la main et sortit comme un fou. Il courait sur les quais et elle lui demandait en riant d'aller moins vite ; la botte droite de sa combinaison d'occasion avait le talon qui menaçait de se détacher et il n'écoutait rien. Ils arrivèrent au dépôt et il fouilla dans ses poches avec affolement pour trouver son dollar, alors que le gardien dévisageait Yeuse avec insolence. Et puis elle eut l'impression qu'elle lui rappelait quelqu'un et lorsque Mel eut payé elle sentit le regard de l'homme dans son dos.

Ils pénétrèrent dans un tramway, en première classe où existaient des banquettes en cuir et elle s'assit, essoufflée, tandis qu'il ne savait que faire et regardait par la vitre embuée les autres tramways alignés. Elle lui prit la main et l'attira vers elle, s'allongea en l'obligeant à s'agenouiller sur le sol, lui prit le visage à deux mains et l'embrassa doucement, réprimant une envie féroce de dévorer cette bouche tendre et malhabile. Depuis son retour dans cette Compagnie, elle n'avait pas eu l'occasion de faire une seule fois l'amour, et son souvenir le plus précis restait cette fameuse nuit avec Floa Sadon.

Enfin il s'anima, devint plus exigeant et sa langue la pénétra peu à peu tandis qu'il cherchait ses seins sous sa combinaison.

Oralov avait reçu une réponse favorable du maréchal Sofi et désirait la rencontrer, mais il fallait soigneusement préparer cette entrevue pour éviter d'attirer l'attention. Ce fut Mel qui le lui apprit. Il la rejoignait désormais chaque nuit dans son compartiment et elle craignait que ses parents ou les autres enfants ne se doutent de quelque chose. Il faisait semblant de sortir et passait par la fenêtre pour l'attendre dans sa couchette.

Les troubles entre Aiguilleurs et agents de la Traction continuaient et Yeuse se doutait que l'Organisation devait attiser ce

feu qui ne cessait de se développer.

Un jour il y eut une manifestation rapide dans le centre de NYST, non loin de l'enclave diplomatique de la CANYST où les délégués purent voir, derrière les grandes baies de leurs trains luxueux, les pancartes réclamant le retour de Yeuse. Le rassemblement se dispersa avant l'arrivée des draisines blindées mais se reconstitua dans une autre partie de la ville.

Et puis une radio clandestine apparut, qui s'intitula Radio-Lady, et qui désormais diffusa des interviews de Yeuse et un feuilleton romancé sur sa vie. Lorsqu'elle écouta les premiers épisodes, Yeuse se mit à rire. De danseuse nue dans un cabaret érotique elle était devenue artiste lyrique. On rappelait qu'elle avait participé à de grandes luttes en Transeuropéenne contre le pouvoir exorbitant des riches actionnaires, et que son compagnon avait toujours été Lien Rag que les forces obscures et réactionnaires avaient fini par faire disparaître, alors qu'il allait donner la preuve que les puissants complotaient contre les peuples de la Terre.

— C'est vraiment du roman-feuilleton, dit-elle à Mel.

— Oui, mais des milliers de gens écoutent et, de bouche à oreille, l'engouement s'étend.

Les promoteurs de Radio-Lady devaient modifier sans cesse les heures de cette émission et changer de fréquences comme d'endroits, mais les voyageurs s'accoutumaient. Certains faisaient des enregistrements qui se revendaient très cher et, peu à peu, l'on ne parlait plus que de ça, d'après Mel, dans les boutiques, les cafétérias et les trains d'ouvriers intérimaires stationnés dans la capitale.

Si bien qu'Oralov exigea que la rencontre soit avancée. La CANYST sentait venir le vent et, par exemple, le délégué australasien, Marysi, commençant à pencher de son côté, avait confié au Sibérien que peut-être Lady Yeuse pourrait apaiser les factions.

— Le rendez-vous est pour demain soir. Je viendrai vous chercher. Nous prendrons un tramway pour le centre. Ne vous inquiétez pas, l'Organisation assure le service d'ordre.

C'était ce qui ennuyait Yeuse, la participation de plus en plus importante que l'Organisation prenait pour son retour au pouvoir et qu'elle devrait tôt ou tard payer de retour. Elle savait que l'économie

de la Concession ne pourrait jamais aller au-delà des 11/13 et que le Comité central ne s'en satisferait pas.

— Ce sont eux qui ont organisé les incidents entre Aiguilleurs et gens de la Traction ? demanda-t-elle une nuit à Mel qui était couché à ses côtés.

— C'était nécessaire, mais ils se seraient combattus quand même. Hukoung est en train de donner trop d'importance à son service. Les Aiguilleurs sont très inquiets de ce qui se passe en Extrême-Orient et sentent que le pouvoir leur échappe.

Il lui avait procuré une autre combinaison pour circuler sans se faire remarquer et, le lendemain, il l'entraîna dans un tramway bondé, l'en fit changer quatre fois. De temps à autre, il faisait un signe, toujours le même avec sa main gauche, et en face un homme ou une femme, d'apparence anodine, répondait par le même signe. Entre pouce et majeur il formait simplement le « O » d'Organisation.

Ils pénétrèrent dans les cuisines d'un traintel luxueux que Yeuse connaissait bien. Il avait été mis en place du temps de son gouvernement. De là on la conduisit à un monte-charge qui s'arrêta au troisième niveau. Il y avait deux hommes déguisés en valets dans le couloir, qui faisaient mine de plier des draps. Le rendez-vous était dans le compartiment cent trente-six. Oralov attendait dans la chambre tout de suite après le petit salon. Il avait un peu grossi et ses cheveux étaient plus gris. Il s'inclina et l'assura que le maréchal Sofi souhaitait son retour à la tête de la Compagnie.

— Nous avons le bordereau de vos actions. En avez-vous vendu ces derniers temps ?

— Je les possède toutes.

— Le bruit en a couru. Je pense que d'ici quinze jours je pourrai présenter à la Commission un projet d'examen de la situation panaméricaine. Le président s'y opposait jusqu'ici, mais il a réfléchi et estime que les circonstances l'exigent.

— Vous comptez sur combien de voix ?

— Je ne peux encore le dire car Marysi est incertain. Palgeste s'agite beaucoup et prétend que le Kid souhaitait que vous soyez écartée du pouvoir.

Lorsqu'elle sortit, elle n'avait pas l'impression que les choses avaient beaucoup avancé.



## CHAPITRE XII

Ils n'avaient jamais retrouvé le poste de pêche de cette famille asiatique. Le chenal avait rongé la banquise, était très large et s'enfonçait encore plus loin entre d'énormes falaises, mais le cargo *Princess* aurait pu faire facilement demi-tour entre les deux rives.

Les cavaliers étaient apparus une fois sur une hauteur, avec leur apparence archaïque, avaient lâché quelques rafales en direction du cargo, mais dès que la mitrailleuse lourde avait commencé à découper la falaise, ils s'étaient enfuis, et personne ne les avait revus.

« Nous ne trouverons peut-être jamais de station ferroviaire, pensait Farnelle dont Liensun analysait fréquemment les idées secrètes. Nous perdons un temps fou à cause de ce fils de Lien Rag. Il ressemble à son père mais, curieusement, il me laisse froide. »

Lafitte, lui, se réjouissait, affirmant qu'ils n'étaient plus très loin des Philippines et de cette fameuse base américaine dont il ne savait plus le nom.

— Ne vous impatientez pas... Tout viendra à point.

— Nous devrions trouver des chevaux ferrés pour la glace et abandonner ce cargo. Je ne supporte plus cette femme qui commande. Je donnerais cher pour ne plus la voir.

— Elle n'est pas mal tout de même et je vous assure que moi elle ne me déplairait pas. Bien sûr il y a cette figure un peu trop longue et de travers, mais ses yeux ? Vous avez vu ses yeux qui brillent d'une grande intelligence ? Vous savez qu'elle couche avec le commandant en second et qu'elle l'épuise littéralement ? Regardez comme il a l'air fatigué.

Ils avaient refait le plein d'huile auprès d'une colonie de phoques. Ceux-ci devenaient si rares qu'il fallait profiter de la

moindre occasion. Ils n'avaient même pas retrouvé trace de la petite ligne privée des pêcheurs de harengs et encore moins les restes de réseaux plus importants.

— Enfin, il y avait des stations par ici ! Que sont-elles devenues ?

Farnelle avait hâte de débarquer Liensun. Ils ne se supportaient plus et, pourtant, ils n'échangeaient presque plus de paroles, s'éloignant dès que l'un apparaissait quelque part. Liensun étudiait de vieilles cartes marines, les comparait avec des cartes ferroviaires et ne parvenait pas toujours à situer le cargo *Princess*.

Et puis un matin on aperçut un tronçon de rail qui plongeait de la falaise de bâbord. Celle-ci étant inaccessible, le cargo dut aller plus loin pour débarquer Liensun, Lafitte et deux marins. Ils retrouvèrent les rails, en grand nombre.

— Je pense qu'il s'agit de ce réseau qui desservait cette zone australasienne. Plus haut il rejoignait la Bones Company.

— Ce ramassis de brigands, fit Lafitte, j'en ai entendu parler.

— Ma mère en faisait partie, elle dirigeait la Compagnie des Ferrailleurs spécialisés dans la récupération des rails... Au besoin ils démontaient les réseaux existants pour revendre les rails ailleurs.

Lafitte eut un rire gêné.

— Le réseau doit se poursuivre sur l'autre rive. Maintenant que j'y pense, les cavaliers qui nous menaçaient doivent venir de la Bones Company. Vous seriez prêt à marcher durant quelques jours ? Nous pourrions rejoindre une cross station sur la banquise et, de là, je pense qu'il existe toujours un trafic régulier pour China Voksal.

— Je ne suis pas tellement entraîné, fit remarquer Lafitte, et il ne faudra pas faire de longues étapes.

— La température est supportable. À peine une dizaine de degrés en dessous de zéro. Je pense qu'on a toutes les chances de réussir. Tout plutôt que de rester sur cet infect rafiot.

Les adieux furent d'une sobriété pleine de froideur. Farnelle n'éprouvait qu'un immense soulagement à voir partir ce fils de Lien Rag. Elle avait hâte de retourner vers l'est, de faire le plein d'huile de phoque, mais surtout de cesser de surveiller ses pensées. Liensun avait à plusieurs reprises commis l'impudence de fracturer son intimité mentale et elle se tenait depuis sur ses gardes.

Au bout de quelques heures, Lafitte commença à donner des

signes de fatigue. Ils suivaient ce réseau sans jamais s'en écarter et avaient pu constater qu'il était intact. Les rails ne s'étaient même pas enfoncés dans la banquise.

Ils construisirent un igloo pour la nuit et, tandis que son compagnon massait ses pieds avec une pommade spéciale, Liensun préparait le repas.

— Vous n'entendez pas comme un grésillement ? demanda Lafitte.

Liensun s'immobilisa avant de ramper hors de l'abri et se redressa dans l'air glacé. Le bruit provenait des rails et il aperçut les étincelles juste au point de dilatation.

Lafitte le rejoignit.

— Les rails sont sous tension. Nous approchons sans doute d'une station.

— Je ne savais pas que ce réseau était électrifié.

— Il ne l'est pas. Il s'agit d'un courant induit s'échappant d'une loco à diesel électrique.

Ils allèrent manger et quand ils ressortirent le grésillement avait cessé.

— Allons dormir.

Le lendemain, vers midi, ils aperçurent l'arrêt automatique de très loin, formé de deux wagons abandonnés sur des voies de garage. Contrairement à leur attente, ils n'avaient pas été pillés et l'on pouvait même s'y installer pour passer plusieurs jours.

Il y avait des réserves d'huile, de nourriture, de quoi coucher.

Parfois les voyageurs attendaient une semaine avant de voir arriver un train qui daignait s'arrêter. Le système des omnibus dans ces régions était très fantaisiste. On pouvait signaler sa présence par un signal, mais il fallait toujours indiquer le nombre de personnes qui attendaient l'arrêt. En dessous de six par exemple on n'avait aucune chance de voir un convoi s'immobiliser. Les gens trichaient et le temps pour le chef de train de compter les nouveaux venus, ils s'étaient dispersés dans les wagons.

Lafitte regardait les deux petites lignes qui venaient à l'embranchement du réseau, l'une de l'est, l'autre de l'ouest.

— Croyez-vous qu'il y a encore des isolés dans le coin ?

— Peut-être. Mais je ne pense pas qu'il y aura un train. Le diesel électrique éventuel de cette nuit ne reviendra pas avant longtemps.



Il va falloir encore marcher quelques jours.

Mais il se trompait. Au bout de deux heures, le lendemain, ils aperçurent la verrière d'une petite station. Complètement recouverte d'un givre épais, elle avait la forme d'une rotonde, et ils purent s'approcher sans risque d'être vus.

— Nous allons essayer d'entrer par le sas des ordures pour ne pas attirer l'attention. C'est une toute petite station d'une centaine d'habitants.

— Il n'y a aucune évaporation, constata Lafitte, donc pas de chauffage, et cette couche épaisse de givre est signe que depuis des mois on ne le gratte plus.

Ils avancèrent parmi les blocs d'ordures congelées sur des hauteurs impressionnantes. Jadis les Roux se chargeaient de cette corvée, triaient ce qui pouvait être mangé. Ils atteignirent difficilement le sas qui était bloqué par le gel.

— On ne passera jamais, dit Liensun. Utilisons un sas de circulation.

Ils durent contourner complètement la grande rotonde pour trouver un accès qui ne soit pas bloqué par le froid et découvrirent un spectacle effrayant. Sur le quai principal stationnait un omnibus d'une dizaine de wagons. Les portières étaient ouvertes et des cadavres raidis par le gel avaient basculé au-dehors. Il y en avait des dizaines, et plus loin encore d'autres dans les wagons de la Traction et dans le poste d'aiguillage. Et encore dans les wagons d'habitations.

— Tous, tous tués...

— Par balles, dit Liensun.

Il se pencha et regarda une drôle de trace, puis une autre :

— Les fers à glace des chevaux de ces barbares... Ils ont dû effectuer un raid, piller.

— Il n'y a que de vieilles femmes... Je ne vois aucune fille, ni femmes jeunes, murmura Liensun.

Plus loin ils virent le magasin général complètement saccagé, avec le gérant cloué à la cloison de son wagon par une tige de fer qui lui avait traversé le ventre. Il avait essayé de se dégager mais était mort, les deux mains crispées sur cette sorte de flèche meurtrière.

— Tu crois qu'ils sont repartis ? murmura Lafitte. Il y a une odeur de cheval qui traîne encore.

— Ils sont repartis avec un diesel électrique, le butin, les femmes, pour la Bones Company... Tu te souviens de la station automatique où nous avons passé la nuit ? La ligne ouest devait rejoindre cette Compagnie.

Même l'unité d'eau potable avait été détruite ainsi que la chaufferie. Les cavaliers s'étaient acharnés sur ces installations mais aussi sur une serre d'élevage de moutons. Les bêtes qu'ils n'avaient pu emporter gisaient égorgées.

— C'est de la folie...

Ils suivirent un quai vétuste, virent les petits compartiments de wagons très anciens également bouleversés par cette rage insensée d'hommes ivres de sang.

— Ils devaient être des dizaines pour accomplir un pareil forfait. Ou alors ils ont attaqué de nuit. Nous aurions pu, à quelques heures près, être leurs victimes.

Ils remontèrent le long d'une voie réservée à la petite industrie locale de conserverie, et eurent l'impression que les dégâts étaient moins importants. C'est ainsi qu'ils tombèrent sur la vieille locomotive à double cabine de pilotage.

— Ils ont seulement essayé de percer la chaudière, remarqua Liensun plein d'espoir, mais c'est de l'acier drôlement épais. Je me demande si nous ne pourrions pas...

Il grimpa dans l'une des cabines et tâta la porte du foyer, jura parce qu'il s'était brûlé. Il ouvrit cette pièce de fonte et découvrit les braises sur le point de s'éteindre. La pression de vapeur était très basse, mais la tuyauterie paraissait en bon état, n'avait pas encore gelé.

— Il y a plein de charbon dans le tender, lui annonça Lafitte enthousiaste.

— Normal, nous sommes sur le réseau qui venait de l'inlandsis australien où il y a des mines importantes. Il y avait, du moins, car elles doivent être noyées par le dégel. Je pense que nous avons des chances de terminer notre voyage sans avoir à marcher.

## CHAPITRE XIII

L'équipage rentra soûl mais au complet. De loin, Lien Rag et Ann l'entendirent chanter et jurer. Ils rapportaient du cochon grillé et de la bière dans des noix de coco évidées.

— Le révérend n'était pas très content que vous ne soyez pas venu faire la fête, dit Kandin avec un hoquet, mais il en organisera une autre.

— C'était... c'était... chouette... Et les filles... Ah ! les filles..., fit un autre marin.

Ils allèrent se coucher et Lien Rag invita la jeune femme à en faire autant :

— Je vais veiller et vers quatre heures tu prendras la relève. Je ne suis pas tout à fait convaincu par cette gentillesse-là.

Mais la nuit fut tranquille. Un brouillard épais, chaud, cachait l'île quand Lien Rag se réveilla. L'équipage ronflait encore mais Ann avait préparé du café sans cesser de surveiller la mer.

— Fatouah ne pense qu'au whisky, dit-elle. Ne pourrions-nous pas lui promettre une exclusivité de commercer ce produit lorsqu'une ligne régulière de bateaux passera par ici ?

— Je suis certain qu'il ne veut pas de ligne régulière et il a dû faire parler notre équipage lorsque ceux-ci ont été soûls... Désormais il sait que nous ne disposons que de trois bateaux, deux vedettes et un vieux cargo. S'il nous supprime, il gagne quelques années de tranquillité. Le Kid ne peut pas sacrifier ses bâtiments et son temps à envoyer des secours à ceux qui ne donnent plus de nouvelles... Nous ne pouvons plus communiquer avec lui, même en graphie, pour lui signaler cette enclave paradisiaque.

— Et si nous continuons ? Vers l'est ? En oubliant le révérend Fatouah.

— J'y songe.

Grimaçant à cause de sa gueule de bois, Kandin les rejoignit dans la timonerie.

— Bon sang, cette bière... On ne s'en méfie pas... C'est comme le vin de palme... Ce révérend est un chic type... Vous auriez dû venir... Il n'est pas idiot, vous savez. Il s'intéresse à tout... Il aimerait bien se balader avec la vedette, aller avec nous vers l'est... Mais en même temps ça lui fait peur. Il voulait savoir comment ça marchait. J'ai dû lui donner des détails sur le moteur, le diesel, la transmission, les hélices, le gouvernail... Eux ils utilisent parfois les voiles quand le vent souffle... Les rameurs économisent leurs forces et il prétend qu'ils sont allés parfois très loin de l'île... Dans toutes les directions.

— Nous allons continuer, lui annonça Lien Rag. Nous ne pouvons nous attarder davantage... Il faut que nous trouvions des phoques pour refaire les pleins d'huile.

Kandin parut d'abord stupéfait, puis contrarié :

— Vous n'allez pas partir comme ça ? Le révérend sera déçu, fâché... Déjà pour lui annoncer hier au soir que vous ne viendriez pas ce n'était pas facile... Vous savez que cette île constituera une escale plus tard ? On pourra s'y ravitailler en eau potable et en nourriture. Les cochons sont délicieux... Nourris différemment que les nôtres, la viande n'a pas le même goût.

— Désolé, dit Lien Rag, mais je dois faire les pleins. Nous allons rejoindre la banquise au sud en espérant que nous trouverons très vite une colonie de phoques...

Son ton n'autorisait aucune contradiction et Kandin, toujours sombre, alla réveiller ses compagnons.

— Nous pourrions par exemple, proposa Ann, envoyer quelques cadeaux à ce révérend. On se rapproche de l'île en restant sur nos gardes et, au passage, on laisse de la vodka et quelques bricoles.

Mais lorsque Lien Rag voulut embrayer les hélices le moteur cala. Il le relança, embraya de nouveau et obtint le même résultat.

— Les hélices paraissent bloquées, dit-il à voix basse pour que seule Ann Suba puisse l'entendre.

Mais à l'avant le marin chargé du treuil de chaîne d'ancre se retournait, surpris par ce cafouillage.

— Je vais aller voir, l'eau est chaude.

Kandin les rejoignit à l'arrière de la vedette et Lien Rag se

dénuda. Malgré tout il frissonna en pénétrant sous l'eau. Lorsqu'il remonta son visage s'était fermé :

— Les hélices sont prises dans des cordages inconnus. Des cordages faits de matière végétale, alors que les nôtres sont en fibres synthétiques.

— Vous êtes sûr ? lança Kandin les sourcils froncés.

— Donnez-moi un couteau... Je vais essayer de démêler tout ça, mais il faudra du temps. Je ne peux pas rester plus de quelques secondes sous l'eau... Ce sont des gens bien entraînés qui se sont amusés à coincer nos hélices. Surveillez la mer et demandez que chacun s'arme. Ils sont venus à notre insu, malgré notre surveillance... Certainement en nageant sous l'eau.

Au bout d'une demi-heure il remonta grelottant et à bout de souffle :

— Je n'ai pas pu dégager les hélices... Les cordages sont enduits d'une espèce de colle ou de résine qui les solidifie. Il y a des heures de travail en perspective...

La mer était déserte. Ann Suba surveillait les pirogues tirées sur la plage avec les jumelles. On ne voyait personne, comme si les habitants de l'île se cachaient.

— Des heures ! s'écria Kandin. On n'aura pas fini à la nuit ?

— Certainement pas, fit Lien Rag qui avait du mal à récupérer son souffle.

— Regardez le brouillard qui arrive. La journée a été chaude.

Effectivement le cercle de visibilité qui s'étendait à perte de vue commençait à se réduire, et d'ici quelques heures limiterait la vue à moins de cent mètres. Kandin se porta volontaire pour se mettre à l'eau malgré sa répugnance.

— Si nous pouvions respirer. Je vais essayer avec un morceau de tuyau qui dépassera de la surface.

Il réussit à tenir un quart d'heure ainsi mais un faux mouvement lui remplit la bouche d'eau et il remonta, paniqué, crachant et soufflant. Ses mains qui s'accrochaient à l'échelle de plongée étaient encollées par cette résine inconnue dont, disait-il, il ne parvenait pas à se dépêtrer.

— Pour bien faire il faudrait décrocher les hélices, enlever les clavettes et faire le nettoyage à l'air libre.

— J'y retourne, dit Lien Rag, mais on commence à ne plus y voir

grand-chose.

— Il faut faire tourner le moteur, allumer des projecteurs, murmura Ann.

— L'huile se fait rare... Si nous devons éclairer la mer toute la nuit pour nous protéger, je ne sais pas si nous n'irons pas au bout de nos réserves.

Voyant que Kandin paraissait gêné, il l'apostropha durement :

— L'espèce de révérend à la noix vous a demandé des explications sur les hélices, sur le moteur... Et vous avez parlé d'huile, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire, commença Kandin en regardant ses camarades, qu'il nous avait montré leur huile tirée de cette grosse noix... Et je lui ai dit qu'elle pourrait très bien convenir pour notre diesel...

— Que précisément nous étions un peu justes en carburant, hein ?

— Je n'avais aucune raison de me méfier, fit le marin, penaud.

Lien Rag plongea avec le tuyau et, après plusieurs essais, réussit à dégager une des deux hélices qu'il attacha à une aussière. On le hissa sur le pont et les marins découvrirent que cette résine avait fortement corrodé cet alliage de grenaille d'acier et de matières synthétiques.

— On dirait que ces gens-là ont des connaissances que nous n'imaginons pas, constata Lien Rag en examinant la pièce. Je pense qu'il est inutile de la nettoyer. Nous allons en fixer une autre de rechange, et essayer de filer ainsi...

— Il fait nuit et le brouillard se rapproche... Ils peuvent plus facilement qu'hier nager sous le bateau et en défoncer le fond... Nous pourrions couler très rapidement.

— Éparpillez-vous pour surveiller les fonds. Soyez prêts à tirer. Kandin, avez-vous eu l'impression qu'ils possédaient des armes dangereuses ?

— Je n'en ai pas vu mais des voisins parlaient d'une chasse aux cochons sauvages, et j'ai cru comprendre qu'ils les tiraient avec une arme à feu...

— Tu ne vas pas replonger, s'écria Ann. S'ils t'attaquent sous l'eau tu ne pourras pas te défendre contre des gens qui depuis des siècles peuvent se déplacer ainsi.

Mais il refusa de l'écouter, fit descendre la nouvelle hélice et

s'immergea lentement. Il portait des vêtements, espérant qu'une couche mince d'eau se réchaufferait plus vite entre sa peau et ce pantalon et cette chemise, mais l'eau était quand même fraîche. Il crispait ses dents sur le tube, essayait de ne pas ouvrir la bouche quand il aspirait une goulée d'air.

Un projecteur avait été descendu à ras de l'océan mais il se faisait ombre et il le fit déplacer sur bâbord. Il réussit à enfoncer l'hélice dans la sortie de l'arbre, mais dut remonter car il avait bu la tasse et perdu l'une des clavettes.

— Donnez-moi un couteau, souffla-t-il à Kandin profitant de ce que la jeune femme était plus loin.

— Vous avez vu quelque chose ?

— Peut-être un gros poisson...

— Un requin ?

Il redescendit et se concentra sur la pose des clavettes, ce qui était un travail très délicat. Mais en vision marginale il eut l'impression qu'une ombre approchait.

Par chance le bateau évita, tourna lentement sur son ancre et l'inconnu armé d'une sorte de lance qui lui fonçait dessus reçut en plein visage le safran du gouvernail. Le choc fut peu dangereux mais suffit à le déséquilibrer. Lien Rag prit son couteau et frappa en direction d'un cou musculeux, sentit sa lame crisser dans les vertèbres cervicales. Il avait dû trancher l'artère jugulaire, car un flot de sang l'aveugla et, sans plus attendre, il remonta, se hissa à toute vitesse sur le pont.

— Oh, là ! fit Kandin.

L'homme qu'il avait blessé se débattait en surface, ses mains étreignant sa gorge, mais c'était trop tard.

— L'hélice a l'air de tenir bon.

Il y eut des coups de feu à l'avant. Quelqu'un cria qu'il avait vu des ombres.

## CHAPITRE XIV

Songe et Anton avaient passé des journées et des nuits difficiles avant d'atteindre Markett Station. Le dirigeable les avait abandonnés à côté d'une petite station automatique de campagne ouverte à tous les vents. Ils avaient attendu un train près de vingt-quatre heures, blottis dans un wagon délabré, sans provisions ni chauffage, ne sachant pas si la ligne était toujours en service.

C'était un maraîcher allant vendre ses betteraves qui les avait ramassés, ne cessant de leur demander d'où ils sortaient. Ils avaient dû inventer une histoire de train-stop qui avait mal tourné, leur chauffeur voulant abuser de Songe.

Ils étaient dans la grande station commerçante mais ne parvenaient pas à trouver une station à louer, contrairement à ce qu'ils avaient cru. Désormais, avec la pénurie de matières premières et de nourriture qui menaçait, n'importe quel poste de chasse, de pêche ou d'élevage se louait des sommes fantastiques. On leur avait proposé à moindre prix des stations trop éloignées, plus de deux cents kilomètres. Les phoques et les manchots se faisaient rares, descendaient vers le sud où de grandes surfaces d'océan libres de glaces offraient à ces animaux des pêches plus abondantes.

Depuis deux jours ils occupaient un compartiment de traintel de catégorie moyenne, se partageaient les recherches. Ils n'avaient que deux rendez-vous, à la mi-journée et le soir. Et depuis leur arrivée, c'était chaque soir le même bilan décourageant. Pour avoir un endroit correct il aurait fallu disposer d'au moins cent onces d'or, plus de trois kilos, et encore pour des rookeries qui se dépeuplaient ou des pêcheries à bout de souffle. Désormais les harengs provenaient d'Africana et même de Sibérienne.

— Anduen doit trouver le temps long, disait Songe à son



compagnon.

Le *Julius* s'était posé quelque part dans l'est, dans une zone inhabitée. Par chance, la météo restait optimiste, pas de tempête en vue. Anduen attendait un message sur le journal des petites annonces radiophoniques que diffusait un émetteur de Markett Station.

— On attend demain et puis on louera un gros loco pour venir vendre notre huile et faire les échanges que nous avons décidés. Nous devons songer à cette famille de la rookery, ne pas trahir leur confiance si nous voulons dans l'avenir acheter leur production.

Ce fut ce matin-là que Songe découvrit, dans une agence spécialisée, qu'il existait, à l'est, une toute petite station isolée, même si isolée que la ligne était coupée sur plusieurs centaines de mètres par des congères coureuses qui s'étaient amoncelées là. La secrétaire de l'agence avait même des photographies à lui montrer.

— Je ne cherche pas à vous tromper, dit-elle. Il y a de fortes sommes à dépenser pour remettre tout ça en état. De plus la station n'est guère rentable : pêche au krill... Le rapport doit être de dix pour cent de la valeur totale. La location est très basse mais avant de pouvoir exploiter cet endroit vous aurez du boulot... Vous êtes deux, m'avez-vous dit ? L'un dans l'autre vous vous ferez au maximum dans les quatre mille calories par jour. Je parle en équivalence énergétique et non en monnaie banquisienne qui ne vaut plus rien. Disons que vous allez trimer dur pour une dizaine de dollars par jour, quoi. Mais avec des méthodes plus modernes vous pouvez fabriquer de la crème de krill. C'est très recherché depuis quelque temps. Je peux vous donner une location de trois mois pour une once d'or. Tâchez de trouver des rails d'occasion et des traverses. Il y a trois wagons, dont un d'habitations, une conditionneuse pour les crevettes. Mais pour la chaleur, il faudra emporter votre huile... De temps en temps un phoque se pointe là-bas mais très rarement.

Au récit de cette proposition Anton ne parut pas très emballé :

— Je peux encore conduire un gros loco de transports, mais pour les rails, je n'y connais pas grand-chose.

— Louons déjà ce loco et nous irons sur place après avoir fixé rendez-vous au *Julius*.

Elle put échanger une once d'or contre des dollars locaux. Elle paya quatre annonces qui seraient diffusées dans la journée et

quatre autres le lendemain. Elle utilisait un code convenu avec Anduen et à la radio on avait l'habitude de ce genre de messages incompréhensibles. Anton avait trouvé un énorme wagon automoteur, doté d'une toute petite cabine de conduite et d'un seul compartiment pour s'abriter, manger et dormir. Le prix en était assez élevé. Il avait fait des provisions, acheté de l'huile, des sacs de couchage.

Ils quittèrent Markett Station dans la nuit, empruntèrent la voie lente du grand réseau est-ouest avant d'atteindre l'aiguillage de leur ligne privée, à soixante-six kilomètres. À partir de là ils roulèrent plus vite jusqu'à ce qu'ils aperçoivent le barrage de congères.

— La fille de l'agence ne m'a pas trompé ; c'est impressionnant.

— On attend le *Julius* pour prendre une décision.

Le dirigeable n'apparut qu'en fin de journée et dut utiliser ses projecteurs pour s'amarrer et descendre au sol. De mauvaises conditions météo avaient perturbé les émissions radio. Anduen, une fois à terre, parut heureux de la retrouver même si la vue des congères l'inquiéta.

— On peut tenter avec des explosifs. Essayez de retrouver les vieux rails, sinon on ira en déboulonner ailleurs. Nous avons aperçu des tas de petites lignes abandonnées.

Les travaux commencèrent le lendemain. Anton parlait de retourner à Markett Station pour se procurer une lame de bull, mais les premières explosions donnèrent de bons résultats. On récupéra une partie intacte de la voie.

Le soir ils se réunirent dans la minuscule cambuse du *Julius* pour commenter la situation. L'histoire du krill ne les enthousiasmait pas, mais Songe et Anton leur démontrèrent que les locations devenaient onéreuses.

— C'est la seule occasion raisonnable qu'on nous a proposée. Il y aura des rails à remplacer et peut-être des filets de pêche, mais de toute façon les utiliserions-nous ?

— Pourquoi pas, si la pâte de krill se vend.

Il fallut expliquer qu'il s'agissait de toutes petites crevettes, dont les poissons, les cétacés, les phoques et les manchots étaient friands. Un des membres de l'équipage se souvint que dans des élevages de poissons on utilisait justement cette pâte de krill.

— Nous aurons un comptoir d'échange, une adresse. D'ici nous

pourrons rejoindre Markett Station en moins de deux heures, vendre l'huile, nos produits et le krill au besoin, et revenir avec de la farine, de la viande, des légumes secs. Quand d'autres dirigeables apparaîtront, cela pourra constituer une base qui desservira à la fois la Dépression indienne, l'Africana et le nord-ouest de l'Australasienne.

Le lendemain ils perçaient une centaine de mètres dans les congères mais ne retrouvaient que des rails tordus. Par la suite ils mirent une semaine pour en finir avec cette montagne de glace et retrouver la ligne intacte de l'autre côté.

— Quatre cents mètres de rails, calcula Anduen. On va avoir du mal. L'huile achetée en surplus nous sera bien utile pour toutes ces opérations de levage. Désolé, Songe, mais de nouveau le *Julius* va être utilisé à ce genre de manœuvre.

Toute une semaine fut encore nécessaire pour rassembler les rails, les traverses. Ils n'avaient pas l'habitude de ce genre de travail, ne disposaient pas du matériel nécessaire. Une équipe spécialisée aurait accompli cette tâche en moins de quarante-huit heures, mais aurait exigé une très forte somme, au moins vingt onces d'or. Ils ne pouvaient dilapider le trésor que leur avait confié le Collectif des Échafaudages. Ils avaient vainement essayé d'entrer en contact radio avec la colonie, par contre ils avaient pu toucher Ladira de China Voksal, qui servait d'intermédiaire, pour rassurer les gens de là-bas sur leurs activités et leur santé.

Lorsque le gros loco piloté par Anton s'engagea sur le tronçon réparé il y eut quelques instants de grande angoisse, mais les rails tinrent bon et le wagon motorisé put ensuite foncer vers la petite station de pêche au krill, où le dirigeable l'avait précédé.

Les wagons n'étaient pas délabrés mais peu s'en fallait, et Anduen estima que lorsqu'ils disposeraient d'un dirigeable plus puissant il leur faudrait en transporter un jusque-là, à moins que le wagon à moteur puisse en tirer un depuis Markett Station.

Le vieux système de chauffage à brûleur mit beaucoup de temps à démarrer dans le wagon d'habitations. Il fallut aussi réparer la fonderie de glace, dessaler l'eau obtenue. C'était tout un ensemble qui exigeait de longues heures de travail assidu.

— Je sais que c'est le pire endroit que nous pouvions trouver, répondait Songe avec patience devant les critiques de tous les

autres, mais la situation est bonne, l'endroit discret. Vous verrez, d'ici quelques mois ce sera un endroit exceptionnel.

Anton retourna à Markett Station avec un autre garçon pour procéder aux achats destinés à la famille de la rookery. Il fallait les livrer sans tarder, ramener cette huile fine qui était prisée sur le marché des carburants.

D'ailleurs, quand Anton revint, il présenta une commande ferme de dix mille gallons à fournir d'ici six mois.

— J'ai reçu une avance en dollars... Ça représente une once et demie les cent gallons. Nous doublerons le prix d'achat demandé par la famille machin, là-bas dans le sud-est.

Anduen et le *Julius* repartirent livrer cette famille dont personne n'avait retenu le nom. De là le dirigeable rejoindrait les Échafaudages pour les ravitailler en produits de première nécessité, comme la farine et le lard fumé.

— Nous reviendrons d'ici quinze jours avec de l'huile de manchot en plus grosse quantité si nous le pouvons, même si nous devons faire du rase-mottes au-dessus de la banquise.

Songe avait le cœur serré en voyant le *Julius* s'élever au-dessus de Krill Station, comme ils avaient baptisé l'endroit. Il devait exister des dizaines de « krill stations » dans le monde, mais celle-là leur appartenait. Elle restait avec Anton et une autre fille nommée Krina, qui avait entrepris de ravauder les filets de pêche.

La première prise de quelques kilos de petites crevettes transparentes les enthousiasma, mais il aurait fallu en retirer chaque jour au moins un quintal pour que l'entreprise soit rentable. Les filets ne permettaient pas de telles prises et c'était à peine une vingtaine de kilos qu'ils réduisirent en pâte chaque soir. Il fallait en remplir des godets que l'on laissait simplement geler au-dehors.

— Il n'existe qu'un marché de gros à Markett Station pour cette pâte, et on ne peut traiter qu'à partir d'une tonne. Inutile donc d'en emporter la prochaine fois, leur dit Anton.

## CHAPITRE XV

En trois jours ils avaient effectué une plongée aussi rapide qu'effarante dans les entrailles du Bulb, en avaient rapporté un tronçon atrophié de l'intestin terminal de la Bête, Isaie espérait en faire une culture qui lui permettrait d'intervenir victorieusement dans quelques semaines.

Impatient, fébrile, Gus retrouvait ses passions : Joyca qui continuait à parler au micro de cette Radio Stanley, Smile dont il avait, croyait-il, retrouvé la piste dans une série de photographies de groupes au cours d'un meeting réservé aux anciens handicapés. Il était sûr que c'était elle. Au début il montrait les clichés à Thresa et au petit docteur. Ils hésitaient, faisaient la moue et il reprenait les photographies, bougonnait qu'ils avaient les yeux bouchés et continuait à se consacrer à l'identification de cette fameuse Smile.

Il lui fallut dès lors reconstituer le calendrier ophiuchusien auquel il n'avait guère prêté attention jusque-là. Il ne sut pas quel était le point de départ de leur ère, car il obtint un chiffre tout à fait curieux : 1276.

— Croyez-vous que sur Ophiuchus l'année était plus courte ? demanda-t-il à Isaie.

— Je ne sais pas... Il y avait une dizaine de saisons, c'est tout ce dont je me souviens des récits de ma mère qui elle-même les tenait de sa grand-mère. Mais nous vivons depuis si longtemps dans ce satellite que tout ça était faussé. Le père Faro, lui, comptait depuis la naissance de Jésus-Christ en certaines occasions... Mais je ne sais plus quel chiffre il nous donnait. Pour ma part je pense que ce satellite a au moins huit cents ans.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Je ne sais pas, je crois l'avoir entendu.

Gus pinçait les lèvres et tournait le dos à cet imbécile qui se moquait bien des dates. Smile avait vécu à une époque donnée, et la liste des participants à ce meeting des handicapés devait bien être quelque part. Tout était enregistré sur l'ordinateur central, rien ne se perdait, rien n'était jeté. Oui, c'était bien elle, c'était son sourire et il reconnaissait ses jambes modelées par le synthétiseur prothétique.

— Où en êtes-vous de cette culture de mon intestin ? s'enquérissait fréquemment le Bulb.

Gus pianotait la même réponse : « Adressez-vous au docteur Isaie, c'est lui le spécialiste. »

Lunik, le petit satellite farceur, ne répondait toujours pas à ses sollicitations, et la nouvelle lucarne, qui menaçait une autre région terrestre, gagnait encore quelques lumens, il pensait à la mission que lui avaient confiée les autres, Yeuse surtout. Freiner cette course catastrophique vers un réchauffement général. Il ne savait plus que faire, sinon réécouter les enregistrements de Joyca, la speakerine à la voix troublante.

— Je ne savais pas qu'une voix féminine avait un tel effet génésique sur vous, lui lança un jour Isaie qui avait surpris son trouble. Vous êtes vraiment obsédé par elle. Et si elle avait cinquante ans, des moustaches et un œil qui ne regarde pas dans la même direction que l'autre ?

Vexé, Gus ne lui parlait pas pendant des heures et c'était toujours Isaie qui revenait le premier, préparait le repas pour l'amadouer. Il mangeait n'importe quoi, n'importe quand, sans même se rendre compte de ce qu'il avalait.

— Vous ne me cachez pas le nom de cette fille ? fit-il un jour, plus méfiant que jamais.

Isaie en resta stupide :

— Mais pourquoi l'aurais-je fait ?

— Il vous fallait un compagnon ingambe et vous avez tout fait pour que j'accepte cette intervention, ce séjour dans le synthétiseur, ces trois mois d'immobilisation. Moi j'étais réticent, je voulais avoir la preuve que l'opération serait réussie, n'entraînerait pas par la suite des séquelles... J'ai essayé de savoir ce qu'était devenue cette fille que j'appelle « Smile ». Je trouve anormal que les fichiers médicaux n'en conservent aucune trace. Elle fut parmi les premières

handicapées à recevoir deux jambes selon ce procédé révolutionnaire. Nous devrions savoir ce qu'elle est devenue, comment elle a vécu le reste de sa vie, ce qu'elle a fait et quand elle est morte et de quoi ? De vieillesse, d'une maladie n'ayant rien à voir avec cette intervention ou, au contraire, atteinte par une infection, le délabrement...

— Vous êtes drôle, fit Isaie. Vous vous sentez mal ? Il y a un mois que vous êtes revenu du laboratoire des synthétiseurs et vous êtes de plus en plus habile, actif. Je ne sais pas si vous vous rendez compte que vous vous déplacez en courant, que vous ne tenez pas en place. Vous souffrez ?

Gus secoua la tête.

— Vous trouvez que c'est trop beau pour durer ? Vous voulez que je vous dise ? Vous culpabilisez... J'ignore pourquoi, vous avez l'impression de ne pas mériter ces deux jambes toutes neuves. Et vous voudriez vous rassurer en apprenant qu'un jour ou l'autre vous payerez ce bonheur par une dégradation lente de cette implantation. Parce que vous êtes un compliqué, voilà tout. Maintenant laissez-moi poursuivre mon travail. La culture de ce tronçon d'intestin me donne du mal, car la physiologie du Bulb n'est pas tout à fait connue et je dois analyser cette muqueuse, acquérir des notions qu'on a négligé de m'apprendre.

Alors pour un temps Gus oubliait cette obsession au sujet de Smile. Mais cela ne durait que quelques jours, et puis il visionnait d'autres films, d'autres photographies, saturait l'ordinateur de questions parfois saugrenues. Il inventait les programmes de recherche les plus délirants.

Mais quand il devait se préoccuper de Lunik, il le faisait avec méthode, sachant que la vie de ses amis sur Terre en dépendait, il pensait à Lien Rag, Kurts et surtout Yeuse. Que devenaient-ils ? Kurts le pirate refusait le réchauffement à cause de sa machine-Dieu. Il devait rouler dans les zones encore glacées, en Sibérienne ou en Transeuropéenne, seul à bord de son gigantesque monstre de métal, avec son fils Kurty et Gueule-Plate, cette chèvre-garou qui avait été la nourrice de l'enfant, il s'attendrissait au rappel de certaines scènes, revoyait l'animal hybride donner le sein au bébé. Il se souvenait des marécages putrides dans les bas-fonds du satellite où vivaient les Trues à la peau phosphorescente. La tribu de Bal, la

mère de Kurty. Un beau jour ils avaient tous disparu, décimés par un poison contenu dans des tablettes de nourriture prises dans des distributeurs automatiques.

Thresa le poursuivait de ses avances, se trouvait constamment sur son chemin, suppliante ou provocante, parfois complètement dénudée, il ne lui accordait que des regards distraits, hanté par la voix de Joyca et le corps de « Smile ».

— « La chute d'eau devient chaque jour plus faible et notre turbine ne produit plus guère d'électricité. Nous la réservons à ces émissions radio qui sont des appels à l'aide. Nos amis inconnus de Hot Station n'émettent plus, eux aussi, et nous ignorons ce qu'est devenue leur bulle de protection parmi cet océan peuplé d'icebergs. Parfois nous soupçonnons l'existence d'autres émetteurs que nous situons du côté de Titanpolis, l'ancienne capitale de l'orgueilleuse Compagnie de la Banquise, mais nous n'en recevons qu'une bouillie inaudible. Il semble qu'un échange radio régulier existe cependant dans cette zone-là. Pourquoi ne nous entendent-ils pas ? »

Cette voix pleine d'émotion rendait Gus fou d'impuissance. Il essayait de réanimer la puissante centrale radio du satellite mais celle-ci avait subi de trop graves détériorations. Isaie affirmait que c'était du temps de la guerre civile, qui avait duré un siècle, mais Gus relevait des preuves contre les loupés, ces hybrides d'humains et d'animaux qui hantaient le S.A.S. ils s'attaquaient à toutes les matières organiques tant était grande leur voracité, et la centrale radio était constituée d'éléments de ce type provenant d'Ophiuchus IV. Il aurait fallu la reconstruire entièrement, et avec leur expérience, ce travail aurait pris des années. D'ici là Radio Stanley serait muette et Joyca peut-être morte, il devrait se borner à écouter ses enregistrements, à rêver qu'elle ne murmurait que pour lui ces mots anodins.

— J'enregistre un progrès, lui annonça Isaie un soir. Le Bulb m'a beaucoup aidé je dois le reconnaître, et la culture de ce tronçon d'intestin donne des résultats. Pour l'instant elle se développe assez bien dans la solution que j'ai dosée mais il doit manquer des éléments qui hâteraient la conclusion de cette expérience. Vous avez regardé les derniers clichés de l'ossature de notre ami ?

Gus n'y avait pas songé et le docteur les lui montra. Le mal se répandait, plus lentement qu'autrefois, mais il gagnait des parties



jusque-là intactes.

— Il faut doubler les doses de chimiothérapie. Et il faut prévoir la fabrication de K2O qui commence à se raréfier. D'ici quelques mois ses souffrances seront telles qu'il se contractera fortement. Notre existence en sera perturbée et nous risquons d'être broyés dans ses convulsions.

Il avait certainement raison, le petit docteur qui perdait chaque jour un peu plus de sa fantaisie d'autrefois. Plus il s'impliquait dans le contrôle de S.A.S., plus il devenait anxieux.

— Nous devons envisager une sortie dans le vide et ce que nous en voyons est assez impressionnant.

Il brancha les caméras extérieures et les écrans clignotèrent avant de donner des images consternantes de la dégradation du revêtement extérieur. La peau de la Bête de l'espace, c'était réellement une peau épaisse de plusieurs mètres, paraissait se dérouler un peu partout comme d'immenses épluchures qui flottaient autour du satellite, s'enroulaient autour des cadavres et des ordures. Si vraiment le satellite avait huit cents ans d'âge, on pouvait se demander quel était celui du Bulb qui le composait, combien de morts avaient été éjectés dans l'espace, combien d'animaux, d'hybrides, de déchets de toutes sortes. Par moments tout cela se rassemblait en masse énorme qu'il aurait été vain de vouloir franchir. Une sortie dans l'espace, même avec des scaphandres éprouvés, serait d'une grande imprudence, pensait Gus. Du temps où Kurts et Lien Rag se trouvaient à bord, ils l'avaient fait plusieurs fois, mais à cette époque tout ce qui flottait à l'extérieur paraissait réparti de façon plus clairsemée. S'était-il produit un point d'attraction qui avait comme aspiré ces centaines de cadavres, ces blocs d'ordures congelées, ces fœtus que l'unité de production expulsait quotidiennement ?

— C'est effrayant, murmura Isaïe, mais nous ne connaissons pas d'autres sas de sortie. Nous serons obligés d'affronter cette accumulation.

Il y avait aussi les cratères, énormes furoncles qui devenaient de plus en plus nombreux et que des parasites en forme d'œufs faisaient éclater, avant de jaillir dans l'espace où ils implosaient. Enfin, Gus le supposait sans en être certain. Peut-être implosaient-ils pour répandre leurs spores sur les parties encore saines de

l'épiderme de S.A.S.

— Nous pourrions essayer de sortir par le moyeu central où existent des perforations bouchées par des amas de glace. Mais cela nous demanderait beaucoup de travail et au moins une semaine de préparation.

L'état du Bulb devenait très préoccupant avec cette double détérioration extérieure et intérieure. De plus, les cryo-magasins connaissaient aussi des difficultés, comme si les carcasses de saus dont se nourrissait la Bête de l'espace devenaient rares. Gus pensait qu'il s'agissait d'une défaillance du système de micro-ondes.

— Nous pourrions déjà aller jusque-là-bas, proposait Isaie, et au passage nous jetterions un coup d'œil à la fameuse chapelle de l'Église de la Rénovation Apostolique. Le père Faro doit s'y trouver encore. Nous comprendrions peut-être ce qu'il y fabrique.

La secte refusait toujours de s'alimenter correctement et même Isaie n'osait plus descendre jusqu'à leur campement. Plusieurs adeptes, surtout des enfants, avaient dû mourir et l'on pouvait se demander ce que les autres avaient fait de leurs corps. La grande tente communautaire dissimulait à la caméra bien des mystères.

Thresa elle-même ne voulait pas descendre au niveau inférieur, refusait même de regarder les images sur l'écran.

Et puis vint le jour où Radio Stanley se tut. Joyca lança un dernier appel et annonça qu'ils arrêteraient les émissions à midi, heure locale. Ils allaient essayer de trouver un endroit plus favorable pour s'installer. Devant franchir des glaciers énormes, leur migration durerait des semaines.

Gus pleura comme un enfant.

## CHAPITRE XVI

Jdrien ne fit qu'un court séjour auprès du Kid et demanda que *Titan I* le dépose là-bas dans l'Antarctique. Il avait hâte de retrouver les siens et surtout Jael sa compagne, la sœur de Liensun, qui partageait désormais sa vie.

Régulièrement, deux fois par semaine, il avait utilisé ses pouvoirs pour entrer en communication télépathique avec elle, la rassurer et se rassurer. Elle avait en partie reconstitué son cadre de vie après le passage de la horde sauvage qui avait tout ravagé et pillé. La tribu de Roux qui vivait auprès d'elle avait rassemblé tout un troupeau d'ovibos qui, désormais, était enfermé dans une vallée où poussaient des lichens. Leur nourriture était assurée et quelques femelles avaient été apprivoisées par Jael qui réussissait à les traire.

La vedette était commandée par Dougilas, l'ancien marin qui avait pris du grade. Il attendit que le bâtiment se soit éloigné pour entreprendre sa longue marche qui lui prendrait plusieurs jours, mais le lendemain les Roux vinrent à sa rencontre et insistèrent pour l'installer sur une peau de phoque qu'ils tirèrent à tour de rôle nuit et jour. Ils pouvaient franchir des distances énormes en vingt-quatre heures, ne prenant que quelques instants de repos. Ils n'emportaient que très peu de nourriture, de la viande tressée en bâtons que durcissait le froid et sur lesquels ils enfilaien des ronds de graisse de phoque.

Jael se levait à peine lorsqu'il arriva. Elle sortait du wagon d'habitations reconstruit et se mit à rire tandis que des larmes coulaient de ses yeux. Il l'emporta dans ses bras et les Roux crièrent de joie tandis qu'ils faisaient l'amour, incapables de dire un seul mot.

Plus tard elle lui demanda des nouvelles de Liensun et il résuma

les derniers événements.

— Il ne se soumettra jamais au Président Kid, dit-elle. Souviens-toi de Hot Station. Lui n'a pas digéré sa défaite et il continuera à lutter contre le Gnome. Il fondera sa Compagnie des Cargos du Soleil quoi qu'il arrive.

— Je sais... Il est double. Il possède une rage mauvaise qui le pousse à combattre, mais aussi un côté rêveur qui le rend parfois imprévisible.

Durant l'absence de Jdrien, les Roux avaient surveillé la horde sauvage, mais celle-ci préférait les rivages de l'Antarctique où ils chassaient et pêchaient. Des troupeaux d'ovibos les entraînaient parfois à l'intérieur du continent, mais ils avaient désormais de meilleures méthodes pour s'emparer de ces bœufs musqués.

— Tous les Roux de la Terre semblent s'être réfugiés ici, disait Jael. Nous avons vu passer de nombreuses tribus qui s'enfonçaient vers le pôle.

— Ils se réfugient aussi vers le pôle Nord. Ils savent que le réchauffement va s'accroître, et à la place de certains Hommes du Chaud je serais très inquiet quand ils disparaissent ainsi du jour au lendemain. Mais il semble que les hommes de ces régions, qui ont toujours méprisé mes frères, n'y voient qu'un comportement stupide.

— Ainsi Liensun n'a pas encore rencontré Lien Rag, dit-elle un soir. Est-ce que ton père nous rendra visite un jour ?

Jdrien sourit :

— Tu as toujours été amoureuse de lui, n'est-ce pas ?

— Oh ! c'était un caprice de fille très jeune, répondit-elle en rougissant.

— N'essaye pas de me dire le contraire. Depuis que tu l'as rencontré, tu n'as jamais oublié son visage. Liensun lui ressemble étrangement, beaucoup plus que moi, et je me demande si tes sentiments envers lui n'étaient que fraternels.

Il ne plaisantait pas et Jael ne sut que répondre. Dès lors leurs relations devinrent différentes. Jdrien partait avec quelques Roux à la recherche des tribus perdues, restait absent des semaines sans donner de nouvelles.

Jael organisait sereinement la vie de cette communauté, mais le

soir venu se retrouvait seule dans son wagon, attendant un message télépathique de son ami. Jdrien restait silencieux, lointain.

Quand il revenait, c'était un homme fatigué par ces courses dans le continent glacé. Il paraissait déçu, et elle finit par comprendre qu'il effectuait des recherches parmi les groupes de Roux les plus primitifs.

— C'est le clone de ton père que tu recherches ? Celui qui a surgi un jour sur Terre sous l'apparence d'un Roux et qui très vite a été victime d'une régression mentale ?

Il parut surpris :

— Comment le sais-tu ?

— J'ai des jours et des nuits pour réfléchir. Ne penses-tu pas qu'il soit mort ?

— Il vit, on me l'a confirmé. Mais la dernière tribu où il s'est réfugié n'a pas de contacts avec les autres Hommes du Froid. Elle se compose d'individus qui ont subi de telles blessures physiques et morales qu'ils ne veulent plus avoir de relations avec le reste de leur peuple. Ils se méfient de tout le monde, vivent pire que des bêtes. On dit même qu'ils marchent souvent à quatre pattes pour mieux se confondre avec les animaux, pour échapper aux regards. La plupart se sont échappés de réserves créées par les Hommes du Chaud qui avaient colonisé cette terre.

— Si tu trouves ce double de Lien Rag...

— Il s'appelle Jdriele.

— Que feras-tu de lui ?

— Je le ramènerai ici.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? Tu es né de Lien Rag, pas de cette contrefaçon.

Il n'expliquait rien, abandonnait la discussion, rejoignait son peuple. Peu à peu d'autres tribus venaient s'installer dans la vallée et Jael se sentait isolée, écartée de ces grandes assemblées où l'on parlait très peu, où même on n'allumait que rarement du feu, ce feu qui aurait à la nuit éclairé les visages, donné à ces réunions plus d'intimité. Elle en venait à penser que c'était à cause d'elle qu'on ne faisait pas brûler du bois ou de l'huile de phoque, pour qu'elle se tienne à l'écart dans la crainte d'avoir froid. Ils pouvaient rester des heures, toute la nuit autour de leur Messie sans qu'elle puisse jamais savoir ce qui se passait. Ils échangeaient des images

mentales, ça elle en était sûre, mais il y avait autre chose de plus secret, de plus fort.

Jael, si courageuse autrefois, finissait par pleurer de dépit, de mélancolie. D'incertitude aussi, sur son avenir.

Depuis le wagon elle essayait de deviner ces centaines, parfois ce millier d'Hommes du Froid assis sur la glace alors que ne lui parvenaient que de faibles bruits, quelques chuchotements de femmes berçant leurs enfants, quelques cris brefs de ces derniers, des odeurs aussi, souvent violentes. Elle était certaine que Jdrien s'unissait ensuite avec de jeunes Rousses provocantes, à peine nubiles ou n'ayant pas encore eu d'enfants. Il en était de superbes dans leurs fourrures fauves. Quand elle les voyait elle restait frappée de stupeur admirative, croyant voir un être de feu. Et cette douce fourrure découvrait des seins ronds, fermes, aux bourgeons en forme de groseilles, ces groseilles qui étaient récoltées à Hot Station dans les serres arboricoles où elle avait travaillé. À la fourche de leurs cuisses gainées de laine rousse moussaient les boucles plus drues de leur sexe.

Au début, elle se souvenait, les étreintes sexuelles de la tribu la faisaient sourire, même si intérieurement elle était choquée de ces ruts tranquilles, de ces filles trop jeunes qui provoquaient tous les hommes, y compris les vieillards mais ensuite ne se dérobaient jamais. Elle avait fini par s'y habituer, ne détournait plus la tête, mais en l'absence de Jdrien souffrait de frustration, rêvait de son sexe qui devait à son origine rousse sa vigueur exceptionnelle.

Parfois un de ces Roux excité s'immobilisait devant elle, attendant une invite, et pour ne pas le vexer elle devait user de diplomatie. Quand elle allait traire une vache musquée que quatre hommes du froid devaient maîtriser, ces membres tendus la frôlaient et même un jour, par plaisanterie, l'un de ces mâles avait poussé le sien entre ses mains au milieu des trayons et durant deux trois secondes elle en avait serré, entre ses doigts graissés par le lait, cette chair brûlante. La seule fois où elle s'était fâchée, se redressant en hurlant et quittant l'enclos. Penauds, ils avaient terminé sa tâche et le lendemain matin elle avait trouvé des blocs de lait congelés devant son wagon.

Jadis elle avait été le jouet de dizaines d'hommes, dans le clan des Ferrailleurs, puis plus tard avec ces chasseurs de phoques qui

l'avaient achetée comme esclave à tout faire. En ce temps-là, elle devait protéger la vie de son demi-frère Liensun âgé de trois ans. Plus tard, quand elle avait mené une vie plus normale à Hot Station, elle avait eu quelques amants, très peu cependant. Ils la lassaient vite, la traitaient peu à peu avec condescendance, et elle finissait par les chasser.

Jdrien se trompait en imaginant qu'elle n'avait jamais rêvé que de Lien Rag. Longtemps elle avait conservé son image, oubliant la supercherie dont elle avait usé pour le livrer ensuite à sa mère, mais c'était fini. C'était vrai que devenu homme, Liensun, par sa ressemblance hallucinante avec son père, l'avait quelque peu troublée. Mais elle l'avait revu et pouvait affirmer que, désormais, elle était libérée de cette obsession.

Chaque nuit d'assemblée elle imaginait ces étreintes, ne supportait pas que Jdrien puisse en posséder une autre qu'elle à quelques mètres de ce wagon d'habitation où, pour chasser le froid, elle devait faire brûler de l'huile de phoque dans le poêle. Jdrien, lui, pouvait supporter des températures plus basses et suffoquait dans les vingt degrés où elle se complaisait.

Quand il rentrait, il couchait dans le sas où ne régnait qu'une dizaine de degrés et elle n'osait pas le rejoindre. Dans la journée elle se montrait plus audacieuse, parvenait à l'entraîner sur sa couchette, mais il n'y avait plus entre eux cette complicité amoureuse qui la faisait davantage vibrer de félicité sentimentale que de plaisir physique.

Et chaque jour d'autres filles superbes arrivaient, prêtes à adorer leur Messie vivant, le regard déjà chaviré et leurs reins cambrés à l'avance.

Jael ne songeait pas encore à partir, mais essayait de renouer par radio avec le reste du monde quand son générateur d'électricité consentait à marcher.

## CHAPITRE XVII

Depuis quelques jours on trouvait des milliers de tracts et d'affiches sur les quais de NYST, et la police d'Hukoung ne parvenait pas à les faire disparaître rapidement, car dans le dos des forces de répression surgissaient d'autres colleurs d'affiches, tandis que des pluies de tracts tombaient mystérieusement du haut des verrières et des coupoles. Les contestataires prenaient le risque de grimper par l'extérieur sur les superstructures vitrées, descellaient une vitre pour jeter tout un paquet de feuilles qui chaque fois reproduisaient une photographie de Yeuse. « Lady Yeuse reviendra. Si vous le voulez vraiment. » Mel rapportait ces tracts, affirmait que sur les quais la foule applaudissait.

— Désormais la police surveille les superstructures et patrouille sur les toits de la station, mais peine perdue. L'autre soir ces audacieux ont utilisé les tours d'aiguillage pour parvenir à leurs fins et le dernier étage de plusieurs wagons de grande hauteur.

— Je n'aime pas ça... J'ai l'impression que les événements me dépassent, lui confiait Yeuse, le soir quand il la rejoignait dans son compartiment.

À cause des parents du garçon qui couchaient à côté ils devaient chuchoter sous la couverture.

— L'Organisation prend trop d'importance dans cette affaire.

— Il n'y a pas que l'Organisation, protestait Mel.

— C'est gentil de ta part d'essayer de me rassurer, mais je ne suis pas dupe.

— Radio-Lady, par exemple, a été créée par de jeunes étudiants de l'Université Ferroviaire d'Atlantic Station, la célèbre UFAST. C'est là que j'espère entrer bientôt. Je connais des tas de garçons là-bas, et ils ont constitué un groupe pour lutter contre Hukoung et te



ramener à la tête de la Compagnie. Ils ont établi un bilan catastrophique de la situation politique, économique et sociale de la Compagnie. La Traction gère celle-ci avec des méthodes archaïques et étriquées, sans projets d'avenir, sans tenir compte du réchauffement.

— Tiens, tu y crois maintenant, toi aussi ? Vous étiez plutôt réticents dans l'Organisation.

— Les informations commencent à filtrer. Les nouvelles de la banquise du Pacifique sont de plus en plus alarmantes. Des réfugiés affluent et la Traction est complètement débordée dans la Province ouest. On ne sait d'où viennent tous ces gens que l'on avait pratiquement oubliés dans leurs stations de pêche ou de chasse. Certains exploitaient aussi des inlandsis d'îles, produisaient des matières premières sans que l'on se soit tellement inquiété d'eux. Lady Diana n'aimait pas cette partie de la Concession.

— Bien sûr. Elle trouvait que ceux qui y vivaient étaient trop indépendants de son pouvoir centralisé. Ils produisaient surtout leur propre énergie grâce aux trous à phoques, et aux baleines. Elle avait limité l'émigration, surveillait les réseaux ferrés avec vigilance.

Un soir il lui demanda si elle consentirait à parler à Radio-Lady et Yeuse sursauta :

— Mais ce serait d'une imprudence folle. Hukoung se doute que je suis dans sa Compagnie mais n'a aucune certitude et...

— Il faut que les voyageurs en soient absolument sûrs. Qu'ils t'entendent. Écoute, je suis de ton avis au sujet de l'Organisation.

— Tu en fais partie.

— Parce que mes parents y sont. Mais les initiatives des étudiants de l'UFAST m'attirent plus. Ils se bougent, eux, ne se contentent pas d'organiser des rendez-vous bidons. Celui avec Oralov n'a rien donné. La CANYST ne se manifeste plus et j'ai eu connaissance de ses futurs ordres du jour : l'examen de la situation panaméricaine n'y figure pas. Tu ne peux plus attendre leur bon vouloir. Je suis entré en contact avec l'UFAST. Ils voudraient diffuser une déclaration de toi pour commencer, puis une interview quelques jours plus tard. Ils sont prêts à mobiliser toutes les universités ferroviaires pour t'aider.

— L'Organisation va essayer de les en empêcher.

— Bien sûr, mais sans trop se montrer à visage découvert si elle

ne veut pas soulever d'indignation. Elle prépare quelque chose cependant car de nombreux T.O.I., des trains d'ouvriers intérimaires, se dirigent vers NYST ainsi que des trains-usines... Le prétexte est que certains réseaux sont détériorés et les aciéries par exemple ne peuvent rouler que dans les meilleures conditions.

— Ils ont saboté les réseaux ?

— Plus ou moins, mais de façon à toujours laisser planer le doute. Hukoung a besoin de ces aciéries qui produisent des pièces pour ses blindés urbains.

Yeuse réfléchit pendant quarante-huit heures avant de donner son accord.

— Mais c'est toi qui vas entrer en contact avec les étudiants ?

— C'est plus compliqué que ça. Nous allons enregistrer ta déclaration. Toi et moi seulement. Puis elle sera transmise à l'UFAST sans qu'on puisse remonter aux origines.

— Tes parents quand ils écouteront Radio-Lady comprendront très vite que tu les as trahis.

— Non. Tu vas prendre l'habitude de sortir seule durant quelque temps. Je dirai, puisque je suis chargé de te surveiller et de te protéger, que tu m'as faussé compagnie. Ils penseront, et l'Organisation avec, que tu as rejoint des étudiants pour faire cet enregistrement.

— Nous ne pouvons pas le faire ici, sous ces couvertures.

— Justement, demain nous allons nous rendre dans un autre endroit.

Ce fut dans les coulisses d'un théâtre qu'ils se retrouvèrent. Un train-théâtre à la grande réputation où Mel avait parfois joué en tant que figurant. Il connaissait le régisseur qui les laissa s'installer dans une loge. Yeuse avait préparé une déclaration assez courte, dans laquelle elle disait qu'elle était revenue dans sa chère Compagnie Panaméricaine où elle devait vivre clandestinement. Elle réaffirmait ses intentions de reprendre un pouvoir qui lui revenait de droit, et s'indignait que ses décisions antérieures n'aient pas été appliquées sur l'augmentation des rations caloriques. Elle ajoutait que dès qu'elle serait à nouveau P.-D.G. le système de la société par actions serait remis en question, et que chacun aurait la possibilité d'y accéder.

— Tu ne t'engages pas trop, fit remarquer Mel. Moi, à ta place,

je ferais un discours plus général. Par exemple tu dirais ton indignation et ta peine en découvrant que la Compagnie connaît des moments aussi difficiles, que les gens sont mal chauffés, mal nourris, mal gouvernés, qu'il faut remédier à tout ça dans les plus brefs délais.

Elle reconnaissait qu'il avait raison, qu'elle restait encore trop attachée à cette fonction de P.-D.G. En analysant plus étroitement son comportement elle découvrirait qu'elle voulait non seulement se prouver qu'elle pouvait reprendre le pouvoir, mais le prouver aux yeux de tous les autres, à commencer par Lien Rag, puis Kurts, Floa Sadon... Elle avait surtout pensé à elle et beaucoup moins aux gens qui dépendraient d'elle une fois rétablie dans ses prérogatives.

— Nous recommençons tout, dit-elle.

Elle avait cru s'en tirer au bout d'une demi-heure mais lorsque l'enregistrement fut enfin terminé il était très tard, et il l'entraîna dans une cafétéria immense où ils passèrent inaperçus.

— Quand va-t-on le diffuser ?

— Dans deux jours, mais il faudra prendre des précautions inouïes pour que l'émission ne soit pas brouillée. Les étudiants de l'UFAST vont l'annoncer partout pour attirer le plus grand nombre d'auditeurs. Mais ce sera dangereux. Cependant à Radio-Lady ils se préparaient à ce scoop depuis longtemps. Les tracts et les affiches sont déjà tirés.

— Et si j'avais refusé ?

— C'était un risque à courir. Nous pensons que pour l'interview il faudra également filmer...

— Mais il n'existe pas de télévision clandestine.

— Non, mais nous pouvons pirater une des chaînes... Pas la plus populaire mais une autre. Celle qui est regardée par les gens de la classe moyenne et ce qu'on peut appeler l'élite intellectuelle de la Compagnie. Il y aura beaucoup moins de gens que pour la radio mais l'impact sera tout de même important.

— Je demande à réfléchir.

— Pas trop longtemps car il faut désormais foncer, utiliser les bénéfices de ces opérations. L'Organisation va certainement entreprendre des actions personnelles, mais si nous sommes en pointe nous pouvons forcer la main à la CANYST et l'obliger à adopter une procédure d'urgence pour l'examen du dossier de la

Panaméricaine.

Pendant ces deux journées d'attente elle préféra ne pas sortir, d'ailleurs les parents Macdanet devenaient réticents avec elle depuis que leur fils leur avait dit qu'elle lui avait faussé compagnie à plusieurs reprises. Ils appartenaient à l'Organisation depuis toujours et leur militantisme admettait mal ces manquements à la discipline.

— Vous n'avez pas l'air aussi aimables avec moi qu'au début, dit-elle un soir au dîner. Je suis certaine d'apporter une gêne dans votre vie quotidienne et j'aimerais pouvoir me réfugier ailleurs pour ne plus vous mettre en danger.

Ils parurent surpris et Mel réprima un sourire tandis que les deux autres enfants cessaient de manger.

— Là n'est pas la question, dit le père avec lenteur, mais vous commettez des imprudences qui non seulement peuvent nous mettre en danger mais menacent l'Organisation. Je sais bien que vous n'en faites pas partie et que pour vous les risques ne sont pas aussi graves. Vous sortez et vous faussez compagnie à Mel qui est chargé de veiller sur vous. Est-ce bien raisonnable ?

— Non, mais je suis Lady Yeuse, P.-D.G. de cette Compagnie, et j'agis selon ma conscience de dirigeante. Je vais vous quitter prochainement car je suis consciente de vous mettre en danger.

— Ce n'est pas ce que je veux dire... Mais si vous voulez bien montrer quelque patience...

Mais le lendemain les tracts et les affiches annonçant la déclaration de Lady Yeuse provoquèrent chez ces gens-là un sentiment d'orgueil et de méfiance. Ils étaient très fiers que cette femme qu'ils cachaient soit aussi populaire, mais en même temps ils lui en voulaient pour ses mystères.

Cependant ils écoutèrent la déclaration en compagnie de Yeuse. L'émission fut très claire, comme si les hommes de la Traction avaient décidé de ne pas la brouiller. Quand la voix de Yeuse se tut, le père Macdanet se tourna vers elle et demanda :

— Qu'allez-vous faire pour améliorer le sort de tous les malheureux ?

## CHAPITRE XVIII

L'hélice tournait rond et la vedette avançait à petite vitesse, toujours au centre de ce halo de lumière que les projecteurs créaient. Il fallait s'éloigner d'urgence car, d'après un des marins qui avaient sondé les réservoirs, il ne restait pas assez d'huile pour espérer naviguer plus vite et très longtemps.

— L'essentiel c'est de nous éloigner de cette île maudite, criait Kandin avec une colère à la mesure de sa déception.

Il avait été séduit par l'amabilité hypocrite des Christmasiens, par leurs femmes, leur nourriture, et tout cela n'avait eu pour but que de les faire disparaître à jamais mystérieusement, de telle sorte que pendant des années à venir nul n'ait l'audace de revenir dans ces parages.

— Il faut les comprendre, plaidait Ann Suba. Ils ont vécu des siècles en paix en dehors des glaces, en dehors d'un monde ferroviaire dont ils ont dû soupçonner la cruauté. Souvenez-vous de cet ancêtre du révérend qui a réussi à voir passer les trains sur ce réseau au sud. Et qui semble en avoir ramené des images négatives, assez fortes pour que ses descendants restent à jamais méfiants.

Au bout d'une heure Lien Rag coupa le moteur. Ils étaient dans un brouillard d'une épaisseur peu commune mais à quinze kilomètres au moins de l'île.

— Inutile de descendre l'ancre, les fonds sont hors de portée de notre asdic.

— Ils ne vont pas nous rejoindre ? fit Kandin inquiet. Nous avons déjà perdu un homme...

— Nous allons veiller en attendant le jour.

— Où sont les phoques ?

— À l'ouest...

— Trop loin, dit Kandin, et vous le savez bien.

— Notre diesel peut consommer n'importe quelle huile. Au besoin nous pouvons pêcher des poissons gras et en extraire du carburant.

Kandin haussa les épaules et alla prendre son poste de guet à l'avant. Un peu avant le jour Lien Rag prit Ann à part :

— Nous dérivons.

— J'en avais l'impression, murmura-t-elle.

— Vers l'est et presque vers l'île de Christmas... Si le brouillard se lève...

— Si l'on s'éloignait au moteur ?

— Nous le ferons au dernier moment. Il doit rester à peine une heure, peut-être deux de marche, et nous aurons besoin de recharger nos batteries.

Le brouillard resta aussi épais et ruisselait partout. Il fallait s'en protéger bien qu'il fût tiède.

— Nous allons vers l'île, n'est-ce pas ? demanda à voix basse Kandin quand Lien Rag lui apporta du café brûlant.

— C'est exact.

— Et vous laissez faire ?

— Il n'y a pas assez d'huile... Nous passerons sur la côte nord, d'après mes calculs. Vous qui avez été là-bas, que trouve-t-on sur cette façade ?

— Je n'y suis pas allé. Mais on m'a dit qu'il y avait de hautes falaises. Avant que le niveau de l'eau ne monte voici peu, il y avait des champs de sorgho et de soja. Les falaises étaient dans les terres et servaient à construire des routes et des maisons... Du temps où l'île était occupée par des gens que les indigènes appellent encore les Anglais.

Ann et lui soignèrent le repas pour remonter le moral de l'équipage. Il avait fallu immerger le cadavre du marin tué et la cérémonie avait provoqué un malaise général.

Vers le milieu de la journée, alors qu'ils continuaient à glisser vers l'est, Kandin s'approcha de Lien Rag :

— J'ai eu l'impression que depuis que le niveau de l'océan a recouvert une partie de leur île, ces gens-là sont effrayés par le phénomène, et que les falaises en question sont abandonnées...

— Considérées comme tabou ?

— J'ignore ce que vous voulez dire, mais ils s'en méfient comme si des fantômes s'y étaient installés. Je veux dire que nous avons des chances de glisser inaperçus pour peu que le brouillard persiste, s'il n'y a pas de guetteurs là-bas.

— C'est une nouvelle enfin optimiste, dit Lien Rag en lui tapant sur l'épaule.

Vers la fin du jour le brouillard se leva un peu et vers minuit Ann Suba, qui était de garde, vint réveiller Lien Rag. Ce dernier dormait profondément après des nuits sans sommeil et il eut du mal à se replonger dans la réalité.

— Nous approchons de l'île. Nous avons vu des lumières au début mais désormais elles ont disparu. Impossible de savoir s'il s'agissait de feux que les gens ont éteints avant de rejoindre leurs cases ou de lumières permanentes. Il n'y a aucun bruit suspect, juste celui des poissons volants qui sautent jusque sur le pont, et celui de la coque dans l'eau.

Le brouillard persistait assez loin mais on ne pouvait exactement en définir la distance. Et il n'y avait plus ce ruissellement continu, l'air était plus léger aussi.

— Nous devons approcher des falaises, dit Kandin qui avait dormi sur le pont, et nous devons donner des coups brefs de projecteurs.

— Les fonds répondent, dit le marin qui se trouvait dans la timonerie. L'asdic les signale à nouveau.

Lorsque le jour apparut, la vedette était à moins d'un kilomètre des fameuses falaises qui se détachaient à peine, blafardes sur le fond brumeux. Lien Rag et Ann Suba cherchaient en vain trace de vie autour et au sommet.

— Il y a des escaliers creusés dans la roche, dit la jeune femme, et des sortes d'alvéoles ou peut-être des entrées de grottes étroites.

Sur un signe de Lien, Kandin s'approcha.

— Ces gens tirent bien de l'huile d'une noix de cocotier, m'avez-vous dit ?

— C'est exact. Ils la stockent dans de grands containers mais j'ignore pourquoi. Je veux dire qu'ils en fabriquent de grandes quantités et ce n'est pas seulement pour la cuisine.

— Où sont ces containers ?

Kandin sursauta :

— Vous ne pensez pas tout de même...

— Si. Vous voyez des phoques dans les parages, vous ? Pas moi, et notre seule occasion de nous ravitailler en carburant est ici. Grâce à ces falaises, nous pouvons débarquer sans être vus. Nous allons nous rapprocher encore plus, nous cacher là-bas derrière cet éperon. Si l'endroit est tabou ils ne doivent plus y venir. Il faut trouver cette huile en quantité suffisante pour pouvoir revenir vers l'ouest où sont les phoques.



## CHAPITRE XIX

Lorsque Liensun pénétra dans sa librairie, Ladira le reconnut immédiatement et fut soulagée qu'il n'y ait pas un client dans sa boutique.

— Vous êtes fou ! C'est extrêmement dangereux. Les bonzes n'ont jamais oublié que vous les avez escroqués. Shin, leur ancien chef, est mort, mais ils n'oublient rien, et le nouveau, Tharbin, est un homme dangereux.

Elle le conduisit dans son appartement situé dans le même wagon mais à l'étage au-dessus. Il lui expliqua qu'il voyageait avec un certain Lafitte qui se présenterait plus tard à la boutique.

— Nous avons pris nos précautions au cas où la librairie aurait été un piège. Placez un chiffon rouge dans la vitrine comme si vous l'aviez oublié.

Lafitte arriva plus tard et lui demanda si elle possédait de vieux ouvrages sur la marine d'autrefois, c'était le code décidé avec Liensun. Elle rejoignit les deux garçons une fois qu'elle eut fermé son magasin.

Liensun lui raconta les derniers événements de sa vie, depuis qu'il avait sorti le professeur Charlster de son train pénitentiaire, là-bas en Antarctique, et elle le laissa aller jusqu'au bout de son récit.

— Nous avons découvert qu'une importante faille de la banquise s'enfonce dans la mer de Chine. Un jour elle atteindra l'inlandsis...

— Charlster est ici à China Voksal.

Elle lui expliqua la raison de ce séjour du grand savant. Liensun parut émerveillé :

— Des dirigeables géants ? Ils vont construire des dirigeables géants ?

— Comme engins de levage. Les bonzes songent plutôt à des

bateaux. Ils savent très bien que dans quelque temps l'océan atteindra les côtes de l'ancienne Chine et ils veulent créer un port qui fera le relais entre deux moyens de transport, le train et le bateau.

— Ils ne veulent pas utiliser les dirigeables ?

— Je pense qu'ils ont peur de ces engins. Qu'ils se trompent en pensant que les trains pourront encore circuler longtemps dans cette partie du monde. Charlster est choyé, endormi par trop de luxe et de très jolies personnes... Pour l'instant les bonzes ne disposent pas de toutes les données pour les dirigeables, notamment des plans de stabilisateurs, mais Charlster pourrait les réinventer pour eux.

— La construction des dirigeables se poursuit néanmoins ?

— Oui. Dans des usines secrètes... Cette Songe dont je vous ai parlé les a visitées.

Les Rénovateurs avaient fini par renvoyer Rigil et c'était Astyasa qui coiffait le Collectif d'administration. Cette Songe, il se souvenait vaguement d'une très jeune fille, montrait une volonté opiniâtre pour créer une Compagnie de dirigeables. Aux dernières nouvelles elle avait installé une sorte de comptoir pour échanger les produits à Markett Station.

— Je le sais car je sers de relais radio. Elle ne peut communiquer avec les Échafaudages qu'en passant par moi.

— Vous voyez Charlster ?

— Très peu. S'il vient à la librairie choisir des livres il est toujours avec une très jolie fille, jamais la même. Elle semble très joyeuse, insignifiante, mais en fait elle le surveille et a l'œil sur tout ce qu'il fait, les gens qu'il rencontre.

— Je voudrais rencontrer ce Tharbin, nouveau chef des bonzes.

Ladira secoua la tête. Elle était encore plus ridée qu'autrefois et ses cheveux avaient blanchi.

— Avez-vous l'argent que vous leur avez volé ? Surtout ce fameux moteur qu'ils vous avaient livré et que vous n'avez jamais payé. Vous avez fait chanter Shin avec cette histoire de Murmose et de la famille Bertold. Eux aussi sont encore ici et s'ils vous savaient dans ce compartiment seraient capables de mettre le feu au wagon. Murmose vous hait, elle hait tout le monde d'ailleurs et a dénoncé ses parents comme Rénovateurs mais nous avons pu acheter la police ferroviaire.

Lafitte souriait sans indignation, comme s'il aimait savoir que son compagnon était capable du pire. Ladira s'inquiétait de cette complicité entre ces deux êtres et de leur présence dans la station. Elle avait toujours eu un faible pour Liensun, d'aucuns prétendaient qu'elle en était amoureuse, mais elle l'avait plutôt considéré comme un fils.

— Même avec de l'argent vous ne pourrez vous réconcilier.

— Il faut que je voie ces dirigeables en construction et aussi ces plans des futurs bateaux que dresse cet homme, ce Guido Asmar qui, à partir de ces maquettes, va créer une flotte de bateaux pour les bonzes. Qu'en dites-vous, Lafitte ?

— Ce serait extraordinaire ! J'aimerais beaucoup voir ça.

— Nous venons acheter des matériaux pour le Président Kid, de l'aluminium et tout ce que nous trouverons comme matériaux composites.

Ladira leur prépara le repas. Liensun éprouvait de la tendresse pour elle, pensait avoir retrouvé une autre Ma Ker, mais ce n'était quand même pas tout à fait pareil.

— Les gens ont peur... Ils savent que l'océan se réchauffe à l'est, que la banquise fond, que le jour n'est plus crépusculaire et que dans le ciel il y a une sorte de lumière intense qui, disent-ils, le deviendra encore plus par la suite. On dit aussi que nous serions directement menacés par une autre lucarne qui s'ouvrirait justement dans cette partie du monde. La Sun Company a été touchée par des courants d'air chauds en haute altitude et ses glaciers ont fondu alors qu'autour d'elle il ne se passait rien de tel. Inondations, bien sûr, et série de catastrophes que la colonie a pu éviter.

Liensun pensait à cette Songe qui prenait tant d'importance aux Échafaudages et dont il ne se rappelait pas le visage : il y avait aussi Anduen qui pilotait le dernier dirigeable encore intact, mais on était en train de remonter les autres.

— D'ici quelques mois l'un d'eux volera. Rigil avait laissé croire qu'ils ne pouvaient être remis en état.

— Ladira, il doit y avoir un moyen pour que je puisse discuter avec les bonzes. Je suis sûr qu'il en existe un. Nous resterons à China Voksal jusqu'à ce que ce soit possible. Pas chez vous, mais nous nous installerons ici.

— Je le répète, c'est de la folie. Murmose peut vous trouver ou ses parents. Quant aux bonzes, ils possèdent le meilleur service de renseignements de la Compagnie.

— Tout est possible avec eux, les bateaux, les dirigeables... Ils sont les seuls capables de surpasser en puissance ce maudit Président Kid, isolé sur son îlot minable en plein Pacifique.

C'était donc ça, pensait Ladirra. Le garçon venait de faire cette déclaration d'une voix si haineuse qu'elle en frissonnait encore.

## CHAPITRE XX

Ce qui inquiétait le plus Songe c'était le retard du *Julius* qui aurait dû survoler Krill Station depuis au moins quatre jours. Ladira, de China Voksal, n'avait pas de nouvelles des Échafaudages. L'inquiétude était partagée par Anton et Krina qui, désormais, se rendaient à Markett Station plusieurs jours d'affilée pour stocker les marchandises achetées, avant de les transporter en un seul voyage jusqu'à la petite station de pêche à la crevette. Cette pêche ne donnait d'ailleurs qu'un résultat médiocre et il leur faudrait des mois pour obtenir une tonne de pâte de krill.

— Nous allons devoir arrêter les achats car nous ne savons plus que faire de la marchandise, disait Anton. Avec Krina nous avons bourré le wagon de là-bas avec de la farine et différents produits. Nous n'avons plus d'or et il nous faut de l'huile de manchot pour récupérer des fonds.

Et puis une nuit un bruit les alerta, celui de l'ancre chauffante qui se fichait non loin de leur wagon d'habitation. Ils allumèrent les projecteurs juste pour assister à la lente descente du dirigeable. Anduen descendit par l'échelle vertigineuse pour venir au-devant d'eux.

— Tempête dans la Sun Company. Des vents effroyables qui nous ont paralysés sur la falaise. Il a fallu tout dégonfler, arrimer. Et le dirigeable en construction a subi des dégâts lui aussi, ce qui retardera son lancement d'un mois. Nous avons des quantités énormes d'huile. Les Barij étaient très heureux de nous revoir. C'est le nom de cette famille... Cette fois ils veulent de l'or... pas de vivres.

— Mais nous avons tout dépensé, dit Anton, catastrophé. Pour stocker à meilleur prix.

— Voilà qui est embêtant, dit Anduen, car aux Échafaudages la

collecte a été maigre cette fois. Les gens ne sont plus aussi enthousiastes malgré tout ce que nous transportions et qui a bien amélioré la vie. Nous n'avons pas dix onces avec nous, et les Barij nous ont cédé vingt mille litres... Une folie qui nous a obligés à ramper littéralement sur la banquise, à faire des détours invraisemblables pour ne pas être repérés par les chasseurs et les pêcheurs.

— Il nous faudrait un wagon-citerne ! s'exclama Anton. Nous avons la vente assurée mais il faudra patienter au moins une semaine.

— J'ai promis à Astyasa de faire plus vite. Ils ont besoin de créer une école pour former des équipages de dirigeables et je dois y participer entre deux voyages. On va commencer à décharger les containers.

— Les Barij sont-ils toujours isolés sur la banquise ? demanda Songe.

— Tu penses bien que je m'en suis assuré. Pas question qu'ils puissent à nouveau circuler et vendre leur huile au nord. Je sais que c'est un procédé dégueulasse, mais tant que nous n'aurons pas consolidé notre position ce sera ainsi. Il nous faudra trouver d'autres producteurs.

— L'huile est à près d'une once à l'hectolitre à Markett, mais en grosse quantité nous en obtiendrons une once pour cent vingt ou cent trente litres, ce qui est déjà considérable. C'est-à-dire que nous pouvons encaisser plus de quatre-vingts onces si nous en vendons dix mille litres.

— Elle ne sert pas uniquement d'énergie ?

— Non, et il vaudrait mieux la vendre toute, les vingt mille et racheter de l'huile de phoque moins chère, mais ça demanderait du temps évidemment.

Pendant qu'on déchargeait les containers, Anduen visita les stocks de marchandises et apprit qu'à Markett Station ils avaient loué plusieurs wagons d'entrepôts qui étaient également pleins.

— Il y a spéculation sur tout, mais principalement sur la farine, la viande de porc sous toutes ses formes et les munitions. Ensuite c'est la poudre de lait, les matières rares, café, thé et produits de luxe.

— Vous devenez de vrais commerçants, ricana Anduen. Pas trop

dur, Songe ?

— Nous créons quelque chose et, au début, c'est quand même sordide et un peu dégoûtant. Toi-même tu es prêt à bloquer la ligne des Barij si jamais elle était rétablie...

— Nous sommes des requins, s'esclaffa Anton, mais les autres le sont déjà, les Barij eux-mêmes ne font pas de cadeau.

— L'ennui c'est qu'ils veulent que leur aîné m'accompagne la prochaine fois pour effectuer les achats lui-même. Ils payeraient eux-mêmes la farine et le reste, et le transport. Je pense que l'aîné irait ensuite voir comment rétablir leur ligne privée... Il faut que nous trouvions d'autres chasseurs de manchots au plus vite. Des gens que les bouleversements de la banquise ont isolés et qui crèvent de faim auprès de milliers de litres d'huile. Tu sais que les Barij, avant notre arrivée, se nourrissaient d'huile qu'ils avalaient au bol et d'œufs de manchots empestant le poisson.

On décida que le dirigeable serait solidement ancré, le temps qu'Anton et Krina fassent leurs affaires à Markett Station.

— Liensun est à China Voksal, annonça Anduen quand il fut seul avec Songe. Je sais que tu le connais à peine mais moi ça me fait quelque chose... C'est Ladira qui a prévenu la colonie. Il cherche à se réconcilier avec les bonzes que jadis il a escroqués. Tu ne connais pas l'affaire ?

Il riait en la racontant :

— Ce sont tous des Rénovateurs mystiques et crédules, et il leur avait assuré qu'avec un dirigeable ils monteraient assez haut pour crever la couche du ciel et revoir le Soleil. Ils y ont cru et ont financé l'appareil, et puis un beau jour Liensun a disparu avec Fields, le secrétaire particulier du Président Kid, ainsi que le dirigeable, bien entendu.

— C'est un escroc, dit-elle. Là-bas, aux Échafaudages, il n'avait pas très bonne réputation.

— Il a pourtant arraché Charlster à son train-bagne, il a sauvé pas mal de gens. On ne peut le condamner sans appel. J'ai fait partie de son équipage et je dois reconnaître qu'il était juste.

Ils parlèrent ensuite de la pêche au krill et Anduen dit qu'il fallait se procurer d'autres filets pour obtenir un résultat qui puisse couvrir les frais d'exploitation.

— Il faudra bien que j'emporte les comptes car le Collectif veut

savoir ce qui se passe ici, ils enverront des stagiaires pour se familiariser avec les affaires. Ils ne veulent pas recommencer comme avec Rooky, la colonie indépendante qui s'était créée, toujours sous la direction de Liensun, sur la banquise nord.

Songe s'y attendait mais elle estima que c'était trop tôt pour envoyer des stagiaires.

— Nous ne pourrons pas nous occuper d'eux. Nous travaillons déjà douze heures par jour.

— Ils aimeraient aussi que tu viennes régulièrement faire un rapport, ajouta-t-il. Ils ne se méfient pas mais ils veulent garder le contrôle total de l'opération.



## CHAPITRE XXI

Pendant une semaine, Gus se leva à l'heure habituelle de l'émission de Joyca sur Radio Stanley, mais en vain. La voix s'était tue peut-être à jamais et il ne pouvait s'en consoler. Il se plongeait ensuite dans ses recherches sur Lunik et sur Smile, tandis qu'Isaie progressait dans les siennes. La culture de ce tronçon d'intestin ne donnait plus de souci et des mètres de muqueuses étaient déjà prêts.

— Nous procéderons par tronçons car nous n'avons aucun moyen matériel de transporter ces dizaines et dizaines de mètres, presque des centaines. Nous traverserons des régions inconnues... Nous devons plonger dans les marécages des confins, que vous connaissez bien. Le dernier tronçon. En fait ces marécages étaient le rectum de notre chère Bête de l'espace.

— Qu'allez-vous chercher là ?

— C'est la vérité, mon cher, et les marécages proviennent de glandes à mucus... Là où vous avez pataugé quand vous recherchiez cette Bal de la tribu des Trues, du moins c'est ce que vous m'avez raconté.

— Vous dites n'importe quoi.

— Pas du tout. Nous devons pratiquer une demi-douzaine de greffes avant d'en voir le bout. Le plus délicat sera la traversée de certaines zones peu sûres... J'espère retrouver les anciens emplacements, des gaines, m'a certifié le Bulb. Mais avec les loupés, voilà que je parle comme vous à présent, qui dévorent tout, je commence à me faire des cheveux. Nous en avons pour des mois, mais l'espoir fait vivre, et notre ami en est tout ragaillard depuis quelque temps. Il souffre moins de nouveau mais, pourtant, il sait que de nouvelles régions de son immense corps sont atteintes.

— Quand sortirons-nous dans l'espace ?

— Pour le cloaque ? Nous attendrons un peu mais je voudrais prélever des échantillons de cette peau atteinte de pelade et aussi de ces parasites. Il y a peut-être quelque chose à faire...

— Nous allons affronter cette masse compacte de cadavres et de déchets de toute nature ?

— Il le faudra.

Son nouveau programme de recherche de Smile, la jeune femme ex-handicapée comme lui, était un fiasco, et l'ordinateur avoua son échec. Il n'existait aucune interconnexion entre les différentes données qu'il lui avait fait ingurgiter depuis qu'il avait retrouvé ses deux jambes, comme si cette Smile n'avait jamais existé.

— Isaie, dit-il un soir alors que le docteur se remplissait un grand verre d'alcool, si Smile avait été fabriquée de toutes pièces pour la publicité de ces synthétiseurs prothétiques ? Si ensuite on l'avait exhibée quelque temps avant de la faire passer à la trappe ? Peut-être qu'elle se balade dans le cimetière sidéral avec les autres cadavres ?

Isaie jeta un regard aux hublots où parfois apparaissait la tête d'un mort congelé depuis des générations. Le pire étaient les visages d'enfants ou de certains fœtus.

— Qu'allez-vous chercher encore ? Le synthétiseur le plus perfectionné ne peut quand même pas fournir un corps complet. Des membres, des organes, de la peau, des viscères... Mais pas une synthèse totale malgré leurs noms.

Visiblement Gus n'était pas convaincu et il alla visionner une fois de plus ce film où Smile apparaissait sans ses jambes, avec ses moignons qu'il examina en image fixe sans pouvoir déceler un truquage. Il alla jusqu'au bout, regardant la jeune femme marcher et sauter en exprimant un bonheur illuminé.

Mais il en rêva la nuit et se réveilla de méchante humeur. Chaque matin il examinait ses jambes dans une glace, essayait de distinguer le moindre signe de dégénérescence.

— Retournez au laboratoire, passez une radio, lui conseillait Isaie, apportez-moi les clichés.

Il finissait par s'y rendre, ramenait une douzaine de radiographies que le petit docteur examinait pendant de longues minutes avant de secouer la tête :

— Tout est parfait, vous vous rongez pour rien. Ne pensez plus à cette jeune femme, cette Smile. Elle a pu vivre centenaire comme mourir d'un cancer ou d'un accident de plongée dans le vide, si jamais elle a repris son ancien métier. Mais c'est vous qui pensez qu'elle a dû avoir les jambes gelées dans le vide.

— Oui, j'ai pu me tromper.

Suivant ce conseil, il essayait d'oublier Smile, mais ça ne durait guère. Thresa continuait de lui faire des yeux doux et il se sentait fléchir. Un jour il l'entraîna dans sa cabine pour une étreinte rapide mais en éprouva un grand remords à cause de son compagnon qui ne lui fit pourtant aucune réflexion.

— Et votre Lunik, où en êtes-vous ?

— Il est revenu vers la lucarne en formation, mais j'ignore si c'est parce que je le lui ai commandé ou par pure fantaisie. Il faudrait qu'il retourne vers le noyau de la Lune...

Les photographies de la Terre ne donnaient pas grand-chose, mais comparées à celles prises des années auparavant, elles dévoilaient des zones éclairées, dans le Pacifique notamment. Mais là-bas on ne devait pas voir le Soleil, juste une luminosité un peu éblouissante surtout pour des yeux qui, au cours des générations, avaient perdu l'habitude d'une telle clarté diurne.

— Et s'il existait un Lunik de rechange dans les soutes de ce S.A.S., lança un jour Isaie.

Gus le regarda bouche bée. Il s'était consacré à celui qui était déjà dans l'espace sans jamais se poser la question. Isaie eut un petit rire consterné comme s'il regrettait d'avoir trop parlé et aussi désorienté Gus.

— Oui, bien sûr, soliloqua Gus, comment imaginer que des gens ayant inventé l'Abominable Postulat auraient pu ne pas prendre toutes les précautions, réunir toutes les chances de poursuivre ce programme dément. Ce n'est pas un appareil très important donc facile à stocker...

— Écoutez, commença Isaie, ce n'est qu'une simple hypothèse de ma part. Vous avez tellement de travail, vous effectuez des recherches si nombreuses, que je crains de vous voir encore plus accablé si vous essayez de trouver ce satellite de réserve.

Gus s'approchait des pupitres, réfléchissait à voix haute :

— Serait-il stocké avec le matériel de rechange ? Peut-être

existe-t-il un magasin ne concernant que les applications matérielles de l'Abominable Postulat ?

Il pianota un peu au hasard pour obtenir une classification des stocks. Durant la guerre civile, certaines pièces de rechange avaient été emportées dans un camp ou dans l'autre, par exemple les scaphandres spatiaux se trouvaient dans les cryo-magasins.

Dans le dos de Gus, Isaie levait les yeux au plafond, s'injuriant mentalement d'avoir trop parlé.

## CHAPITRE XXII

Depuis l'émission de Radio-Lady, elle occupait cette petite loge dans le train-théâtre Universal qui séjournait à NYST pour plusieurs mois, avant de reprendre ses tournées dans les grandes stations de la Compagnie. Le régisseur était un ami de Mel Macdanet et un opposant à Hukoung en tant que contrôleur général de la Traction. Il avait de constantes difficultés avec ce service sur l'organisation des voyages, avait subi trop d'humiliations, longues attentes sur des voies de garage, refus de voies prioritaires, pour ne pas avoir contre le régent et sa clique une profonde animosité. Yeuse venait de découvrir le monde de la scène comme elle avait découvert la vie dans les trains d'ouvriers intérimaires. L'existence des acteurs était difficile, car aucun théâtre, depuis Lady Diana, ne pouvait séjourner plus de trois mois dans la même agglomération. L'ancienne patronne de la Compagnie se méfiait des « saltimbanques » et de certaines œuvres trop critiques envers la société ferroviaire.

— Nous sommes le théâtre officiel depuis cent cinquante ans. Bien entendu nous recevons un salaire important qui correspond en tout à dix mille calories par jour, mais nous sommes traités comme des moins que rien.

Yeuse devait avouer qu'en prenant la tête de la Panaméricaine elle avait complètement négligé la vie culturelle de la Concession, toujours dans la continuité de ce vieux réflexe des gouvernants qui estiment qu'il y a d'autres urgences.

— L'Universal est prestigieux, lui racontait le régisseur Giras qui dans la nuit, un soir de relâche, lui fit visiter l'immense train.

À chaque étape on regroupait les wagons des salles, la plus grande pouvant recevoir deux mille cinq cents spectateurs mais restait modulable pour un nombre plus petit. Il y avait deux autres

salles pour les pièces inédites et pour les troupes moins connues.

Mel vint la voir le lendemain, une fois la représentation terminée. Il avait dû sortir de son compartiment une fois ses parents endormis.

— L'Organisation est furieuse que tu sois partie et me fait surveiller. Je peux heureusement emprunter le couloir du wagon, passer chez des voisins que je connais bien, et depuis leur salle d'eau je saute sur un quai qu'ils n'auront pas l'idée de faire surveiller. Le Comité central n'a pas apprécié ta déclaration à Radio-Lady, mais que peut-il faire ? Maintenant il faut songer à cette émission de télévision sans plus tarder. La CANYST, paraît-il, commencerait à se bouger car des manifestations se sont produites devant son enclave et les blindés sont intervenus. Il y a eu des blessés et une cinquantaine de manifestants ont été arrêtés. Le président de la CANYST a protesté contre les violences de la répression. Le délégué panaméricain Strangh a dû, certainement la mort dans l'âme, porter la résolution à Hukoung. Autre chose, l'ancien adjoint à la synthèse scientifique, Reiner, a été suspendu de ses fonctions de réorganisateur de la Bibliothèque des *Instructions Ferroviaires*. On lui reprocherait ses liens avec les Rénovateurs du Soleil.

— Comme c'est étrange, dit Yeuse. Je me méfiais un peu de lui et j'avais tort. A-t-on des nouvelles de la Cross Station Rock que la Traction faisait déporter vers le Nord ?

— En définitive la station a été reconduite à son ancien emplacement pour calmer l'opinion publique, mais les voyageurs y vivent dans des conditions épouvantables. Nombre de wagons ont été détruits ou endommagés lorsqu'on a reconstitué les trains et, au retour, les verrières étaient brisées. Ils seraient en train de mourir de faim et surtout de froid.

Deux jours plus tard Mel vint la chercher pour la conduire dans un studio clandestin. Elle se retrouva dans un petit loco-car conduit par un inconnu, mais le garçon lui assura que toutes les mesures de sécurité avaient été prises.

— Les étudiants de l'UFAST organisent une manifestation monstre dans les quartiers résidentiels et toute la police de la Traction est sur les dents. Il n'y a plus un uniforme dans le coin.

Le studio se trouvait dans des wagons-entrepôts d'aliments pour le bétail conservés à une température de dix degrés. Tout de

suite l'odeur forte incommoda Yeuse, mais elle fit un effort pour refuser la nausée qui étreignait son estomac. Peut-être était-ce aussi l'appréhension de paraître en public.

Il y avait une dizaine de jeunes gens et filles dans le local où l'on avait installé des projecteurs et deux caméras. Au centre il y avait plusieurs sièges. On lui présenta les gens, tous des étudiants. Ils étaient visiblement très impressionnés mais aussi enchantés.

— Ne vous étonnez pas mais nous allons devoir enfiler des cagoules lorsque l'émission démarrera. Vous serez la seule à apparaître à visage découvert.

— Bien entendu, fit-elle.

Elle avait demandé une perruque brune puisque son apparence était quelque peu modifiée depuis sa vie clandestine. Elle fut conduite dans une petite loge qui lui était spécialement réservée, et passa de longues minutes à essayer de ressembler à la photographie officielle que les voyageurs de la Compagnie connaissaient bien.

— Je suis prête, dit-elle.

On l'installa dans un fauteuil de bois doré recouvert de velours rouge, ce qui la fit sourire en pensant à son bureau de présidente, très sobre, presque ordinaire.

— Nous avons tout le temps, mais pour que l'émission puisse être entièrement diffusée elle ne devrait pas dépasser trois quarts d'heure. Nous devons pirater le réseau numéro deux de la télévision officielle, et il nous serait impossible d'aller au-delà de cette durée sans prendre de gros risques.

— Je comprends très bien. Je m'efforcerai d'être concise.

La première question, lorsque l'enregistrement commença, fut pour expliquer les raisons de son éloignement du pouvoir et elle s'efforça de s'approcher au maximum de la vérité, racontant qu'elle avait voulu constater sur place, c'est-à-dire dans la Province Antarctique, les progrès néfastes du réchauffement. Pour la première fois une personnalité osait aborder ce problème crucial, et les étudiants en cagoule autour d'elle paraissaient statufiés par ses révélations.

— J'avais confié la régence à Hukoung au cas où je ne pourrais revenir de mon exploration. Je ne voulais engager personne dans cette aventure. J'espérais revenir ensuite reprendre mes fonctions. Mais très vite j'ai compris que je devrais me montrer prudente,

même en traversant d'autres Compagnies qui avaient reconnu le gouvernement de ce contrôleur général de la Traction. J'ai vécu clandestinement donc et je continue à vivre ainsi.

— Pouvez-vous prouver votre identité ? demanda l'une des filles au visage masqué.

— Je suis prête à tous les examens, à subir une spectrographie, une auragraphie sans parler des empreintes traditionnelles, digitales, vocales, etc.



## CHAPITRE XXIII

Kandin et Lien Rag escaladaient la plus haute des falaises avec pour but une sorte d'alvéole qui pouvait très bien être l'entrée d'une grotte. Ils utilisaient des cordages et des grappins que le marin manœuvrait avec un art merveilleux. Ils étaient à plus de trente mètres au-dessus de l'océan et pouvaient voir *Titan II* cachée dans l'anfractuosité d'un éperon, invisible de toutes parts sauf du ciel évidemment.

Cette falaise était constituée d'une matière friable par endroits. Ils tombaient sur des coulées de sable par exemple, qui auraient pu les emporter dans le vide. Il suffisait de déplacer une pierre pour qu'il s'écoule, libérant une cavité profonde, parfois assez grande pour qu'un homme puisse s'y engager en rampant.

— Je pense, fit Lien Rag un peu haletant alors qu'il venait de se hisser à la hauteur de son marin, que là-haut ces trous que nous avons repérés ont la même origine.

— Je ne sais plus où balancer mon grappin, répondait le marin qui devait s'encorder solidement pour prendre la position adéquate, c'est-à-dire qu'il s'écartait de la paroi, les jambes tendues à l'horizontale pour faire tourner son crochet aussi haut que possible et en direction du point qui lui paraissait le plus sûr.

Une fois sur trois, en tirant ensuite sur la corde, il détachait un fragment de rocher et du sable s'écoulait sans fin comme une cataracte. À croire que toute la falaise en était remplie et ne présentait qu'une façade truquée.

— Et ensuite on irait chercher l'huile chez ces cinglés ? Il faudra transporter des containers énormes, faire combien d'allées et venues pour remplir nos soutes ? C'est quand même risqué, vous savez ? Et je n'aurais jamais dû vous accompagner dans cette folie.

— C'est vrai, répondit Lien, mais vous êtes là et moi aussi.

Ils reprenaient leur lente escalade suivie depuis le pont de la vedette par des regards anxieux. Par moments Ann Suba trouvait si insupportable psychologiquement le spectacle de ces deux hommes agrippés à la paroi, qu'elle rentrait dans la vedette et n'osait plus en ressortir, attendant le cri qui lui annoncerait la chute de l'un d'eux. Dans la timonerie elle finissait par retrouver son sang-froid et rejoignait les autres. Il fallait surveiller l'océan, de crainte que les pirogues à balancier ne passent au large. Même si l'endroit était tabou, peut-être que les habitants de l'île pouvaient tout de même jeter un regard dans cette direction, et apercevoir quelque chose de suspect bien que le bateau soit parfaitement dissimulé.

— Il faut démonter l'autre hélice, dit-elle. Ne perdons pas de temps.

De mauvaise grâce, les deux matelots obéirent. Ils n'étaient pas très emballés par la perspective de se mettre à l'eau, mais à cet endroit une montagne sous-marine de corail permettait de ne pas s'immerger totalement.

Kandin venait d'assurer le grappin mais avait quelques doutes et se suspendait presque dans le vide, soutenu cependant par une courroie de cuir accrochée à un piton enfoncé dans une roche dure.

— J'y vais... Il n'est accroché que par une griffe, mais je pense qu'il tiendra.

Jusqu'à ce qu'il parvienne à l'espèce de corniche ce fut très angoissant pour Lien Rag. Kandin avait pris un risque énorme et quand il le rejoignit il lui en fit le reproche.

— J'ai hâte d'en finir, vous savez, et de ne plus être collé à cette falaise. Du large on est visible comme le nez au milieu du visage. L'espèce de trou est à notre portée, désormais.

Cette fois, il commençait de se fatiguer, il lui fallut trois essais avant que le crampon ne croche quatre mètres au-dessus d'eux. Chaque fois l'acier faisait un bruit épouvantable de cloches, mais ce son ne paraissait pas franchir les sommets rocheux.

— Cette fois nous y sommes, soupira Lien Rag quand il se hissa dans le trou en basculant sur son ventre.

Kandin était déjà enfoncé de plusieurs mètres.

— Faudra ramper, annonça-t-il. Il y a de la merde de goélands. Attention, il y en a de la fraîche.

— On n'en a pas vu tout au long de l'escalade.

— On a dû les effrayer.

Il leur fallut nettoyer le guano devant eux pour avancer sans même pouvoir se mettre à quatre pattes.

— À mon avis on se trompe. Faut grimper tout en haut pour trouver un passage... Mais c'est quoi, ça ?

On y voyait assez bien, car plusieurs autres trous apportaient la lumière du jour. Ça, c'était une claie en bambous qui fermait la grotte, une claie en forme de grille avec des barreaux verticaux et horizontaux liés avec du sisal.

— Des hommes l'ont fabriquée, pour empêcher les oiseaux d'aller plus loin, dit Lien Rag. Il n'y passerait même pas un petit nouveau-né de goéland.

— Ça doit pouvoir s'ouvrir. Non, c'est scellé avec la même résine qui paralysait nos hélices.

Avec son coutelas Kandin réussit à trancher les bambous horizontaux et bascula la herse. Ils purent alors avancer à quatre pattes avant de se redresser peu à peu. Mais Kandin dut garder la tête entre ses épaules pour ne pas cogner le plafond de la grotte.

— À quoi pouvaient bien servir ces passages ? Cette grille date de longtemps. Vous avez vu les bambous comme ils sont vieux ?

— Ne parlez pas si fort, on ne sait jamais.

Un courant d'air assez fort paraissait venir de la mer pour se diriger devant eux.

— L'aération continue, quoi, ricanait Kandin à mi-voix. Ça ne sent pas le renfermé.

Plus loin l'obscurité se faisait et Lien Rag alluma sa torche électrique pour éclairer leur marche. Kandin découvrit une sorte de salle sur leur droite et lorsque la lumière la sortit de sa nuit, ils aperçurent les troncs d'arbres.

— Non, ce sont des pirogues, dit Lien. De très vieilles pirogues... Mais encore capables de naviguer.

— Pourquoi sont-elles ici aussi haut au-dessus du niveau de l'océan ? Les Christmasiens pensaient-ils qu'avec la débâcle l'eau pourrait monter jusqu'ici ?

— Peut-être... Ces pirogues paraissent avoir été vernies.

— Avec la fameuse résine pour les rendre imperméables ? Les troncs qu'ils utilisent sont peut-être poreux.

La torche éclairait l'intérieur creusé avec des instruments primitifs, peut-être même par des fers portés au rouge, car on pouvait relever de toutes petites traînées noires oubliées par les outils de ponçage.

— Il y en a une vingtaine, compta Kandin.

— Continuons. On doit pouvoir sortir et découvrir le village de ces gens-là, peut-être les magasins où ils conservent l'huile de coprah.

Ils suivirent une galerie jusqu'à une petite salle où se trouvaient d'autres pirogues. Lien Rag voulait continuer, mais Kandin alla jeter un coup d'œil et il l'entendit s'exclamer :

— Venez voir, c'est pas du tout banal !

## CHAPITRE XXIV

C'était dans les plaines de glace du petit cercle polaire, loin des réseaux et des fermes d'élevage ou de culture que Floa Sadon, P.-D.G. de la Transeuropéenne, avait donné rendez-vous à Kurts le pirate. Elle venait seule à bord d'un silico-car, ces véhicules merveilleux que fabriquait la Compagnie de la Banquise jadis, avant la débâcle.

La fabuleuse locomotive-Dieu stationnait là et malgré elle la jeune femme était toujours impressionnée dès qu'elle l'apercevait. Elle immobilisa son silico à quelques mètres du mufle inquiétant de la machine dont l'avant, avec ses projecteurs et sa herse contre les congères ressemblait à une tête de mort. D'ailleurs c'était Kurts qui l'avait voulu ainsi pour impressionner ses victimes.

Elle le vit venir sanglé dans une combinaison noire et frissonna de plaisir anticipé, fixant son ventre musclé où le sexe formait une masse dure.

Il pénétra dans le silico, dégrafa sa combinaison et la regarda sans sourire :

— Je veux que tu aides Yeuse à retrouver sa place de P.-D.G... J'ai appris que tu l'avais retenue prisonnière, qu'elle avait dû s'évader, rejoindre clandestinement la Panaméricaine. Ton délégué à la CANYST, Fontil, a des réticences ? Tu vas lui télégraphier de voter en faveur de Yeuse, de tout faire pour que ses collègues exigent que cet usurpateur s'en aille et qu'elle revienne.

Ainsi interpellée, alors qu'elle n'était que lascivité, elle se raidit et parut sur le point de griffer et de mordre. Peut-être l'agressait-il pour la voir ainsi, prenant ensuite un plaisir sadique à la maîtriser, à la mater pour la soumettre à ses désirs ?

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi !

Il la regarda fixement tandis qu'elle continuait de hurler, libérant sa déception amère et les ressentiments qu'elle éprouvait envers lui. Quand elle se retrouvait repue, assouvie, elle ne supportait pas de se souvenir de ce qu'ils avaient fait ensemble, mais au bout de quelques jours elle rêvait de lui, de son corps, de son sexe. Elle devenait obsédée et ses crises de méchante humeur ne découlaient que de cette frustration. Parfois il la faisait attendre des semaines pour un rendez-vous. S'il y venait, il refusait de la prendre dans ses bras, la cinglait d'injures, la traitait comme une moins que rien. Elle finissait par se traîner à ses genoux, par prendre dans ses bras ses cuisses gainées de cuir moulant ses muscles, mordant dans son bas-ventre avec furie.

— Je ne veux pas d'une Yeuse P.-D.G. ! cria-t-elle.

Il la regardait mais cette fois elle ne voulait pas céder. Yeuse l'avait trahie. Elle la retenait dans son palais pour la soumettre à ses caprices, ses désirs sexuels. Autrefois elles avaient été très intimes, très amoureuses l'une de l'autre, mais seulement sur le plan physique. Lorsque Yeuse lui avait demandé asile, elle avait cru renouer avec ces heures délicieuses, mais l'autre l'avait repoussée jusqu'à cette fameuse nuit où elle avait accepté ses avances. Yeuse lui avait fait perdre la tête, pendant qu'un commando de Rénovateurs pénétrait dans son palais présidentiel et s'emparait d'elle. On avait fini par la libérer après avoir obtenu d'elle des signatures compromettantes. Yeuse avait disparu avant qu'on la signale en Panaméricaine. Elle avait ordonné à Fontil de se montrer intransigeant, de refuser toute restauration de la P.-D.G. déchue.

— Si tu ne veux pas, j'irai moi-même là-bas pour l'aider, dit Kurts. Je quitterai définitivement la Transeuropéenne et tu ne me reverras plus.

— Les accords avec Hukoung nous sont profitables... Nous recevons des vivres, des produits énergétiques. Yeuse refusera de nous aider, pensera d'abord à ses Panaméricains. Si l'approvisionnement s'interrompt, ce sera la catastrophe ici, les manifestations, les soulèvements, la guerre civile.

— Depuis vingt ans cette guerre civile existe sous une forme larvée parce que tu n'as pas su diriger la Compagnie. Tu es une incapable, ambitieuse par-dessus le marché. Tu m'as demandé de ruiner les plus gros actionnaires qui s'opposaient aux réformes, je

l'ai fait. J'en ai attaqué déjà quatre dans leurs oasis artificielles où ils menaient une vie de félicité. Mais je ne veux plus continuer car tu ne fais aucune réforme. Tu t'appropries un peu plus de pouvoir en rachetant leurs actions à vil prix. Comme ils sont sans le sou, tu les exploites, mais ton peuple tu l'oublies. Tu n'as pas fait la paix avec la Sibérienne malgré les propositions du maréchal Sofi. Tu pourrais t'approvisionner en Africana avec tout cet argent au lieu d'acheter des actions, mais tu es trop égoïste pour le faire.

— Tais-toi, tu dis n'importe quoi ! hurla-t-elle. Je vais te faire arrêter, je vais envoyer la flotte, toute la flotte contre toi et on finira par te détruire.

Il haussa les épaules, referma le haut de sa combinaison et se dirigea vers le sas.

— Fous le camp ! Fous le camp rejoindre ton avorton de fils et cette chèvre-garou que tu dois baiser à longueur de journée, quand tu ne trouves pas de putain ! Tu crois que je ne le sais pas que tu te l'envoies sans arrêt, parce que tu es un monstre qui aime les accouplements anormaux et...

Il n'était plus dans le silico, il marchait sur la voie en direction de sa prodigieuse machine. Elle pensa que s'il le voulait il l'écraserait comme une boule de neige. Elle n'aurait même pas le temps de s'enfuir, ni son moteur assez de puissance pour lui échapper.

Soudain elle se précipita au-dehors, sentit la morsure du froid polaire et remonta les fermetures de sa Symmons avant de courir vers Kurts qui atteignait son échelle latérale.

— Salaud ! cria-t-elle sans même se rendre compte qu'il ne pouvait l'entendre, puisqu'elle parlait dans sa radio personnelle. Salaud, tu le regretteras !

Il ne se retournait pas. Elle atteignit l'échelle et arriva juste comme la porte du sas coulissait pour se refermer. Elle tambourina de ses poings et il daigna regarder par le hublot.

— Tout ce que tu voudras, mais pas Yeuse. Je t'en supplie, pas Yeuse qui m'a humiliée. Je ne pourrais jamais accepter qu'elle redevienne la présidente de la plus puissante Compagnie. Elle réussit trop bien, elle est populaire là-bas.

Il la regardait toujours, sans sourire, comme s'il lisait sur ses lèvres.

— Tu veux que je me dénude là sur la glace et que j'attende que tu viennes me chercher ? Que veux-tu ?

Elle commençait d'ouvrir sa combinaison pour qu'il découvre sa nudité en dessous.

— Pour te complaire j'ai maigri de vingt kilos en me privant atrocement, en crevant de faim. Que veux-tu que je fasse d'autre ?

Il voyait apparaître ses seins que le froid bleuissait et elle fut certaine qu'il n'ouvrirait pas le sas. Alors elle gémit :

— D'accord, je demanderai à Fontil d'aider Yeuse, de demander une réunion d'urgence à la CANYST. Tu es content ? C'est bien cela que tu voulais, espèce de salaud ! Mon tendre salaud...



## CHAPITRE XXV

Lorsque Ladira avait appris que Liensun et son ami avaient retenu des chambres dans un traintel important du centre de la station, elle avait éprouvé une grande frayeur, avait même failli fuir China Voksal, de crainte que la colère des bonzes ne retombe sur elle.

À peine les deux garçons se trouvaient-ils installés dans ce palace depuis vingt-quatre heures que la police privée des bonzes, envoyée par Tharbin, venait les arracher à leurs confortables compartiments, les poussait sans ménagements dans un loco-fourgon, pour les emmener en banlieue dans une série de trains-entrepôts sévèrement surveillés.

Enchaînés dans un wagon de marchandises sans eau ni de quoi manger, ils durent attendre vingt-quatre heures avant d'en être extraits pour être poussés à coups de crosse de fusil vers un wagon-bureau où attendait un gros homme au regard curieux, Tharbin le chef des bonzes.

— Vous devez un moteur de quatre cents chevaux à la confrérie, dit-il sans préambule, et d'autres matériels. Mon prédécesseur Shin, qui vous a fait confiance, en a beaucoup souffert, ce qui a peut-être hâté la fin de ses jours. Venez-vous pour rembourser ?

— Je suis le seul responsable de cette affaire, dit Liensun. Mon ami est innocent. Mais si je suis revenu, c'est mandaté par le Président Kid, ex-P.-D.G. de la Compagnie de la Banquise.

— La Banquise n'existe plus et le Kid est mort.

— Croyez-le, répliqua Liensun sans se démonter, et vous serez d'ici quelque temps dévoré par cet avorton. Il est en train de se constituer une flotte importante de cargos pour reprendre ses activités économiques, et surtout maintenir en sa possession la

Concession du Pacifique. Il interdira aux autres Compagnies d'y naviguer et aura l'exclusivité du commerce, selon les lois en vigueur de la CANYST.

Tharbin resta près d'une minute silencieux. Son visage ne trahissait aucune émotion mais Liensun savait que le coup était rude pour les frères bonzes. Incapables de vérifier ses affirmations, ils devraient cependant en tenir compte.

— La CANYST ne concerne que l'établissement des réseaux ferrés.

— Croyez-vous qu'elle se contentera de ce rôle quand la moitié de la planète sera libre des glaces ? Il faudra bien une autorité internationale pour régler les conflits. Pourquoi pas la CANYST ?

— Que venez-vous faire ?

— Négocier. Le Kid vous permettrait d'installer un port sur l'inlandsis, là où le chenal qui est en train de creuser la banquise parviendra d'ici une paire de mois.

Lafitte admirait en spécialiste le travail de Liensun qui mentait sans le moindre trouble, mais savait utiliser des éléments réels pour étayer ses inventions.

— Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ? D'où venez-vous ?

— De chez le Kid qui désormais s'est installé sur une île, celle de son fameux volcan Titan. Il a envoyé des expéditions à la recherche de cargos autrefois prisonniers de la banquise. Il a construit deux vedettes rapides puissamment armées. Votre Guido Asmar vous indiquera ce dont il s'agit. C'est un cargo, le *Princess*, qui nous a déposés au cul-de-sac du chenal dont je vous parlais. Le Kid possède un charbonnier également et ses expéditions ont retrouvé un pétrolier. Enfin, pour conclure, je vous révélerai que son principal associé est Lien Rag. Je suppose que vous avez entendu parler de lui ?

— Ce Lien Rag a disparu depuis dix-sept ou dix-huit ans.

— Il est revenu et organise la flotte du Kid. Ce dernier peut livrer de l'huile, des huiles de toute nature en échange de certains matériaux. Je suis venu pour conclure des marchés et sur mes commissions je suis prêt à rembourser mes dettes, intérêts compris.

Le gros bonze le regardait fixement mais il était impossible de démonter l'argumentation de Liensun. Lafitte passait un excellent moment. Cet affrontement psychologique lui rappelait des parties

de poker auxquelles il avait été mêlé. Il était désormais sûr que Liensun allait gagner parce que son ami et complice était animé par une force extraordinaire, celle d'une revanche à prendre. Pour combattre le Kid il était prêt à tout, même au pire.

— Des matériaux, lesquels ?

— Aluminium, matériaux composites, unités de production de résine bactérienne, vivres, farine, riz, viandes, sucre...

— Vous avez des lettres accréditives ?

— Demandez à vos sbires qui nous ont fouillés. Tout est signé de la main du Kid.

Il n'y avait eu qu'une lettre sur une banque de China Voksal où le Kid possédait des réserves, mais Liensun avait contrefait sa signature pour parapher d'autres missives. Si bien qu'il pouvait prétendre, sinon au titre d'ambassadeur, du moins de chargé des affaires économiques de la Société du Pacifique.

— La Société du Pacifique c'est la raison sociale des nouvelles activités du Kid.

Tharbin avait les lettres dans un tiroir et les sortit pour les examiner une fois de plus.

## CHAPITRE XXVI

Anton et Krina réussirent une excellente opération avec l'huile de manchot raffinée. Ils avaient tout vendu pour cent cinquante onces d'or. Vingt mille litres et, dans un petit wagon-citerne de location, ils ramenèrent dix mille litres pour le dirigeable et pour la colonie, dix mille litres d'huile de phoque achetée à bas prix. Le bénéfice était de cent onces environ. Ils pouvaient continuer à se procurer des vivres et des matériaux.

Anduen reprit l'air avec ces nouveaux chiffres qui rassureraient le Collectif d'administration. Il espérait que de la sorte le lancement du deuxième dirigeable, plus puissant, serait activé. Il ne le disait pas mais il souhaitait en devenir le commandant.

Lorsque le *Julius* ne fut plus qu'un point dans le ciel, Songe rentra dans le wagon d'habitation pour remettre de l'ordre. Désormais elle avait un autre compagnon, un nommé Tibercey, qui se chargerait de l'entretien de Krill Station et surtout de la pêche des crevettes. Anton allait rapporter un nouveau filet de Markett Station.

Songe les attendait un soir mais ils n'arrivèrent qu'au milieu de la nuit, avec le vieux wagon à moteur en partie déchiqueté par une explosion.

— Une grenade. Nous avons été attaqués sur le réseau principal et nous avons dû rebrousser chemin jusqu'à une petite station où le chef a appelé une draisine de la police ferroviaire. Celle-ci nous a escortés jusqu'à l'embranchement avec notre ligne privée. Nous avons dû, pour fuir et occuper ces pirates, nous délester de sacs de farine, de quartiers de viande. Par chance les matériaux les plus rares sont sauvés. Mais c'est une perte de dix onces d'or qu'il va falloir enregistrer. Le Collectif risque de ne pas nous croire.

Krina avait été blessée à l'épaule par un éclat de grenade et on l'avait soignée dans la petite station où ils s'étaient réfugiés. Anton avait été brûlé au visage mais rien de grave.

— Nous devons nous armer. Il faut aussi acheter un autre véhicule. Une locomotive et au moins deux wagons. En location-vente, mais il faudra au moins verser quarante onces et prévoir des mensualités d'une dizaine d'onces.

— Il faut l'accord des Échafaudages, décida Songe. Sans eux nous ne pouvons engager une telle dépense.

— Mais nous avons un trésor de guerre de près de cent onces.

— Nous n'avons pas l'autonomie financière. Je sais que c'est gênant. Il faudra que je retourne là-bas pour en discuter avec le Collectif. De tels accidents peuvent se reproduire. Peut-être pas dus à des pirates mais à la fatalité...

— Ils possédaient une locomotive rapide et un wagon. Il nous faut aussi des armes. Cette fois je n'ai pas envie de me laisser faire.

Il fut décidé qu'on ferait réparer le wagon automoteur, et qu'en attendant on louerait une loco ancienne et deux wagons de marchandises pas trop importants.

C'est alors que la pêche du krill commença de donner vraiment et Tibericy en retirait jusqu'à deux cents kilos de leur lac privé.

— On peut encore l'agrandir à coups d'explosifs. Il faut de la lumière à ces crustacés. Nous pourrions atteindre la tonne chaque semaine, ce qui assurerait largement les frais de fonctionnement de ce comptoir. Il y aurait même du boni.

— Voilà l'indépendance que je cherchais, fit Songe, enthousiaste.

Elle put entrer en relation radio avec Ladira, la libraire qui une fois par semaine se rendait à son émetteur clandestin en dehors de la station. Elle apprit que Liensun venu à China Voksal avait disparu, certainement capturé par les bonzes.

— Je suis très inquiète, ajouta Ladira. Il est fort possible qu'ils le fassent disparaître à jamais.

— Vous avez prévenu les Échafaudages ?

— Oui, mais que peuvent-ils faire ? Anduen est bien arrivé et le nouveau dirigeable est presque terminé. Ils ont quelques petits ennuis avec les moteurs.

— Charlster ?

— Toujours chez les bonzes. Je vais essayer de le faire intervenir pour sauver notre ami et son compagnon, un certain Lafitte.

— Je le connais, dit Songe.

Elle n'en gardait pas un bon souvenir, sinon celui d'un garçon froid, calculateur et ambitieux.

— J'envoie vos messages ce soir même, mais la réponse ne sera disponible que la semaine prochaine.

Le soir elle se couchait épuisée et mélancolique. Elle envisageait de remplacer Krina à Markett Station, mais cette fille et Anton paraissaient s'entendre très bien, et même un peu plus, si bien qu'elle n'osait pas les séparer. Quant à Tibercey, il excellait trop dans la pêche au krill pour qu'on l'envoie ailleurs.

Ce soir-là elle rêvassa de Liensun. Elle aurait aimé l'aider, voler à son secours. Il avait un beau visage, mais les autres filles se méfiaient de lui, affirmaient qu'il ne fréquentait que les femmes plus âgées, et qu'il se montrait un amoureux exigeant. Que voulaient-elles dire par là ? se demandait-elle, troublée.

## CHAPITRE XXVII

La diffusion pirate de l'émission télévisée fut une réussite, même si les deux dernières minutes furent supprimées par l'intervention des techniciens de la télévision officielle surveillés par la police de la Traction.

Mel apporta les nouvelles le lendemain matin, alors que Yeuse dormait encore. Il se glissa dans sa couchette et la prit dans ses bras pour murmurer à son oreille :

— C'est un succès énorme. Les téléspectateurs de l'autre réseau ont vite appris qu'il se passait quelque chose sur le second et l'audience a été formidable. De quoi pulvériser tous les records. On ne parle que de ça dans le tramway, sur les quais, les cafétérias. Je suis allé prendre deux cafés dans deux cafétérias différentes, rien que pour entendre les gens.

— Mais plus sérieusement, que pensent-ils ?

— Que tu dois revenir. Que le réchauffement est un grave problème et qu'il faut étudier des refuges dans les Rocheuses ainsi que les moyens de s'y rendre. Le Comité central de l'Organisation est très discret mais ils répandent le bruit que tu es complice de Hukoung, à cause de cette histoire de réchauffement précisément. Il y a aussi un autre bruit, une rumeur mais c'est de la bêtise.

— Dis toujours.

— On dit que les Aiguilleurs t'auraient confié une mission quand tu es partie dans l'Antarctique, et que c'est pour l'accomplir que tu as confié le pouvoir à ce contrôleur général de la Traction, mais de toute façon il n'y aura personne pour ajouter foi à ces deux ragots. C'était à prévoir.

Yeuse souriait mais essayait de cacher son embarras. L'histoire des Aiguilleurs était vraie. Palaga, le Maître Suprême l'avait

supplée de retrouver Lien Rag qui venait de débarquer à Concrete Station, terminus de la Voie Oblique, de retour de ce fameux satellite géant qui conditionnait le climat de la Terre depuis si longtemps. Il lui avait expliqué le système de l'Abominable Postulat, l'avait convaincue qu'un réchauffement brutal serait catastrophique. Qu'il existait un moyen de le ralentir à condition qu'un homme dévoué retourne dans l'espace pour réanimer les fonctions de ce satellite.

— Tout est prêt pour un prochain retour au pouvoir, lui disait Mel. Il va y avoir d'énormes manifestations de soutien, peut-être même que le peuple va essayer de s'emparer du train présidentiel et du train des assemblées générales. La Commission de surveillance s'est réunie d'urgence, paraît-il, mais pas dans cette station. On ignore où. Chose curieuse, les Aiguilleurs ne se montrent pas, ne font aucune déclaration, comme s'ils étaient ravis de ce qui se passe. C'est ennuyeux à cause de cette rumeur dont je viens de vous entretenir.

Elle se leva à la grande déception du garçon, enfila une robe de chambre.

— Tout dépendra de la CANYST en fait. Il faut que ce soit légal. Je ne veux pas que les gens risquent leur vie pour moi et aillent se faire tuer en voulant s'emparer de ces trains-là. Je préférerais retourner à l'anonymat et même quitter cette Compagnie.

— Vous ne pouvez plus faire marche arrière. Le mouvement est enclenché et l'Organisation elle-même est dépassée. La preuve, ces rumeurs qu'elle diffuse. Ils ne savent plus comment reprendre la tête de la révolte. Les étudiants de plusieurs universités ont demandé à ce qu'une fédération soit créée pour unir toutes les luttes.

Le régisseur Giras frappa à sa porte et Mel se hâta de se lever et de se rhabiller derrière un paravent.

— C'était merveilleux, ma chère amie, et tout le monde est ravi. J'ai encore eu des auteurs, des acteurs au téléphone, et ils ne parlent que de l'émission d'hier au soir et se félicitent de l'avoir vue. Ils ne pensent même plus à leurs contrats. Vous vous rendez compte ?

Toute la journée elle reçut ainsi, par le régisseur et Mel, des témoignages de la fièvre qui s'emparait des voyageurs et le soir même, alors qu'on représentait une pièce classique du répertoire,



un des acteurs à la fin du premier acte passa de l'autre côté du rideau :

— Mes camarades et moi, ainsi que le metteur en scène, avons décidé de jouer ce soir pour notre illustre présidente générale, Yeuse Semper, dont nous souhaitons le retour à la tête de la Compagnie Panaméricaine.

Le régisseur accourut, frémissant :

— Vous vous rendez compte ? Les gens se sont levés pour applaudir longuement en criant, et les flics de service, dans la grande salle, ont préféré sortir. Par contre les pompiers qui appartiennent aussi à la Traction ont applaudi.

Mais ce fut le lendemain que Mel apporta la nouvelle la plus inattendue, la plus folle :

— Le délégué transeuropéen Fontil a demandé que la CANYST se réunisse d'urgence pour examiner la situation actuelle de la Panaméricaine, et prendre une décision sur un éventuel retour de l'ancienne présidente. On dit qu'il a reçu cet ordre de la Transeuropéenne dans un message signé Floa Sadon.

## CHAPITRE XXVIII

Il y avait une quinzaine de pirogues dans cette nouvelle salle, mais alignées les unes à côté des autres et non entassées, et lorsque Lien Rag se pencha, il vit un homme allongé dans un liquide ambré. Un cadavre maintenu par des sangles dans le fond de la pirogue pour ne pas remonter à la surface.

— Ça sent drôle, comme s'il y avait un fruit trop mûr.

Lien Rag s'inclina davantage et plongea son index dans le liquide, le frotta contre son pouce et regarda Kandin :

— C'est de l'huile, de l'huile de coprah très certainement. Je n'en ai jamais vu mais l'odeur me prouve qu'il s'agit d'une huile végétale. Il y a longtemps on m'a présenté de l'huile d'oléagineux cultivés sous serre.

Kandin en prit dans le creux de sa main et la laissa s'écouler. Les gouttes tombèrent au ralenti et creusèrent des sillons circulaires à la surface. Le mort était intact, le visage serein, les mains croisées sur la poitrine avec un chapelet enroulé entre les doigts.

— Elle est de bonne qualité... Vous croyez qu'on pourrait...

— Je le pense, dit Lien Rag.

Avec son pan de main il mesurait la pirogue en longueur, largeur et profondeur, faisait un calcul rapide.

— Il doit y avoir quinze cents à dix-huit cents litres d'huile dans chaque pirogue. Bien sûr, comme elle est fluide, nos moteurs en consommeront un peu plus, peut-être trente pour cent, mais il y a ici de quoi remplir largement nos soutes. Et au lieu de retourner vers l'ouest nous pourrions poursuivre vers l'est.

— Ça vous tient encore, après toutes ces histoires, grommela Kandin. Comment allons-nous faire ?

— On va retourner vers l'entrée de la grotte et avertir les nôtres.

Avec une corde on hissera de petits containers.

— Ça va demander du temps.

— On n'a rien sans rien, répondit Lien Rag souriant, mais vous imaginez tout ce coprah pressé dans des moulins uniquement pour conserver leurs morts ? C'est une jolie coutume mais qui exige des plantations de cocotiers importantes, toute une main-d'œuvre.

Kandin sursauta, se retourna comme effrayé :

— Mais alors, l'endroit n'est pas tabou ? Qui vient apporter les corps, l'huile, les pirogues ?

— Le révérend Fatouah. Mais pas seul.

— Il avait des sous-fifres avec lui. Il appelait ces adjoints des vicaires...

— Ils doivent être seuls autorisés à venir ici. Il va falloir faire vite. Imaginez qu'il y ait un mort au village ?

En même temps il eut la même pensée que Kandin. Il y avait eu un mort, l'homme, le nageur sous-marin qui l'avait attaqué et qu'il avait tué d'un coup de couteau.

— Vous croyez qu'ils ne l'ont pas encore trempé dans l'huile ?

— Je l'ignore. En tout cas il va falloir nous méfier. Le révérend ou ses vicaires pourraient aller jusqu'au bout de la galerie, se rendre compte que la herse de bambous a été ouverte.

Ils retournèrent sur leurs pas. Tout en marchant puis en rampant, Kandin se posait des questions à voix haute sur des cadavres qui, une fois privés d'huile, pouvaient entrer en putréfaction.

— Ceux que nous avons vus doivent être dans leur bain depuis pas mal de temps, mais il doit exister d'autres salles avec d'autres pirogues.

Ils atteignirent la herse puis l'air libre. Liensun rédigea un message qu'il envoya au bout de leur plus longue corde. Ils durent en attacher une autre pour atteindre le pont du navire où Ann Suba reçut le mot et fit signe qu'elle avait compris.

On attacha à leur filin quatre containers d'une vingtaine de litres chacun.

— Faudra puiser partout, dit Kandin. Comme ça si le révérend vient avec un autre macchabée, il ne se doutera de rien. Faudrait un entonnoir et une casserole. Non, une écope serait le mieux. Chaque fois on descendra quatre-vingts litres. Ça représente dans les cent

voyages pour remplir les soutes. On aura besoin de se reposer et d'avaler quelque chose.

— D'accord, j'enverrai un autre message.

— Si possible une nourriture qui n'ait rien à voir avec la friture, par exemple, ou une salade, hein ?

Ils remontèrent d'autres containers avec un entonnoir et une écope, et retournèrent dans le sanctuaire où reposaient les quinze corps dans les pirogues remplies d'huile. Kandin découvrit le corps d'une très jeune fille et décida qu'on commencerait par un vieux bonhomme aux cheveux blancs, dont la bouche édentée béait sous la couche ocre.

— Il a dû en avaler des litres, celui-là.

Lien Rag transporta ses deux premiers containers qu'il descendit avec précaution, et comme il revenait il croisa au plus étroit Kandin avec deux autres.

— C'est pas très large, hein ? On va user nos corps avec toutes ces allées et venues.

Mais en arrivant dans la partie la plus évasée Lien Rag se figea. Un bruit de cloche lui parvenait.

## CHAPITRE XXIX

En quelques heures, leur situation s'améliora comme par miracle. De leur geôle, dans cet entrepôt glacial et lointain, ils se retrouvèrent dans une suite de compartiments très confortables dans la banlieue de China Voksal.

— Vous voyez, fit Liensun enchanté, mon plan est en train de réussir. Ces gens-là sont en train de passer aux profits et pertes les désagréments que je leur ai causés. Nous n'avons plus qu'à attendre une nouvelle entrevue et à jouer serré. Nous pouvons leur être fort utiles dans un avenir immédiat.

— Vous croyez qu'ils ont gobé cette description d'un Président Kid en train de s'emparer de tout le Pacifique, pour y reconstruire une Compagnie encore plus puissante que celle de la Banquise ?

— Mais bien entendu. Le Kid a réussi une première fois, pourquoi pas deux ? Le réchauffement est une catastrophe naturelle, pas une erreur de sa part. Ces gens-là songeaient à une flotte de commerce et peut-être même à une flotte de guerre. Et le Kid a pris une telle avance qu'ils doivent réviser leurs plans.

— Croyez-vous qu'ils aient des atouts ? Qu'ils aient découvert d'anciens navires de guerre, par exemple, dans cette ancienne base américaine des Philippines ?

Liensun ne le pensait pas, mais sachant Lafitte uniquement passionné par ce sujet il ne voulait pas le décevoir.

Le lendemain Tharbin vint les voir dans leur suite, s'enquit de leurs désirs. Il apportait des boissons, des nourritures très rares, se montrait plein d'affabilité. Mais une fois assis en face d'eux, un verre à la main, il n'hésita pas à engager la conversation la plus sérieuse :

— Le Kid vous a promis une commission sur les échanges ? Quel

pourcentage vous accorde-t-il ?

— Dix, fit Liensun.

— Je vous en propose vingt au nom du Consortium que je dirige et qui regroupe tous nos frères bonzes. Nous avons décidé de l'appeler Consortium pour un Avenir Radieux.

— C'est très beau, très poétique, fit Liensun sans qu'on sache s'il était ironique ou non. Et sans vous compromettre vous envisagez par cette raison sociale les futures transformations climatiques de notre planète.

— C'est exactement ce que nous voulions, fit Tharbin très satisfait de lui-même. Vous aurez vingt pour cent et vous dirigerez une nouvelle Compagnie.

— Maritime ?

Tharbin fit une moue désenchantée :

— Nous ne pouvons rattraper le retard pris sur le Président Kid, aussi nous avons opéré une révision, ô combien déchirante, de nos objectifs. Pendant quarante-huit heures nous avons tenu conseil et nous avons pris la décision de créer une flotte aérienne. De gros dirigeables, de très gros dirigeables qui pourront transporter un fret important. Moins important que celui d'un cargo, bien sûr, mais plus rapidement et n'importe où.

Liensun allait laisser éclater sa satisfaction lorsqu'il pensa à son ami Lafitte et le regarda du coin de l'œil. Le garçon, effondré au milieu de ses rêves détruits, faisait peine à voir.

— Nous avons imaginé une flotte concurrente pouvant rivaliser avec celle du Kid. Nous voulions retrouver d'anciens navires de guerre dans une base militaire d'autrefois. Mon ami, ici présent, possède des renseignements sensationnels sur les navires anciens.

— Mais, fit Tharbin, nous poursuivrons l'étude de ce projet avec un autre spécialiste...

— Guido Asmar ?

— Vous êtes bien renseigné, apprécia le chef du Consortium. Votre ami trouvera un bureau d'études et toutes les facilités pour poursuivre son projet. Il va de soi que d'ici quelque temps nous devons également combattre le Kid sur la mer. Mais quand nous aurons la suprématie dans les airs...

— Qu'en pensez-vous ? demanda Liensun à Lafitte.

— C'est intéressant. Quelle sera ma position ?

— Eh bien, fit Tharbin, vous avez une expérience que Guido Asmar n'a pas pour la conduite des bateaux puisque vous avez navigué pendant des mois. Vous pourriez devenir le chef de la future flotte...

— L'amiral, fit avec douceur Lafitte. Je veux devenir l'amiral de la future flotte de guerre du Consortium...

Tharbin resta sans voix pendant quelques secondes, puis décida :

— Je vous le promets.

Liensun, qui pouvait plonger dans l'esprit de ce gros poussah, savait déjà que la flotte en question n'était qu'une nébuleuse pour ces gens-là, nébuleuse qui ne connaîtrait un commencement d'exécution que dans quelques années. Il allait garder pour lui cette découverte. Déjà il se détachait de son ami, comme il avait toujours su prendre ses distances avec ceux qui voulaient l'attacher affectivement. Il serait le patron des dirigeables géants, même s'il devait tout sacrifier.

— Je vous emmènerai voir nos ateliers, dit Tharbin estimant que la question maritime se trouvait réglée. Vous verrez les appareils superbes qui sont en construction.

— Charlster est là-bas, n'est-ce pas ?

Tharbin ne put réprimer une autre moue :

— Il nous déçoit beaucoup. Nous comptions sur lui pour améliorer le système stabilisateur de ces aéronefs, mais lui ne pense qu'au ciel, qu'au Soleil. Il a demandé un télescope... Il se rend utile en faisant des hypothèses sur les prochaines régions touchées par le réchauffement, mais embrouille les choses en parlant d'un satellite géant qu'il appelle Dumb-Bell et qui conditionnerait notre climat...

— Vous avez eu les plans de nos anciens dirigeables ?

— En partie, reconnut Tharbin. Pour les filtres à hélium nous avons dû travailler dessus des mois mais enfin ils fonctionnent. Mais les stabilisateurs... Voilà notre problème. Et nous pensons, au Consortium, à une chose. Vous allez entrer dans notre honorable société et conclure un mariage de raison. Dans tout mariage il y a une dot, n'est-ce pas ? Cette dot serait la bienvenue si, par exemple, elle consistait à nous donner la possibilité de construire un système de stabilisation efficace. Ces appareils susceptibles de soulever un millier de tonnes doivent être élaborés avec soin.

Lafitte, silencieux jusque-là, perdu dans ses rêves ambitieux, il se voyait en tenue somptueuse d'amiral sur le pont d'un navire de guerre à l'armement menaçant, sortit de son mutisme :

— Liensun, je voudrais vous dire quelques mots à part. Veuillez m'excuser, frère Tharbin.

— Mais c'est tout naturel.

Ils se rendirent dans un des compartiments à coucher. Lafitte avait le visage grave :

— Liensun, il vous demande de trahir un secret de nos frères Rénovateurs. Les stabilisateurs. La colonie leur a fourni tous les plans sauf ceux des stabilisateurs... Si vous leur livrez ce système que vous connaissez très bien vous deviendrez un traître à notre cause.

— Quelle cause ? fit Liensun en haussant les épaules. Croyez-vous qu'avec le retour du Soleil les Rénovateurs auront quelques raisons d'exister encore ?

— Il ne s'agit pas de Soleil mais de réchauffement, et la lutte va se poursuivre encore quelque temps. Je veux bien devenir l'amiral d'une flotte qui combattra le Président Kid, mais je veux rester fidèle aux miens. Si vous trahissez, nos chemins se séparent. Sur-le-champ.

— Qui parle de trahison ? Les frères bonzes ne sont-ils pas des Rénovateurs ?

— Des Rénovateurs mystiques mais surtout des arrivistes, des gens qui ne pensent qu'au profit. Ils vous utiliseront mais quand vous aurez tout donné, formé des équipages, ils vous jetteront. Vous qui lisez dans les pensées des gens, vous n'avez pas essayé de connaître les intentions réelles de ce gros phoque ?

Liensun faillit lui dire que celui qui serait sacrifié c'était lui, Lafitte. Mais il voulait l'épargner encore.

— Nous savons que les Échafaudages commencent à exploiter une petite Compagnie.

— Juste un dirigeable qui ne peut pas transporter plus de trente tonnes de fret.

— Le Consortium va aller sur leurs brisées, les ruiner... Ou bien les absorber... Vous ne devez pas faire ça, Liensun.

— Je suis désolé, mais je vais accepter cette offre.

Il retourna seul dans le salon où Tharbin attendait comme un



gros chat gourmand à l'affût.

— Des problèmes avec votre compagnon ?

— C'est lui qui a des scrupules, pas moi. Je suis prêt à accepter si la nouvelle Compagnie prend le nom suivant : « Les Cargos-dirigeables du Soleil ».

— C'est une excellente raison sociale, approuva Tharbin.

## CHAPITRE XXX

Lorsqu'il revint à proximité de la salle aux pirogues-cercueils en compagnie de Kandin, la cloche sonnait toujours et le marin, livide, regardait autour de lui avec effroi. En hâte ils avaient descendu les containers remplis d'huile, caché les cordes et le grappin, remis la herse de bambous en place. Il leur avait aussi fallu répartir le guano sur la traînée qu'ils avaient laissée en rampant. Lien Rag avait choisi de se cacher dans l'ombre, au fond de la nécropole.

— La cloche s'approche.

Les sons devenaient assourdissants, insupportables et se répercutaient dans les galeries et les salles, paraissant même s'amplifier. Une lumière apparut et une odeur de résine brûlée se répandit en même temps qu'une fumée âcre. Accroupi derrière une pirogue-sarcophage, Lien Rag reconnut la silhouette obèse du révérend Fatouah. Plusieurs hommes l'entouraient portant des torches. Tous étaient habillés de longues robes blanches sur lesquelles ils avaient enfilé des chasubles noires pour les vicaires, rouge pour le révérend.

Sur un ordre, l'un des aides s'en alla et Lien Rag comprit qu'il allait vérifier si tout était rangé dans la réserve des pirogues et côté herse en bambous. Leur sort découlerait du rapport que ce garçon ferait à son maître.

Fatouah allait d'une pirogue à l'autre, plongeait ses doigts dans l'huile et s'en signait. Il passait à moins d'un mètre de Lien Rag puis de Kandin et s'éloigna vers la sortie de la salle. Mais ils durent pénétrer dans une autre car une lueur persista, fumeuse, dans la galerie. Le vicaire revenait de son inspection et les deux hommes cachés se crispèrent.

Rien ne se produisit mais ils durent attendre ainsi trois heures.

Un bruit de liquide transvasé, un liquide épais, leur parvenait. Ils remplissaient une nouvelle pirogue au fond de laquelle le cadavre de l'homme tué par Lien Rag avait dû être attaché. Kandin lui chuchota qu'il y en avait pour longtemps.

— Deux mille litres et ils ne sont qu'une poignée puisque les autres ne peuvent approcher de ce lieu tabou. Nous sommes à plusieurs kilomètres de la plage et du village que je connais.

— Les réserves sont certainement transportées à la limite de la zone interdite, répondit Lien Rag qui venait de s'asseoir pour reposer ses muscles.

Mais il regretta d'avoir changé de position car brusquement il y eut une nouvelle alerte. La bande revenait et la voix du révérend désignait certaines pirogues où le niveau de l'huile avait baissé.

— Les oiseaux ne peuvent entrer, disait un vicaire. Peut-être un animal... Un jour nous avons trouvé une chèvre qui se nourrissait d'huile consacrée.

— Il y a des gouttes au sol, dit soudain un autre vicaire. Regardez.

De sa main Kandin toucha Lien Rag en montrant son pistolet passé sous sa ceinture, mais ce dernier secoua la tête. Il fallait attendre.

— Oui, il y en a dans la galerie...

— Un goéland... Il y a peut-être d'autres issues dans la montagne sainte. On dirait que cet animal s'est ébroué, a secoué ses plumes, ce qui expliquerait l'abondance des gouttes.

— J'ai vérifié la herse, elle est bien en place, fit le vicaire qui avait accompli cette inspection.

Lien Rag ne put réprimer un sourire. Ce type n'avait pas trop approché de la grille de bambous, pour éviter de ramper et de salir sa belle robe blanche et sa chasuble noire.

— Regardez si vous en trouvez ailleurs, dit le révérend, mais il faut refaire les niveaux. Il y a une certaine évaporation tout de même.

Au bout d'un moment les deux vicaires chargés d'examiner le sol de la galerie revinrent en déclarant que tout était normal. Lien Rag sentit chez eux le désir d'en finir avec cette cérémonie funéraire, seul le révérend paraissait y prendre un plaisir douteux.

— Nous allons laisser des provisions à notre camarade mort.

Qu'il puisse se nourrir le temps que son âme purifiée par l'huile s'élève dans le ciel.

Ce mélange de christianisme et de paganisme n'étonnait pas Lien Rag. Même les Néo-Catholiques connaissaient des déviances animistes ou encombrées par des rites d'autres religions.

Cette fois la lumière décrut, le brouillard âcre commença de se disperser. C'était grâce à lui en partie que les deux hommes n'avaient pas été découverts, car il s'était accumulé dans le fond de cette salle.

Ils attendirent encore une heure avant d'oser se relever et d'aller aux nouvelles. Il existait d'autres salles remplies de pirogues-sarcophages, et ils découvrirent la plus récente grâce aux provisions abandonnées sur une nappe de fibres de coco blanchies.

— Regardez ça, un porcelet grillé, des fruits, des Calebasses de bière fermentée...

— Attendez, dit Lien Rag. Nous devons être prudents et cette fois nous allons poursuivre l'exploration. Je ne veux plus courir le moindre risque.

Il y avait d'autres galeries, d'autres salles mais pour finir une seule issue, condamnée elle aussi par une grille en bambous énormes.

— Mais il fait nuit, constata Kandin.

— Tant mieux. Nous allons pouvoir travailler tranquilles. Personne ne se hasarde dans une nécropole dans l'obscurité, et si par hasard un imprudent s'y risquait, nous lui ferions la plus grande peur de sa vie en jouant les fantômes.

Ils recommencèrent à puiser l'huile, à transporter les containers jusqu'au bord de la falaise, à les descendre pour remonter les vides. Ils firent dix voyages puis Kandin, affamé, alla prélever un jambon au porcelet et mordit dedans avec appétit. Lien Rag sourit de lui voir le visage luisant de graisse, mais en fit autant. Ils mangèrent quelques galettes de riz, des fruits, et retournèrent à leur besogne harassante.

Vers le milieu de la nuit ils durent se reposer deux bonnes heures, complètement épuisés. Ann Suba leur avait signalé, par un message écrit, que la deuxième hélice avait été démontée et changée car complètement rongée par cette étrange résine. La vedette était prête à démarrer à la moindre alerte, même si les pleins ne

pouvaient être complétés.

— On pourrait retourner vers les colonies de phoques, suggéra Kandin lorsque Lien Rag le réveilla.

— Pas question. On puise ici toute l'huile nécessaire et on continue vers l'est. Nous avons assez perdu de temps comme ça.

— Il y a d'autres îles vers l'est ?

— Oui, les Galapagos, mais à des milliers de kilomètres. Nous ne les atteindrons certainement pas. La banquise doit encore s'étendre très loin, car cette région n'est plus sous l'action directe du Soleil.

Ils terminèrent à l'aube et la descente fut terriblement éprouvante.

## CHAPITRE XXXI

Lorsqu'elle découvrit sur la falaise des Échafaudages le grand dirigeable terminé, Songe ne put retenir ses larmes et Anduen entoura ses épaules d'un bras protecteur. C'était la première fois qu'il lui découvrait une certaine faiblesse, elle qui savait se montrer si combative.

— Il est merveilleux, n'est-ce pas ?

— J'aimerais participer au vol inaugural, mais ça ne sera pas facile.

Depuis le *Julius* descendirent les grappins spéciaux qu'en bas une équipe fixait à des anneaux scellés, et le petit dirigeable regagna le sol, tandis que ses soupapes sifflaient. Il y avait un petit groupe qui attendait, malgré le froid assez vif. Depuis quelques semaines on notait un nouvel abaissement de la température. Il avait fortement neigé, mais la couche glacée n'avait plus rien à voir avec celle qui s'entassait autrefois sur ce plateau.

Astyasa embrassa Songe et l'entraîna vite vers le sas où un ascenseur les conduisit dans la salle du Collectif pleine à craquer. Les applaudissements crépitèrent et pendant dix minutes Songe dut attendre que le calme revienne, souriant d'un air gêné. Le ravitaillement de la colonie était désormais non seulement régulier, mais si abondant qu'elle pouvait négocier avec les Tibétains pour l'achat de charbon, d'herbages, de lichens, de viande de yak séchée ou fumée. Il y avait à Markett Station une demande pour cette viande et le *Julius* en avait déjà livré quelques dizaines de kilos, à titre expérimental.

— Je suis venue vous rendre compte, dit-elle quand elle put prendre la parole. Mais avant tout vous dire combien je suis heureuse d'être ici parmi vous. La vue du nouveau dirigeable prêt à

s'envoler m'a bouleversée. Nous allons pouvoir désormais envisager l'extension de nos activités.

En fait elle était surtout venue pour défendre une revendication concernant le comptoir commercial de Krill Station, obtenir une autonomie financière jusqu'à hauteur de cent onces d'or, sans contrôle constant. Il lui fallait acheter du matériel roulant, rendre plus confortable la station de pêche. Le krill fournissait des revenus de plus en plus importants et assurait le fonctionnement ainsi que la constitution d'une réserve. Cette réserve pourrait en moins d'un an atteindre justement ces cent onces d'or.

Elle parla assez longtemps de ses activités, des difficultés monétaires puisqu'en fait aucune monnaie papier n'était vraiment utilisable, sauf pour les petits achats quotidiens.

— La règle, c'est l'once d'or. Divisée selon le système décimal mais seulement au dixième. Pour le reste, on utilise des dollars panaméricains ou australasiens ; ces derniers ont été beaucoup dévalués mais se sont stabilisés.

Elle parla du krill et du rapport qu'il procurait et alors elle osa affronter le problème fondamental pour elle. On l'écouta en silence, mais elle vit que certains visages se fermaient ou paraissaient douter.

— Je sais que le souvenir de Rooky vous obsède encore et je vous comprends, mais ce n'est pas une nouvelle colonie que nous voulons créer, ce comptoir n'est qu'un débouché pour vendre et acheter. Nous ne pourrions survivre que grâce à ce genre d'endroit. Il faudra d'ailleurs en créer d'autres près des stations de l'Ouest. Peut-être même à l'Est, si des survivants de la débâcle parviennent à s'organiser en groupes sociaux structurés. Je ne vous demande pas une réponse immédiate puisque je ne repars que dans une semaine, mais je réclame pour cette autonomie la liberté de disposer de cent onces d'or sans avoir à me justifier avant utilisation. Mais votre contrôle sur la dépense restera toujours indispensable.

Plus tard au cours du repas communautaire, Astyasa lui dit qu'il approuvait sa demande, que le comptoir ne pouvait stagner à cause de tracasseries administratives, mais il lui dit qu'il avait un autre problème à régler durant sa présence dans la colonie.

— Votre ami Fangh... Il nous crée des ennuis et augmente sans cesse le prix de chaque berline de charbon. Il est très monté contre

notre colonie...

Songe rougit légèrement. L'ingénieur de la Compagnie avait été son amant jusqu'au jour où, plus ambitieuse que lui, elle avait rompu. Lui s'obstinait à vouloir reconstruire des voies ferrées et à retourner à la même vie soumise au rail. Elle, songeait aux dirigeables.

— Cela vous gênerait de le rencontrer ? Nous allons sinon épuiser toutes nos réserves de farine. Avec le nouveau dirigeable nous pourrons peut-être faire venir de l'huile pour nos centrales électriques, mais c'est idiot avec tout ce charbon qu'on extrait dans la région. Il faudrait qu'il redevienne raisonnable. Il s'agit d'un problème personnel, n'est-ce pas ?

Fangh l'aimait toujours, du moins il ne supportait pas la pensée qu'elle ait rompu avec lui.

— Je le rencontrerai, dit-elle. Mais je crains d'échouer justement à cause de ce problème personnel qui nous concerne tous les deux.



## CHAPITRE XXXII

D'un coup les événements se précipitèrent et une grève générale paralysa le pays. Une grève de la Manutention, sous-filiale de la Traction qui avait toujours traité ce service avec condescendance. Les manœuvres, les cadres, les directeurs d'entrepôts cessèrent le travail, bientôt suivis par la billetterie et l'enregistrement. Ce mouvement gagna toute la station et toutes les grandes cités. Les agents de la Traction, chez lesquels existait un mouvement démocratique, décidèrent à leur tour de ne plus faire confiance à leur contrôleur général Hukoung malgré les avantages qu'il leur avait accordés. Dès sa prise de pouvoir, ils avaient reçu les 20/30 pour les plus bas salaires. Jadis on disait que la Traction était le meilleur garant de la liberté, face aux Aiguilleurs, mais Hukoung et sa clique avaient dépravé cet idéal, corrompu l'image de ce grand corps ferroviaire. Trente pour cent des agents voulurent montrer qu'ils restaient fidèles à un idéal de justice en débrayant et en organisant des meetings.

— La CANYST se réunit d'urgence aujourd'hui, cria Mel en pénétrant dans sa loge quarante-huit heures après l'émission de télévision, et les voyageurs sont invités à se regrouper devant l'enclave internationale pour influencer sur leur décision.

Hukoung avait essayé de faire venir d'autres draisines blindées, ainsi qu'un train complet, mais la Manutention était intervenue pour empêcher le chargement, si bien que dans la capitale on ne trouvait pas plus de forces de répression que d'habitude.

— Il faut s'en aller, dit le régisseur Giras en pénétrant dans la petite loge. Nous avons été dénoncés et l'on vient de m'en avertir. Vous savez qui ? Un inspecteur principal de la police ferroviaire. Rien que ça. Il pense que ce corps va peut-être également basculer

dans l'opposition dans la nuit.

Mel et Yeuse descendirent à contre-voie, traversèrent des rails avant d'essayer de trouver une draisine-taxi, mais en vain. Il n'y avait plus de tramways. C'était également une filiale de la Traction et les traminots s'estimaient opprimés par ce service. Il fallait marcher à pied. Mel voulait la conduire chez des amis qui habitaient dans le centre, mais ils furent bientôt engloutis dans une foule énorme qui se dirigeait vers l'enclave de la CANYST.

— C'est dangereux, répétait le jeune homme en crispant sa main sur le bras de sa compagne, mais elle ne l'écoutait pas.

Les conversations de ses voisins de marche, les slogans, les chants, une très grande gaieté l'exaltaient, et pour rien au monde elle n'aurait souhaité être ailleurs.

Mel se résigna mais il regardait autour de lui avec méfiance, redoutant les mouchards. On venait de passer devant une tour d'aiguillage et l'on avait constaté que les hommes en noir et argent regardaient par les baies de leur poste, d'un air intéressé. Il n'y avait même pas de service de surveillance, comme s'ils étaient sûrs qu'on ne chercherait pas à les provoquer. Il y eut quelques huées mais le service d'ordre fit taire les excités. On avait besoin de la neutralité des Aiguilleurs et derrière Yeuse une femme rappelait que depuis des semaines ils restaient très discrets.

— Ils auraient pu en profiter pour tirer la couverture à eux, mais non. Ils attendent.

— Ils espèrent que le pouvoir finira par leur revenir. Imaginez que Lady Yeuse soit assassinée ?

Mel crispait encore plus ses doigts sur son bras, se penchait sur elle :

— Tu entends ? Il suffit qu'un tueur soit dans cette foule, un extrémiste même. Des deux bords.

La foule ralentissait et pourtant on était à deux kilomètres de l'enclave de la CANYST. On finit par être immobilisé devant l'énorme train de la télévision et de la radio de la Compagnie. Devant, des centaines de milliers de personnes empêchaient qu'on aille plus loin.

— Regardez.

L'écran géant du train de la Télévision venait de s'éclairer et soudain on se retrouvait dans la salle de réunion de la CANYST.

Yeuse les reconnaissait tous, cherchait en vain Strangh de la Panaméricaine et Palgeste, le délégué de la Compagnie de la Banquise.

— Ils ne sont que quatre, murmura-t-elle.

La caméra céda la place à une autre qui donna une image surprenante de la foule énorme.

— La télé a changé de camp, cria quelqu'un et l'on applaudit, on hurla de joie et on n'entendit pas le journaliste qui criait, d'une voix émue, qu'il y avait actuellement près de huit cent mille personnes rassemblées devant l'enclave. Alors le journal lumineux des informations locales se mit à fonctionner, et ce que les gens ne pouvaient entendre apparut en lettres de feu.

Yeuse, complètement soûle, ne sachant plus où elle était ni ce qu'elle faisait, se mit à hurler avec le reste de la foule lorsque apparut le flash :

« PAR CINQ VOIX, CELLE DU PRÉSIDENT COMPTE DOUBLE, LA CANYST VIENT DE DÉCIDER QUE LADY YEUSE DEVAIT ÊTRE IMMÉDIATEMENT RÉTABLIE DANS SES FONCTIONS DE PRÉSIDENTE-DIRECTRICE GÉNÉRALE DE LA COMPAGNIE PANAMÉRICAINNE. »

## CHAPITRE XXXIII

Ils sortirent dans l'espace à dix heures du matin, heure du S.A.S., ce qui ne voulait rien dire car la nuit artificielle du satellite ne suivait jamais un rythme prévisible. Parfois la nuit persistait quarante-huit heures, ou bien le jour s'éternisait. Mais il était dix heures du matin fictives et ils surgirent du sas pour se mettre à flotter dans le vide. Ils s'étaient encordés mais fixaient d'autres câbles à des crochets automatiques prévus sur l'épiderme du Bulb. Ils communiquaient par radio, mais celle du docteur Isaie crachotait un peu.

Les deux hommes émergèrent dans la masse des cadavres et des blocs de déchets de toute nature, durent les écarter comme deux nageurs se débattant dans une eau encombrée de glaces. Gus essayait de ne pas regarder les visages des morts mais certains, d'abord repoussés, revenaient se coller à lui et il s'énervait, se retenait pour ne pas les frapper.

— Regardez cette écharpe de peau qui s'enroule sur elle-même et s'éloigne ensuite loin du S.A.S... Elle doit faire quelques kilomètres.

Isaie battait des bras pour s'en approcher mais ça ne servait strictement à rien. Il devait utiliser les cordes pour donner des impulsions à son scaphandre et, en dernier ressort, envoyait un jet de gaz de l'une des deux bouteilles fixées dans son dos. Il attrapa la longue écharpe et celle-ci céda d'un coup, commença de s'enrouler autour de lui comme un serpent immense.

Gus dut voler à son secours pour le tirer de cette fâcheuse position. Le docteur avait conservé un échantillon qu'il fourra dans la poche pectorale de son scaphandre.

Gus l'avait prévenu au sujet de ce pus qui apparaissait dans le

cratère violacé des furoncles géants. C'était une matière excessivement corrosive, dangereuse, qu'il fallait soigneusement enfermer dans un tube d'expérience.

— Nous avons eu des ennuis la fois où nous avons voulu utiliser cette substance.

Les cadavres, les paquets de déchets, tout ce qui flottait dans l'espace suivait leur sillage, paraissait vouloir les rattraper alors qu'ils suivaient la courbure de Sugar en évitant le moyeu central.

— Inutile d'aller là-bas, c'est tout juste bon pour nous flanquer la frousse. Cet axe est tellement rongé qu'il peut se rompre rien que si nous approchons de lui. Mais pour surprendre le père Faro dans son église ce serait le chemin le plus court.

Gus se retourna, essayant de repérer le sas de sortie, mais la nuée des corps et des objets l'en empêchait. Il éprouva une angoisse telle qu'il faillit vomir.

— Le cloaque est par là-bas... Mais nous en avons pour un moment. Il va falloir envoyer un peu de gaz... Et dès que nous nous rapprocherons de la surface, il faudra immédiatement se crocheter où on pourra. Le premier qui y réussit aide l'autre, sinon on va aller se perdre au bout de ce filin.

Il ne l'aurait pas supporté et il ne donna que de petites impulsions qui le projetaient comme un bolide le long de la courbure du satellite. Par chance l'attraction y était plus forte qu'ailleurs et ils ne s'éloignèrent pas.

— On fait au moins trente mètres seconde, peut-être plus, cria le petit docteur qui paraissait prendre un grand plaisir à cette course rapide.

Les cadavres, les blocs de déchets avaient cessé de les poursuivre mais matérialisaient leurs sillages là-bas, avec la vapeur blanche de l'air liquéfié en panache double.

— Il faut continuer.

— Aurons-nous assez de gaz pour le retour ? Nous pourrions aller moins vite.

Isaïe finit par se montrer plus raisonnable et à petite vitesse ils continuèrent de contourner la sphère fantastique. La pelade était moins prononcée dans ces endroits-là et les furoncles se raréfiaient.

— Cette maladie localisée nous laisse de grands espoirs, criait Isaïe lorsqu'il s'arrêtait de chanter.

Il chantait dès qu'il ouvrait ses bouteilles de gaz. Les mêmes bouteilles qui lui permettaient de respirer et Gus devenait anxieux.

— Regardez là-bas, cet alignement.

Ils devaient passer à côté et c'étaient d'autres cadavres dans des sarcophages de cristal, en fait de l'eau congelée, mais une eau très pure pour donner à la glace cette transparence.

— Des notables, des chefs, des personnages importants peut-être... Pas question de les mélanger avec les déchets quotidiens du satellite et les objets réformés.

Il admirait, trouvait que ces cercueils soudés les uns aux autres étaient splendides, jusqu'à ce qu'il découvre que Gus était resté en arrière et s'agrippait à l'un d'eux.

— Hé ! mon vieux, ne perdons pas de temps !

— Smile, balbutia Gus, c'est elle, j'en suis sûr.

## CHAPITRE XXXIV

Christmas, le révérend Fatouah, les pirogues-sarcophages remplies d'huile de coprah, n'étaient plus qu'un mauvais souvenir. On naviguait vers l'est, sans aucun souci ni d'ennemi, et l'océan était largement dégagé de ses glaces. De temps en temps on croisait la route d'un iceberg ruisselant, perdant sa majesté, presque honteux d'être là sur la ligne de l'équateur.

— Il fait de plus en plus chaud.

Lien Rag expliquait que les rayons solaires, selon un certain angle, chauffaient beaucoup plus la Terre.

— Et les phoques, répétait Kandin. Quand trouverons-nous des phoques pour refaire les pleins ? Il va falloir y songer.

— Les soutes sont encore à moitié, répondait Lien Rag, mais nous pourrons bientôt en rencontrer car nous allons pénétrer dans une zone où le réchauffement deviendra de plus en plus nul.

— La banquise ? Et au-delà la Panaméricaine ? Le Kid n'a jamais pu l'atteindre avec son grand viaduc, personne n'a jamais pu la rejoindre de ce côté-ci de la Terre. Nous serions donc les premiers ?

Depuis longtemps ils ne communiquaient plus avec le Président Kid et même en graphie les échanges devenaient difficiles. On ne pouvait dire que l'essentiel et Lien Rag ignorait ce que devenait Jdrien, s'il avait pu rejoindre Jael dans l'Antarctique. Et Liensun ? Le Kid l'avait-il libéré ? Farnelle ?

Il y avait Yeuse, aussi, Yeuse la seule, l'amante, la sœur, l'amie, la révoltée, l'indomptable, l'indépendante qui était allée reconquérir un royaume, là-bas dans les glaces, fuyant le monde solaire qui arrivait, fuyant la chaleur, la lumière, une autre façon de vivre. Que devenait-elle ? Avait-elle échappé aux milliers de dangers qu'elle

devait affronter ?

— Belle navigation, commandant.

— C'est exact, Kandin, belle navigation, répondit Lien Rag.

Ils étaient tous presque nus et les hommes louchaient sur les formes d'Ann Suba, enviaient leur commandant alors que lui ne rêvait que de Yeuse.

— On entend une radio, dit un soir l'homme qui se mettait régulièrement à l'écoute.

Pendant deux jours ils ne purent rien comprendre à cette voix lointaine qui, entre deux airs de musique, bredouillait, et puis un soir, celle d'une jeune femme éclata, les fit sursauter comme si l'émetteur était tout proche :

— « Ici Radio Patagonie, émetteur de Magellan Station. Comme nous vous le laissions prévoir ce matin, nous avons le plaisir de vous annoncer que la CANYST a voté en faveur de Lady Yeuse, qui devrait très prochainement diriger à nouveau la Panaméricaine. »

Ann Suba regarda Lien Rag puis sortit du petit local de la radio. La joie et les larmes de son ami lui étaient insupportables.

*Fin du tome 48*